LA RUSSIE.

PREMIÈRE PARTIE.

La Finlande. — Pétersbourg. — La Société Russe.

I.

La mer Baltique traverse une grande partie de Stockholm et se réunit au lac Melar, près de la place de Gustave-Adolphe. Les plus grands bâtimens peuvent arriver jusqu'au pied du château; les bateaux à vapeur de Pétersbourg, de Lubeck, s'arrêtent sous les fenêtres du prince royal. Quand la Finlande était encore réunie à la Scandinavie, les rois de Suède n'avaient qu'à descendre des marches de leur palais, et ils s'embarquaient pour aller visiter cette moitié de leur royaume, comme pour faire une promenade au *Diurgarden*. A l'endroit où Gustave III mit pied à terre au retour d'une glorieuse expédition en Finlande, la bourgeoisie de Stockholm lui a élevé une statue en bronze. Gustave III est représenté debout, dans un costume assez léger, un pied en l'air comme un danseur, une couronne à la main, et tourne le dos à la Finlande. Les artistes ont-ils, comme les poètes de l'antiquité, le droit de s'appeler *vates?* Et Sergell, en traçant le modèle de ce monument, lisait-il dans l'avenir? Gustave III, comme on sait, fut assassiné dans un bal; et la

couronne qu'il présente gracieusement à sa capitale était la dernière palme cueillie sur une terre alliée depuis près de huit siècles à la Suède. Les deux pays ont à présent de fréquentes communications entre eux, plus fréquentes peut-être que jamais, grace aux bateaux à vapeur; mais les contributions de douane et les exigences de la police prouvent assez quelle barrière politique les sépare. Tous les symboles de la statue de Gustave III sont accomplis, les rois de Suède tournent le dos à la Finlande.

Au commencement de mai 1842, deux bateaux à vapeur arrivaient au pied de cette statue : *le Solide* et *le Murtaia*. *Le Solide* avait un petit air riant et paré qui me plaisait fort, un pavillon peint en vert qui me semblait un doux asile, une dunette qui invitait à la rêverie. Un officieux passant me fit observer que cette coquette embarcation n'avait pris le grave nom de *Solide* que pour mieux dissimuler la faiblesse de sa machine et la fragilité de sa structure. Puis *le Solide* partait trente-six heures plus tôt que son voisin, et trente-six heures de plus à passer à Stockholm pour qui a connu le charme de cette ville, c'est un bonheur auquel il est difficile de renoncer. Je laissai donc partir *le Solide*, et m'en retournai auprès de mes amis, riche de mes trente-six heures, et bénissant *le Murtaia*. Chemin faisant, j'appris qu'il retardait encore son départ pour attendre un conseiller intime dont la femme ne pouvait se lever avant le jour, et je me disais : Un bateau qui a tant de considération pour les femmes de l'aristocratie doit certainement être un bateau de très bonne compagnie. Et j'ajoutai une nouvelle bénédiction aux précédentes.

Hélas! ce bateau que j'aurais volontiers chanté comme Horace chantait le navire où s'embarquait Virgile, si j'avais eu à ma disposition les mélodieux accens du grand lyrique, ce bateau est bien le plus étrange véhicule que j'aie jamais vu. Il a été construit pour transporter des tonnes de beurre et de fromage, des troupeaux de bœufs et de vaches, tantôt à Pétersbourg, tantôt à Stockholm, et, s'il prend des passagers, c'est parce qu'il n'a pas sa cargaison ordinaire de bestiaux, ou parce qu'il lui reste quelque place qu'un bœuf de Finlande ne se soucierait pas d'occuper. La plus belle moitié du pont a été convertie en étable. Les voyageurs s'entassent pêle-mêle, comme ils peuvent, sur l'avant du bâtiment, au milieu des voitures, des coffres et des ballots. Il n'y a ni premières ni secondes places : tous les passagers sont égaux dans cette écurie à vapeur. Le domestique circule à côté du maître, l'ouvrière s'asseoit fièrement sur l'escabeau qui fait envie à la baronne, la blouse plébéienne ne se dérange pas pour laisser passer l'habit aristocratique, et le titre de conseiller, directeur, bourgmestre, ne résonne ici que comme un vain nom. C'est une vraie démocratie.

Tout ce mélange de costumes, de figures, de personnages assemblés sur le bateau, présentait du reste un curieux spectacle. Un peintre comme Hogarth ou Téniers aurait pu dessiner là une belle série de portraits grotesques; un vaudevilliste y eût certainement trouvé plus d'une plaisante scène et plus d'un couplet mordant. Parmi les personnages serrés ainsi l'un contre l'autre,

je remarquais un grand homme à l'œil brûlant, à la figure presque aussi noire que celle d'un nègre, portant une longue redingote d'une façon étrange et un turban en mérinos noir. Cet homme était né à Madras; son métier est de tenir en équilibre des anneaux de cuivre sur le bout de son nez et d'avaler des barres d'acier. Je ne sais si c'est en Europe ou en Asie qu'il a appris cette estimable profession; quoi qu'il en soit, on dit qu'il l'exerce avec une parfaite légèreté. Il y a des hommes dont la vie est comme une amère parodie. Avec sa mâle et vigoureuse physionomie, ses cheveux touffus, ses prunelles de feu étincelant sous de noirs sourcils, cet homme semblait fait pour marcher le sabre à la main à la tête d'une tribu révoltée, et à certaines heures du soir il se met complaisamment au service du public. Dans les chaudes régions de l'Orient, il serait peut-être devenu un de ces aventuriers fameux dont le nom se perpétue par les traditions populaires, et en Europe il n'a rien trouvé de plus utile que de se poser des anneaux de cuivre sur le nez et d'avaler des barres d'acier.

Il y a quelques années que ce jongleur, allant de ville en ville pour montrer la souplesse de ses muscles, s'arrêta à Stockholm. Il entre un jour dans une boutique pour faire une emplette; on lui demande un prix exorbitant; une jeune fille qui se trouvait là par hasard s'écrie : C'est une honte que vous traitiez ainsi cet homme parce que vous voyez qu'il est étranger; vous lui proposez l'objet qu'il veut acheter à un prix double de celui pour lequel vous me l'avez vendu. Et elle sort; le jongleur, qui avait compris son généreux plaidoyer, la suit avec reconnaissance; il la retrouve le lendemain, puis un autre jour, puis enfin il la demande en mariage. C'était la fille d'un prêtre suédois sans fortune qui n'avait d'autre ressource que de devenir maîtresse de pension ou demoiselle de comptoir. Elle accepta l'offre de l'Indien, seulement elle exigeait qu'il changeât de religion; le jongleur y consentit, l'amour lui grava dans le cœur l'adorable verset de la Bible : *Populus meus, populus tuus, et Deus tuus, Deus meus.* Ce fut le vénérable évêque Franzen qui se chargea de convertir à la loi de l'Évangile le sectateur du culte de Brahma; tout alla bien jusqu'au jour où le maître voulut enseigner à son disciple qu'il fallait pardonner à ses ennemis. « Ah! ceci est par trop fort, s'écria l'homme de l'Orient : comment voulez-vous que je pardonne, moi à qui mes pères ont légué en mourant cinq à six vengeances héréditaires? » Les douces remontrances du prêtre, les paroles encore plus douces de sa fiancée, lui firent franchir ce dernier obstacle, et il finit par réciter assez pieusement le *Pater*, y compris ce difficile passage : Pardonnez-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Depuis ce temps, le descendant de Brahma et la fille du prêtre suédois, l'homme de l'Orient et la femme du Nord, vont par le monde dans un parfait accord. La jeune Suédoise aux blonds cheveux chérit son noir époux, et le regarde avec admiration faire ses tours de souplesse. Quelqu'un lui disait un jour : Comment avez-vous pu vous décider à vous marier avec ce nègre?—Otez-lui sa couleur, répondit-elle,

et voyez qu'il est beau! — Quant à lui, il a pour sa femme une sorte d'affection pieuse et de déférence touchante. Seulement, il porte sur sa figure l'expression d'une sombre tristesse; peut-être regrette-t-il malgré lui, au milieu des froids climats du Nord, le soleil et la splendeur des contrées de l'Orient; peut-être aussi sa tristesse lui vient-elle du métier qu'il exerce : il n'y a pas au monde une destinée plus pitoyable que celle d'amuser le public.

Cependant le bateau fuyait rapidement entre les quais de Stockholm. A droite, nous voyions se dérouler les grandes maisons blanches qui bordent le port, les hauteurs du Mosebacken, d'où l'on domine toute l'étendue de cette cité si riante et si pittoresque; à gauche, les larges avenues, les jardins, les villas du parc. Du haut de ce pont, d'où le capitaine surveillait la manœuvre, tantôt je jetais un regard avide sur l'espace nouveau qui s'ouvrait à mes yeux, tantôt un regard de tristesse sur cette capitale chérie dont nous nous éloignions si vite, et je saluais avec un sentiment d'affection et de reconnaissance chacun de ces lieux dont j'emportais un souvenir. Au moment où nous levâmes l'ancre, toutes les rues étaient encore désertes et silencieuses, toutes les portes closes; le sommeil fermait les yeux de ceux que j'avais vus la veille, de ceux qui me serraient la main en me disant : Revenez bientôt. Il est triste de quitter ainsi ceux que l'on aime; quand ils s'éveillent, on est déjà loin d'eux, la journée commence de part et d'autre par un regret, et la brise infidèle, et la vague trompeuse ne redisent point dans leurs soupirs les vœux qu'on leur confie.

A quelque dsitance de Stockholm, peu à peu la mer s'élargit; elle s'enfuit entre les forêts de sapins, qui la bordent de chaque côté, elle enlace dans ses ondes bleuâtres des pyramides de rocs et des écueils; tantôt elle gronde au pied d'une côte aride et solitaire dont les flancs de granit opposent une barrière infranchissable à ses vagues emportées, tantôt elle entoure d'une couronne d'écume une île verdoyante habitée par une famille de pêcheurs, puis elle se resserre encore auprès de Waxholm. Il y a là une forteresse assez mal construite, il est vrai, mais dans une situation excellente, une forteresse qui domine le passage de Lubeck et de Pétersbourg, le seul rempart que la Suède ait gardé contre la Russie depuis qu'elle a perdu Sveaborg et les îles d'Aland. Avec quelques bastions et quelques pièces d'artillerie, Waxholm suffirait pour arrêter une flotte ennemie. Jusqu'à présent, cette île n'a pas eu une telle mission à remplir; puisse-t-il en être toujours ainsi!

Sur un espace de dix milles à partir de Stockholm, la mer offre aux regards du voyageur le spectacle le plus varié et le plus attrayant. Quelquefois elle s'arrondit comme un grand lac, quelquefois elle serpente entre deux haies de sapins comme un fleuve profond, puis elle se jette de côté et d'autre dans des baies mystérieuses dont on ne voit pas la fin. Ici les bancs de sable arides qui la dominent, les blocs de pierres contre lesquels elle se brise, les noires forêts qui la traversent, lui donnent un aspect sombre et sauvage; là, elle se déroule gaiement au soleil et reflète dans son bassin de cristal l'azur du ciel et la voile blanche du pêcheur. C'est une magicienne qui change à tout instant

de forme et de couleur; c'est la syrène antique dont la voix caressante et plaintive, inquiète et irritée, séduit, fascine, épouvante le voyageur.

Vers le soir, nous arrivâmes aux îles d'Aland, et nous jetâmes l'ancre devant le hameau de Degerby pour attendre les douaniers qui devaient visiter le bâtiment. Ces îles, occupées par une colonie suédoise, ont été long-temps réunies à la Suède. Depuis le traité de 1810, elles appartiennent à la Russie et lui servent d'avant-poste sur la mer Baltique. Par leur situation, elles menacent à la fois le centre de la Suède et les côtes septentrionales du golfe de Bothnie. En cas de guerre, elles pourraient être un point de ralliement pour une flotte considérable. La Russie les fait fortifier par les bastions qu'on élève à Bomarsund; elle y fera sans doute encore creuser un port, et alors elle aura une position redoutable en face de toute la péninsule scandinave. Ces îles, coupées par des baies profondes parsemées de rochers et d'écueils, ne sont guère peuplées; on y compte huit églises, sept chapelles, et environ quatorze mille habitans; elles forment un des districts de la province d'Abo. La plupart des habitations sont situées sur la côte, l'intérieur des terres est hérissé de sapins et peu cultivé. La demeure du paysan est construite sur le même plan que celle des paysans de la Suède; c'est une maison en bois, peinte en rouge, avec quelques cabanes dispersées çà et là, servant de grange, d'écurie et de laiterie. Chacune de ces habitations forme une petite colonie à part où le père de famille est tout à la fois, comme en Norvége, batelier, charron, serrurier, où sa femme et ses filles tissent et façonnent elles-mêmes le linge et les vêtemens. Séparés l'un de l'autre par plusieurs milles de distance, les paysans ne se réunissent que le dimanche à l'église, où ils se rendent l'été avec leurs barques, l'hiver avec leurs traîneaux. Ils n'ont point d'école sédentaire et point d'école ambulante, comme dans quelques provinces de la Suède; eux-mêmes doivent apprendre à lire et à écrire à leurs enfans. C'est un devoir qu'ils accomplissent très scrupuleusement, sous la surveillance du prêtre.

Plusieurs paroisses sont occupées par des familles fort pauvres qui n'ont pour toute ressource que la pêche; d'autres cultivent quelques champs d'orge et de pommes de terre, et joignent à cette récolte assez précaire le produit d'un troupeau de vaches et de moutons, de leur chasse dans les forêts, de la vente de leur bois, et de leur commerce de transport. Tous les paysans de cet archipel sont bateliers, et presque tous bateliers habiles et courageux. Dès leur enfance, ils apprennent à gouverner une barque, à tourner un écueil, à reconnaître leur route par le contour des îles et la cime des montagnes; ils se mettent comme des charretiers au service des marchands, et transportent du bois, du poisson, toute sorte de denrées d'un bout du golfe de Bothnie à l'autre, et des ports de Russie aux différens ports de Suède. Ce sont eux qui font tour à tour le service de la poste, de Finlande en Suède. C'est une corvée imposée au sol qu'ils occupent, une corvée pénible, dangereuse, à laquelle le modique salaire qu'ils reçoivent de l'état pour chaque voyage n'est qu'un faible allégement. En été, cette poste part deux fois par semaine d'Abo pour Grissel Hamn, en hiver une fois; le bateau qui la trans-

porte est conduit par six hommes. Lorsque le vent est bon, le trajet se fait en peu de temps. On reçoit souvent à Abo des lettres de Stockholm en trois jours. Lorsque le golfe et la mer sont couverts de glace, les bateaux font place aux traîneaux, le voyage est rapide et facile; mais à la fin de l'automne, et vers le printemps, parfois aussi dans les mois d'hiver, quand la température est trop douce, comme l'hiver dernier, par exemple, c'est une rude tâche à remplir que de s'en aller du port d'Abo à celui de Grissel Hamn. La mer est çà et là libre, çà et là parsemée de bancs de glace. Il faut alors naviguer avec des bateaux à patins que tantôt on traîne sur les glaçons épars, que tantôt on conduit sur les vagues, ici avec la rame et la voile, là avec des crochets. Souvent, au milieu de cette excursion, le vent s'élève tout à coup, charrie les glaçons flottans et emporte loin de son but la pauvre barque; souvent une brume épaisse enveloppe le ciel, les vagues, et dérobe aux bateliers la route qu'ils doivent suivre; mais ces hommes, habitués à tous les caprices des élémens, ont une merveilleuse aptitude à reconnaître d'avance le danger qui les menace. Dès le jour du départ, le pilote étudie l'atmosphère et distingue dans la couleur de l'horizon, dans le souffle du vent, dans un nuage presque imperceptible, le temps qui se prépare. S'il prévoit un orage, il ne tente pas le trajet; si les présages sinistres se révèlent à ses regards exercés quand il est déjà en route, il se hâte de virer de bord, et regagne la côte au plus vite. Quelquefois les dépêches restent ainsi deux ou trois semaines dans diverses stations, et les paysans qui sont obligés de venir à jour fixe les chercher à un certain bureau pour les transporter à un autre doivent les attendre patiemment. Tout ce transport d'hiver et d'été ne coûte pas à l'état douze mille francs par an. Je laisse à penser quelle faible indemnité les pauvres paysans condamnés à tant de jours d'attente, à tant de fatigues et de dangers, perçoivent sur cette somme quand on en a déduit le traitement des maîtres de poste et les frais d'entretien des bateaux. Cependant ils acceptent avec une touchante résignation les rudes travaux, les froids hivers, les orages et les déceptions; ils aiment leurs îles arides, comme nos paysans de la Franche-Comté aiment leurs montagnes, et ces îles ont parfois une imposante beauté.

Quand les employés de la douane eurent visité notre bateau, il nous fut permis de descendre à terre pendant que l'infatigable *Murtaia*, non content de son énorme cargaison, allait encore se charger de plusieurs cordes de bois. J'entrai dans une maison de paysans assez pauvre en apparence, mais très propre : de petites branches de sapin dispersées sur le plancher, quelques chaises en bois; au fond d'une alcôve un lit recouvert d'une toile très blanche, et sur les murailles quelques grossières gravures chargées d'ocre et de carmin, représentant les héros du peuple, Napoléon et Charles XII, tel était à peu près l'aspect de la chambre d'apparat où le paysan me fit entrer fort respectueusement, son bonnet à la main Tandis que la maîtresse de la maison allait me chercher une tasse de lait, je causais avec lui, et je lui demandais s'il était d'origine finlandaise; — Non, me répondit-il avec orgueil, mes parens

étaient Suédois. — C'est une chose remarquable que ce sentiment de supériorité nationale qui éclate jusque dans les classes les plus pauvres de la société. La population la plus nombreuse de la Finlande est de race finoise; la Finlande n'appartient plus à la Suède, et, à moins d'une révolution presque incroyable, ne lui sera jamais rendue. Cependant les Suédois qui se trouvent là se souviennent que leurs pères ont été les maîtres de ce pays et sont fiers de s'appeler Suédois, de conserver les mœurs, la langue de la Suède.

Tout ce que le paysan me racontait de son existence, de ses joies et de ses travaux, était un simple et intéressant récit; c'était le tableau sans art d'une de ces existences paisibles, obscures, ignorées qui s'écoulent dans la grande vie de l'humanité comme une goutte d'eau dans les vagues de l'Océan. Ses ancêtres étaient venus dans l'archipel d'Aland, il y a bien longtemps; ils avaient défriché quelques terres, abattu des bois, construit une habitation; lui-même avait hérité d'un assez large enclos, d'un champ d'orge et de pommes de terre; il avait épousé une jeune fille du voisinage qui possédait aussi un petit patrimoine, et la mer, me disait-il, est là tout près de nous; c'est notre ressource, notre fortune. J'ai un bon bateau et trois grands garçons qui n'ont peur ni du vent ni des rochers.

Au dehors de cette habitation, tout avait un aspect attrayant et paisible. Après avoir traversé la cour, arrosée par un ruisseau limpide, fermée de quatre côtés par la grange, par la laiterie et une palissade, on arrivait sur une colline au pied de laquelle l'industrieux Suédois avait établi une scierie. Le gazon n'avait pas encore reverdi, le champ d'orge n'offrait encore aux regards que ses sillons ternes; mais tout l'espace était parsemé de groupes de sapins qui cachaient sous leurs longs rameaux la nudité du sol; une belle génisse blanche errait dans le pâturage, un enfant courait gaiement après elle, une gelinotte voltigeait de branche en branche, jetant de temps à autre dans son vol un cri mélancolique. En face de cette île, on voyait se dérouler la mer à l'horizon; le disque du soleil, éblouissant de lumière, se penchait sur une baie entre de larges forêts, et répandait un réseau d'or et de pourpre sur le ciel, sur les vagues, sur les bois; nul peintre n'aurait trouvé assez de couleurs sur sa palette pour rendre toutes les variétés de ton de ce large tableau, nul poète n'aurait pu dire le charme solennel et la grace idyllique de ce paysage.

Au point du jour, on leva l'ancre; le ciel était pur, le vent favorable. Nous voguâmes rapidement vers l'innombrable quantité d'îles situées à l'entrée de la Finlande. Ces îles appartiennent à des paysans qui vont y couper du bois, y récolter un peu de gazon, et qui y font paître leurs troupeaux pendant l'été. Il n'y a là heureusement point de loups. Quelquefois, pendant l'hiver, ils arrivent des forêts du Nord et s'en vont sur la glace cherchant fortune; alors les paysans se réunissent comme ceux d'Islande à l'approche des ours du Groenland, et poursuivent avec des pieux et des fusils leurs ennemis affamés. Les uns succombent sur le champ de bataille, les autres s'enfuient avec effroi loin de cette terre inhospitalière.

Bientôt nous arrivons en face des rochers qui dominent la rivière de l'Aura.

La mer s'arrête là; les grands bâtimens à voile ne vont pas plus loin. Sur la colline s'élève le village de Backsholm, habité par des marchands, des aubergistes, des ouvriers, et dont les maisons, peintes en rouge, bâties en amphithéâtre, présentent de loin un joli aspect. A l'embouchure du fleuve est le château; plus loin, on aperçoit les coteaux chauves qui ceignent une partie de la ville, la tour élégante qui servait autrefois d'observatoire, et quelques cabanes de pêcheur. On entre dans le bassin du fleuve, et peu à peu on distingue une double rangée de maisons spacieuses, revêtues de couches de plâtre de différentes couleurs; dans le fond, une large tour en briques : c'est la ville, c'est la cathédrale d'Abo. A gauche s'élèvent deux grandes casernes; à droite, de riantes habitations entourées de jardins. Nous jetons l'ancre auprès d'un pont qui traverse le fleuve. Les *droschkis* accourent à notre rencontre; les soldats russes avec leurs longues redingotes d'hiver, les officiers avec leurs larges épaulettes, et une foule d'oisifs sont rangés sur le rivage; les douaniers et les officiers de police arrivent à bord. On m'avait fait grand'peur des uns et des autres : je les ai trouvés d'une politesse extrême. Un voyageur m'avait aussi tracé une sombre peinture des hôtels d'Abo : je suis entré dans une grande et belle auberge fort propre, inondée seulement dès les premiers jours de l'été d'une quantité de commis voyageurs hollandais, belges, allemands, anglais, dont l'idiome mercantile, entremêlé de chiffres, de locutions de banque, et vibrant impérieusement d'un bout de la table à l'autre, est bien le plus effroyable jargon qui ait jamais existé dans le monde. La Finlande a encore une assez grande quantité de produits territoriaux pour lesquels elle manque de débouchés et n'a point de fabriques. Les spéculateurs se jettent là avec avidité, comme des vautours sur une proie inerte. C'est une terre nouvelle découverte par le génie du commerce, c'est la forêt vierge des escompteurs et des courtiers. Malheur au pauvre étranger qui vient là tout simplement avec quelques idées d'étude et qui tombe dans un des hôtels hantés par cette tourbe vorace! il n'entendra parler que de *marcs banco* et de *frédérics d'or;* il n'apprendra que les exploits de tel héros de comptoir qui est parti avec une commission de plusieurs milliers d'écus, de tel marchand qui a placé en quelques jours une cargaison de draps ou de quincaillerie. Et comme ces fiers industriels régissent la maison, gouvernent les servantes, celui qui arrive parmi eux avec son innocente mission d'écrivain est bien sûr d'être relégué dans la chambre la plus obscure, et d'avoir la dernière place à table.

Dès que notre frugal dîner finlandais fut achevé, je me hâtai de sortir pour échapper au cercle d'agioteurs qui continuaient à crier et à glapir le cours des différentes bourses de l'Europe sur tous les tons de la gamme. Par bonheur, je fis connaissance avec quelques personnes qui eurent la bonté de me montrer et de m'expliquer ce qu'il y avait pour moi de plus intéressant à voir à Abo.

Cette ville est la cité la plus ancienne et la plus renommée de la Finlande. Son origine remonte jusqu'à l'époque où le christianisme fut introduit dans

cette contrée, c'est-à-dire jusqu'au temps d'Éric le saint (1150-1160). Son nom se trouve souvent inscrit dans les annales du Nord. Souvent elle fut le champ de bataille des Russes et des Suédois qui s'en disputaient la possession; souvent aussi, l'objet de la sollicitude des rois de Suède. Gustave-Adolphe la dota d'un gymnase et Christine d'une université. Elle eut une bibliothèque nombreuse, plusieurs professeurs illustres, et devint la capitale scientifique et administrative de la Finlande. Ce fut là qu'en 1812, après la fatale campagne de Russie, Charles-Jean XIV et Alexandre se réunirent et conclurent le traité d'alliance, le plan de campagne qui devait inonder du sang de nos soldats les plaines de Leipzig et décider du sort de la France.

Sept ans après, cette ville fut dépouillée de ses priviléges de capitale qui furent transférés à Helsingfors. Seize ans plus tard, elle perdait son université, ses livres, ses collections. — On nous a tout enlevé, me disait un jour, avec un amer regret, un honnête citoyen d'Abo, tout jusqu'aux portes de notre salle académique. La cause de ce changement est facile à concevoir : l'université d'Abo était trop près de Stockholm; par sa fondation, par ses souvenirs, par ses relations littéraires, elle était sous l'influence de la Suède. En la transportant à Helsingfors, le gouvernement russe remplace une œuvre d'origine étrangère par une œuvre à lui; il rejette dans l'ombre du passé les traditions de l'ancienne université, et tient près de lui, sous sa direction absolue, cette jeune école qu'il a lui-même créée et dont il a lui-même déterminé les statuts.

Abo est maintenant une de ces villes silencieuses, mélancoliques, qui ont porté une couronne et qui en ont perdu l'un après l'autre tous les fleurons, qui ont eu un mouvement actif et qui sont tombées dans un morne affaissement, une de ces villes pareilles aux grandes familles déchues qui vivent dans le passé plus que dans le présent, et s'affligent de voir ce qu'elles sont devenues en songeant à ce qu'elles ont été. Il y a encore dans ces villes, dans ces familles, des idées de grandeur qui parfois les trompent elles-mêmes et qui imposent à ceux qui les observent un respect mêlé de pitié. La fortune viendra-t-elle à leur secours? La nature les aidera-t-elle à reprendre une nouvelle vie? C'est le problème qu'elles cherchent à résoudre, et qui souvent échappe à leurs efforts.

En 1827, un incendie effroyable éclata dans cette ville d'Abo, déjà dépouillée de ses prérogatives de capitale. Le feu prit un soir, au mois de septembre, dans la maison d'un marchand, et, au bout de quelques heures, se répandit comme une mer de flammes d'une extrémité à l'autre de la cité. En moins de deux jours, tous les établissemens publics, toutes les habitations des particuliers, toutes les rues, furent en partie dévastés, en partie anéantis; il ne resta à la place de l'ancienne et opulente cité que des décombres fumans, des murailles nues et calcinées, à peine quelques maisons pour recueillir les pauvres gens privés de leur abri aux approches de l'hiver. En peu d'années, Abo a été rebâtie sur un autre plan. Les rues sont très larges, les édifices publics situés à l'écart; beaucoup de maisons ont été construites en

pierre et séparées l'une de l'autre. Abo occupe à présent un espace aussi vaste que la ville de Dresde, et ne renferme pas plus de douze mille habitans; ses places, ses rues si larges semblent désertes, et le mouvement de son port est presque nul. La réunion de la Finlande à la Russie n'a pas seulement privé cette ville de son autorité administrative, de ses établissemens scientifiques; elle a comprimé et presque paralysé son commerce. Autrefois Abo exportait librement en Suède tous les produits de la province dont elle est le chef-lieu et de quelques autres provinces voisines. Cette exportation est maintenant entravée par la douane suédoise, qui la traite comme une ville étrangère et la soumet à un rude tarif. Elle ne peut guère se tourner du côté de la Russie, car elle n'y porterait d'autres produits que ceux que la Russie possède déjà elle-même. Il faut donc qu'elle cherche ailleurs un débouché, et jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, elle languira.

Les deux édifices situés aux deux extrémités de la cité, l'observatoire et le château, qui annonçaient autrefois de loin sa splendeur, sont aujourd'hui comme deux monumens de sa décadence. Les instrumens et les calculs de l'observatoire ont été transportés à Helsingfors. Le château, aussi ancien que la ville même, était jadis regardé comme l'une des forteresses de la Finlande; plus d'une fois il arrêta l'invasion des Russes et résista aux attaques des divers partis politiques qui, aux XIIIe, XIVe, XVe et XVIe siècles, se disputaient le gouvernement de la Suède. C'est dans ce château que le malheureux Éric XIV, dépouillé de son sceptre, fut enfermé quelque temps pour s'en aller ensuite mourir à Orebyhus. Aujourd'hui cet édifice, illustré par tant de traditions, est occupé par une garnison de deux cent cinquante hommes et par des prisonniers.

J'ai plus d'une fois, dans le cours de mes voyages, visité les hospices, les prisons et tout ce qu'on nomme si généreusement les institutions de la justice humaine et les établissemens de bienfaisance; jamais aucun de ces douloureux refuges du vice et de la misère ne m'a fait autant de peine à voir que celui d'Abo. Le gouverneur de la citadelle, prévenu de notre visite, avait, selon les usages russes, ordonné des préparatifs cérémonieux pour nous recevoir. A notre arrivée, nous trouvâmes la garde sous les armes; le concierge vint nous ouvrir la porte, revêtu de son uniforme; un officier et un chapelain marchaient devant nous, suivis de deux gardiens portant des flambeaux, car en plein jour même les chambres que nous allions parcourir sont complètement obscures. Les prisonniers étaient debout rangés comme des soldats le long des murailles; il y en avait de vieux coupables de récidive et déjà endurcis, qui cependant nous regardaient avec une visible émotion, d'autres tout jeunes qui venaient de faire le premier pas dans la voie fatale et qui baissaient la tête à notre approche. Cette prison renferme les hommes jugés par le tribunal de la province pour un grave délit et qui attendent de l'empereur la confirmation de leur sentence. Les plus coupables sont envoyés en Sibérie, d'autres condamnés aux travaux forcés dans la forteresse de Sveaborg; quelques-uns achèvent à Abo leur temps d'incarcération. L'état leur donne le

pain et six kopecks d'argent par jour (environ quatre sous de France) avec lesquels ils achètent à un prix déterminé par la taxe ce qu'ils veulent pour leur nourriture. Ils ne sont d'ailleurs astreints à aucun travail, ce qui est encore un vice de plus dans l'organisation de cette prison.

Les femmes seules sont forcées de travailler; elles ont des quenouilles, des métiers, et doivent accomplir chaque jour une certaine tâche; mais il n'en résulte pour elles aucun bénéfice, le produit de leur travail appartient à l'état. Les malheureuses étaient debout, alignées le long des murailles, quand nous entrâmes dans leur atelier. Elles avaient paré cet atelier pour nous recevoir, elles avaient formé avec du gazon et des branches de sapin une sorte de parterre émaillé sur le plancher. Ces riantes dépouilles de la nature au milieu d'une prison, ces meubles du cachot nettoyés, frottés pour tromper nos regards, ce cortége cérémonieux qui nous accompagnait dans notre visite, et ces victimes immobiles et silencieuses offertes à la froide curiosité de notre escorte, formaient un affligeant spectacle. Quand nous sortîmes de cette salle, il me sembla que je commençais à respirer, et, quand le concierge vint d'un air enjoué me demander si je ne voulais pas continuer ma visite, je me hâtai de le congédier, car je ne me sentais pas le courage de contempler plus longtemps une telle infortune avec l'impuissance d'y apporter quelque adoucissement.

Il y a encore à Abo une maison de correction pour les femmes condamnées seulement à une détention temporaire; les unes filent, les autres tissent le chanvre ou la laine, et d'autres encore sont occupées à coudre les vêtemens à carreaux jaunes et gris que portent les prisonniers du château. Deux femmes ont demandé dernièrement comme une faveur à être enfermées dans cette maison; elles n'avaient plus ni asile, ni famille, n'osaient pas mendier et ne trouvaient point d'ouvrage; la prison leur offrait un refuge, un rouet et six kopecks par jour : elles y sont entrées.

L'église d'Abo est un monument intéressant, non par son aspect extérieur, qui est lourd et grossier, mais par sa structure intérieure, qui porte le cachet de trois époques différentes. Cette cathédrale a été le berceau du christianisme en Finlande; c'est là que fut établi le premier siége épiscopal, c'est là que les familles nobles se glorifiaient d'être enterrées. Tous les caveaux des chapelles sont remplis d'ossemens, quelques-uns sont revêtus d'inscriptions et ornés de monumens splendides. Là est l'épitaphe de Catherine Morsson, cette fille du peuple que le roi Éric XIV fit reine de Suède, et qui, après avoir porté la couronne, vint mourir obscurément en Finlande, tandis que son royal époux mourait en prison. Au fond de la même chapelle, on aperçoit deux statues en marbre blanc de grandeur naturelle debout sur un sarcophage supporté par des colonnes de marbre noir : c'est le petit-fils d'Éric XIV, le riche et puissant Clas Tott avec ses cuissards ciselés et son armure de guerre, et sa femme revêtue d'une longue robe brodée, parée de ses colliers et de ses bracelets comme pour un jour de noces. Dans une autre est le monument de Stalhandsk, l'un des généraux de la guerre de trente ans.

L'incendie de 1827 ravagea cette église, les cloches furent fondues; l'autel, la chaire, l'orgue, furent brûlés, et plusieurs tombes en pierre dévastées par les flammes; avec le produit des quêtes, des souscriptions, on est parvenu à réparer ces désastres. Un brave boulanger, qui avait amassé dans son métier environ 60,000 francs, qui n'avait plus de famille et qui était désolé de ne plus entendre l'orgue dont les accords religieux édifiaient sa jeunesse, a légué en mourant toute sa fortune à l'administration de la cathédrale pour qu'elle en fît construire un nouveau. Son vœu est accompli, un orgue éblouissant de peintures et de dorures, composé de cinq mille tuyaux, s'élève à présent jusqu'à la voûte; c'est le plus grand orgue qui existe dans le Nord, on doit l'inaugurer prochainement.

Près de l'église est l'ancien édifice universitaire commencé par Gustave IV, achevé par l'empereur Alexandre. Il renferme à la fois les appartemens du gouverneur, les salles du conseil, du chapitre métropolitain, les caisses de la banque, la poste, la grande salle de l'académie. On appelle cet édifice l'*Omnibus* d'Abo.

II.

A vingt-deux milles suédois (60 lieues) d'Abo est la capitale de la Finlande, Helsingfors. Nulle diligence ne vient sur cette route en aide au voyageur. Si l'on ne veut pas faire ce trajet par mer et attendre les bateaux à vapeur, qui ne commencent leur tournée hebdomadaire qu'en été et la terminent en automne, il faut prendre des chevaux de poste, acheter une voiture, ou se confier à la *bondkära*. On nomme ainsi la charrette des paysans, et c'est bien le plus rude, le plus fatigant moyen de transport qui existe. Qu'on se figure une espèce de tombereau posé sur deux roues avec une planche clouée en travers ou quelquefois liée tout simplement aux deux extrémités par une corde. C'est là-dessus que le voyageur s'asseoit côte à côte avec le paysan qui lui sert de cocher. Il n'y a là ni dossier, ni appui; on est obligé d'user constamment d'une manœuvre habile pour garder l'équilibre sur ce siége vacillant, et de s'y cramponner avec les deux mains aux endroits difficiles. A peine a-t-on commencé à se familiariser avec ces cercles en fer, ces clous et ces aspérités, qu'on rencontre la station; il faut reprendre alors un autre chariot et lier connaissance avec un nouveau siége tout aussi peu commode que le précédent. J'avais fait l'essai des *bondkära* en Norvége et n'étais pas tenté de le renouveler. Un de mes nouveaux amis de Finlande, M. Arnell, eut la bonté de me prêter sa voiture, une très bonne et très comfortable calèche à deux chevaux, et, grace à lui, j'ai parcouru fort commodément la route d'Helsingfors.

L'organisation de la poste est en Finlande la même qu'en Suède; à chaque distance de cinq ou six lieues, on trouve le *gastgifwaregard*, où il doit y avoir un certain nombre de chevaux appartenant aux maîtres de poste, et de chevaux de réserve fournis par les paysans de la commune. A chaque relai, il

y a un cahier ou journal (*dagbok*) numéroté, coté par l'autorité du district, où le voyageur doit inscrire son nom, le lieu d'où il vient, celui où il va, et le nombre de chevaux qu'il a pris; c'est une mesure de police qui aiderait au besoin à suivre les traces d'un fugitif. Ce journal indique la distance par werstes d'une station à l'autre, et ce que l'on doit payer pour chaque trajet, en sorte que, sans avoir besoin de prononcer une parole, l'étranger qui ne saurait pas la langue du pays peut régler son compte, prendre ses chevaux et partir. Le même journal lui offre de plus, à chaque page, une colonne d'observations où il peut formuler les plaintes qu'il aurait à faire contre le maître de poste. Chaque mois, ce cahier est envoyé au chef du district, et le maître de poste sur lequel pèse une de ces fâcheuses annotations est obligé de comparaître devant lui pour se justifier. C'est un voyage qu'il redoute fort, car il n'y recueille que des reproches, et, si sa défense n'est point parfaitement nette, il est condamné à l'amende.

Le prix des relais est du reste on ne peut plus modique. On paie 2 kopecks d'argent par werste pour chaque cheval, ce qui ne fait pas plus de 30 centimes par lieue de France; et, si l'on donne quelques sous au postillon, il ôte respectueusement sa casquette et remercie avec une gratitude profonde. Les chevaux sont généralement petits, mais alertes; ils s'en vont toujours trottant en plaine comme des rats, et galopent comme des coursiers sauvages à la descente. Avec un attelage qui, au premier abord, semble chétif et impuissant, on fait facilement trois lieues et demie à l'heure.

A chaque werste s'élève un large poteau où est inscrite d'un côté la distance de la station que l'on vient de quitter, et de l'autre celle de la station où l'on va. Je crois qu'on pourrait sans inconvénient réel diminuer ce luxe de poteaux; mais celui qui a eu l'idée de les établir a certainement compris une des grandes jouissances du voyageur, qui est de pouvoir mesurer à chaque instant le chemin qu'il a parcouru et celui qui lui reste à parcourir, de pouvoir délimiter d'une manière certaine le paysage qui lui a plu, le village qui l'a intéressé; c'est, sur le chemin désert, comme un souvenir amical des lieux habités, comme un encouragement qui attend à toutes les cinq minutes le passant fatigué. En hiver, ces poteaux sont des jalons précieux qui l'aident à reconnaître sa route au milieu des amas de neige.

La route d'Abo à Helsingfors est entretenue avec soin, mais silencieuse et déserte. Sur un espace de soixante lieues, il n'existe pas une ville et pas un village, et, dans le temps que j'ai mis à la parcourir, je ne crois pas avoir rencontré six voyageurs. Son aspect ressemble du reste à celui que j'avais déjà observé sur plusieurs points de la Suède. Tantôt on passe au milieu d'une forêt de sapins et de bouleaux, tantôt on gravit une colline parsemée de rocs, tantôt on descend dans une plaine de sable où coule mollement une rivière. A quelques werstes de Biorsberg, j'ai vu une cascade et une forge; un peu plus loin, on découvre un lac entouré d'une ceinture de bois ou d'un rempart de granit. Les plus beaux lacs de la Finlande sont dans les provinces de Savolex et de Carélie, qui, par la fraîcheur de leurs vallons, les

vertes pentes de leurs collines, rappellent les sites variés et pittoresques de la Dalécarlie. Sur ce sol rocailleux, sablonneux, ici couvert de mousse, là hérissé de forêts, partout où il y a un coin de terre cultivable, il est cultivé avec habileté et persévérance. Les Finlandais sont de très bons agronomes; ni le travail du labourage, ni l'intempérie des saisons, ni la nature cruelle qui trompe leurs efforts, ne les épouvante. Ils ont porté le soc de la charrue au-delà du cercle polaire, et récolté de l'orge sur les confins de la Laponie. Partout où il y a quelque champ, il y a une habitation. Ce n'est souvent qu'une chétive cabane en bois, haute de quelques pieds, éclairée seulement par une vitre, plus semblable à un colombier qu'à une habitation humaine : n'importe, elle suffit pour abriter toute une famille; il en sort des hommes robustes, habitués à toutes les privations, endurcis à toutes les fatigues, des femmes qui portent le type auguste de la beauté sous les vêtemens de la misère. Un jour, la jeune couvée, élevée avec du lait aigre et des pommes de terre, quitte son nid; filles et garçons entrent au service et prélèvent sur leur salaire une dîme pieuse pour leurs vieux parens, qui, à l'aide de ce secours filial, achèvent dans une sorte d'aisance une vie commencée dans les fatigues et l'anxiété. Il faut bien peu pour rendre heureux ces pauvres gens, pour les récompenser d'un acte de complaisance, d'un service. L'argent est rare parmi eux; ils sont honnêtes dans leurs transactions, modérés dans leurs désirs. Quelques roubles leur semblent un trésor, quelques kopecks les enrichissent. J'ai dîné un jour dans une jolie petite auberge, en face d'un lac charmant; on m'a servi des œufs frais, du poisson, une moitié de coq de bruyère, du lait et du café : le tout coûtait un franc. Un autre jour, je donnais deux kopecks d'argent à une femme qui m'avait apporté une tasse de lait : « Ah! le bon monsieur! s'écria l'honnête créature, avec les formes respectueuses du langage suédois qui ne permettent de parler qu'à la troisième personne; le bon monsieur peut boire beaucoup de lait pour deux kopecks; » et, pour mettre sa conscience en repos, elle courut m'en chercher une autre tasse.

Une seule fois, dans le cours de mon voyage, j'ai eu à me défendre d'une de ces exigences qui, dans d'autres pays, atteignent à chaque instant l'étranger. Un de ces paysans finlandais qui, par l'isolement de leur habitation, sont obligés d'être à la fois charrons, forgerons, cordonniers, avait fait pour moi le métier de sellier; il avait raccommodé le harnais de l'un de mes chevaux et me demandait pour ce travail un prix qui me parut exorbitant : « Ce n'est pas bien, lui dis-je d'un ton calme et sérieux; je ne reconnais pas là l'honnêteté des Finlandais. » Le pauvre homme rougit, baissa la tête et me répondit en balbutiant : « C'est vrai, j'ai eu tort; monsieur me donnera ce qu'il jugera convenable; » et il s'en alla avec ce que je lui mettais dans la main, tout honteux d'avoir eu une prétention dont un ouvrier anglais se serait glorifié.

Le lendemain, c'était à moi d'être honteux et de me repentir. Il faut que je raconte, pour mon humiliation, cette scène dont Sterne eût fait un déli-

cieux chapitre. J'étais dans ma voiture au milieu d'une plaine monotone, la tête penchée sur un livre : tout à coup je sens quelque chose d'humide qui me frappe le front, je me lève, j'aperçois un enfant qui courait à côté des chevaux, et tournait son visage vers moi; je crus qu'il m'avait jeté du gravier ou de la terre, et je lui adressai en colère je ne sais plus quelles rudes injures. Le pauvre enfant s'enfuit effrayé, et, en me rasseyant, je trouvai à côté de moi un bouquet d'anémones; c'étaient les premières fleurs du printemps, les premiers dons d'une froide nature, que l'innocent enfant m'apportait pour recevoir en échange une légère aumône. Je me reprochai mon injustice, je voulus faire arrêter la voiture, il était trop tard. Quand je le rappelai, l'enfant courait encore plus fort et s'en allait avec douleur chercher un refuge dans sa cabane.

Grace à l'honnêteté, à la douceur des habitans de ce pays, un voyage en Finlande est comme une heureuse et facile promenade, et, quand j'arrivai à la station voisine de Helsingfors, il me sembla que la route avait été bien courte.

Je venais de voir l'ancienne et vénérable ville d'Abo, fondée par la Suède, ennoblie par la Suède, déchue de sa grandeur du jour où elle avait été séparée du pays d'où lui venaient sa vie et sa fortune; j'entrais dans la ville nouvelle adoptée et enrichie par la Russie. C'était à quelques lieues de distance l'histoire primitive et l'histoire récente, toute la chronique du pays réunie en deux pages.

L'origine de Helsingfors ne remonte pas au-delà du XVIe siècle; elle fut construite en 1550, par l'ordre de Gustave Vasa. Son nom lui vient d'une colonie de la province de Helsingland, établie dans le voisinage depuis plusieurs siècles. En 1639, la ville de Gustave Vasa émigra tout entière, les habitans abandonnèrent le lieu que leurs ancêtres avaient choisi, et s'en vinrent avec leurs maisons en bois s'établir sur l'emplacement où s'élève la ville actuelle d'Helsingfors. La nouvelle cité porta le même nom que l'ancienne, et Christine lui conféra d'importans priviléges. Les guerres et la peste, la famine et l'incendie, la ravagèrent tour à tour; elle grandit péniblement et s'enrichit peu. Cent ans après sa migration, elle ne comptait pas plus de cinq mille habitans. Aujourd'hui elle en renferme environ seize mille, et occupe autant d'espace qu'une des grandes cités de France; c'est une ville attrayante et animée, qui se regarde avec joie dans sa fortune nouvelle et parle avec confiance de son avenir, une ville qui a vu, dans l'espace de quelques années, des centaines d'habitations surgir comme par enchantement dans son enceinte, et des édifices splendides s'élever sur un sol naguère encore aride et nu. Ses rues sont larges, longues et tirées au cordeau, ses places publiques dessinées carrément, et, d'une de ses extrémités à l'autre, Helsingfors a la symétrie des villes construites d'un seul coup par l'autorité d'un souverain. Elle est droite comme un soldat sous les armes, coquette et parée comme une jeune femme qui aspire à faire des conquêtes. S'il se trouve encore çà et là quelque rustique construction, quelque cabane chétive, der-

nier débris d'un autre temps, elle s'incline timidement devant les hautes maisons en pierre qui l'entourent, elle se cache comme un pauvre honteux de son obscur vêtement au milieu de ses riches voisins.

Tout ce qui donne à une cité un caractère d'autorité et d'agrément, tout ce qui instruit et tout ce qui plaît, tout ce qui régit les habitans d'un pays et attire les étrangers, tout a été en peu de temps réuni dans cette ville par le seul signe d'un sceptre puissant : grande cour judiciaire et sénat, université et caserne, observatoire et maison de bains, parcs et promenades. L'aspect de Helsingfors offre du reste à chaque pas l'empreinte du vaste empire auquel la Finlande a été réunie et de la grande ville où résident ses maîtres souverains; la physionomie nationale, si marquée encore dans quelques autres villes du pays, si forte et si vivace dans les provinces de Savolax et de la Carélie, s'efface ici peu à peu sous l'influence des mœurs et de l'autorité russe. Déjà les droschkis russes sillonnent les rues, les cochers finlandais prennent la longue redingote, la ceinture et le chapeau évasé des cochers russes. Les enseignes des marchands et des artisans sont peintes comme à Pétersbourg, le nom de celui qui les fait placarder à sa porte est suédois, le titre de sa profession est écrit en russe. Des soldats russes paradent sur la place, au son des clairons et des trompettes. Helsingfors a six mille hommes de garnison dans son enceinte et six mille dans sa forteresse : c'est plus qu'il n'en faut pour donner à une ville de seize mille ames une apparence toute militaire. Les fonctionnaires de Helsingfors font de fréquens voyages en Russie, et chaque année un assez grand nombre de familles russes viennent ici passer une partie de l'été et y apportent leurs usages. Le luxe aristocratique de Saint-Pétersbourg pénètre peu à peu à Helsingfors; la capitale de la Finlande dévie de la simplicité traditionnelle des anciennes mœurs finlandaises. On se plaint de la cherté toujours croissante des denrées, et l'on continue à s'abandonner au torrent. Les nobles, les hauts fonctionnaires, donnent l'exemple, et la bourgeoisie les suit pas à pas, comme cela arrive partout. Les salons de l'aristocratie de Helsingfors sont aussi élégans que les plus beaux salons de Paris, et la société qui les fréquente, finlandaise de cœur, russe par circonstance, française par l'esprit et les manières, présente à l'étranger un curieux assemblage d'idées, de sympathies, de traditions anciennes, d'espérances nouvelles et de langues diverses. Dans la même soirée, on entendra raconter les contes populaires des bords du Tornéo, les anecdotes de la cour impériale et les dernières nouvelles de la France; on vantera tour à tour un chant de M. de Lamartine, une ballade naïve de Finlande, les vers suédois de Tegner, ou les élégies russes de Mme la comtesse Rostopschin. Un officier arrivant d'une garnison lointaine parlera de l'aspect de la Sibérie ou des peuplades sauvages du Caucase; une femme dira le voyage qu'elle a fait récemment en Italie; une autre décrira avec enthousiasme les rives de la Néva, et tout ce mélange de faits, d'analyses, de récits cosmopolites, a vraiment un grand charme. Je ne connais qu'une seule question qu'on aborde difficilement dans ces causeries si vives et si diaprées, c'est la question politique, soit que les belles

dames de Helsingfors ne se soucient point d'aventurer les graces de leur esprit dans les parages rocailleux où celles de Paris marchent d'un pied si léger, soit qu'elles craignent l'oreille de la police et de la censure.

Cette société est du reste très spirituelle, très éclairée, et pratique avec une amabilité parfaite les vertus hospitalières de ses ancêtres. L'hiver, les soirées et les bals la réunissent fréquemment; l'été, elle émigre en partie pour la campagne. Ceux que leurs fonctions retiennent en ville se consolent de leur solitude par le mouvement continuel des bateaux à vapeur, par l'arrivée des étrangers qui viennent peupler la maison de bains ou les jolies villas des environs de Helsingfors. Une de ces villas mérite d'être saluée avec respect. Elle a été construite, il y a vingt ans, par une brave femme, qui y a établi un café, une table d'hôte, et qui s'est imposé l'obligation de nourrir gratuitement ceux de ses habitués qui viendraient à se trouver gênés dans leurs affaires. Après avoir payé leur pension pendant quelque temps, si un malheur de fortune s'appesantit sur eux, si leur bourse est vide et leur crédit épuisé, ils sont sûrs du moins de garder leur place à la table de leur bonne hôtesse; ils viennent là comme de coutume, ont leur couvert mis comme par le passé, sont servis avec une politesse toujours égale, et je crois même que ceux qui ont l'habitude de fumer trouvent de temps en temps à côté de leur assiette un fin cigare de la Havane. On dit que l'excellente fondatrice de ce charitable restaurant ne s'enrichit point, le nombre de ses habitués gratuits augmentant toujours avec celui de ses abonnés payans; mais de combien de vœux n'est-elle pas entourée chaque jour, et combien de regrets la suivront dans sa tombe!

A quelque distance des faubourgs de la ville est l'hospice des fous, magnifique édifice, construit tout récemment au milieu d'un grand parc, au bord de la mer. On y arrive en longeant le mur du cimetière, ce refuge de toutes les douleurs; on y entre et l'on en sort par la chapelle, pour invoquer en passant la miséricorde de Dieu ou le remercier à l'heure de la guérison. De tous côtés, on aperçoit une vaste perspective dont l'aspect seul doit distraire les regards de ceux qui souffrent. Ici apparaît la haute tour de l'église, qui s'élève au-dessus des maisons de la ville comme une pensée d'espoir; là le golfe, où souvent la pauvre barque surprise par l'orage vacille et chavire, comme la raison humaine dans les orages du monde.

Deux médecins, dont l'un a visité avec soin les meilleurs hospices de France et ceux des principales villes de l'Europe, donnent leurs soins journaliers à cet établissement, sous la surveillance immédiate du directeur-général des institutions médicales de Finlande, M. Haartmann, qui a puissamment contribué à sa fondation. Il y a là soixante-trois fous, hommes et femmes, riches et pauvres, les uns payant eux-mêmes une pension, les autres envoyés dans cette maison par la pitié de leur paroisse. Pour une somme de 500, de 400, de 300 francs même, l'hospice les adopte; mais, lorsqu'ils meurent, l'hospice partage leur héritage avec leurs enfans. Chacun d'eux occupe une jolie chambre, très propre, bien meublée. Quand le temps est beau, les

uns se promènent en plein air, d'autres travaillent au jardin; pour les jours de pluie, ils ont de larges corridors, une salle de jeu et un billard. Tout a été prévu avec une attention compatissante; l'établissement est entretenu avec un soin admirable. En voyant cette maison élégante, ces salles fraîchement décorées, ces allées bordées d'arbres et de gazon, on oublie presque la misère dont elles sont l'asile; et pourtant quelle misère! La plupart des cas de folie enregistrés dans cet hospice sont produits par des chagrins de famille, par des habitudes d'ivrognerie, quelques-uns par l'exaltation religieuse, très peu par l'amour. J'ai vu là une malheureuse femme qui porte un nom français illustre, et que la mauvaise conduite de son mari, la perte de sa fortune, ont jetée dans cet asile de la douleur. Une autre, née dans une condition obscure, a perdu la raison en voyant la beauté de ses filles et en songeant aux dangers auxquels cette beauté les exposait. « Ah! mes filles, s'écrie-t-elle sans cesse, mes chères filles, qui sont si pauvres et si belles! » Et toutes les angoisses, tous les déchiremens, tous les amers regrets que l'amour peut produire dans leur cœur éclatent dans le cœur de la tendre mère. Une troisième, jeune encore, était entrée à l'hospice complètement folle; un homme l'avait abandonnée après l'avoir séduite : elle est devenue mère, et le sentiment de la maternité lui a rendu la raison. Elle a quitté le monde abandonnée de ses amis, condamnée par les médecins; elle va y rentrer avec le pâle enfant qui l'a guérie.

Dans une autre partie de l'édifice, on m'a montré un homme qui a eu une tragique histoire. Il occupait une place assez importante de juge dans un district de la Finlande; il devint amoureux d'une jeune fille, et entretint avec elle des relations fatales. Un jour, la malheureuse fut traduite devant lui comme coupable d'infanticide. Le crime était avéré; elle-même le reconnaissait, et le texte de la loi n'était que trop formel. Il signa la sentence d'une main défaillante, et tomba sur le parquet. Lorsqu'on le releva, il était fou. — Dans la chambre voisine, un étudiant se balançait sur sa chaise, le visage pâle, l'œil hagard; la débauche en avait fait un idiot. Plus loin, un pauvre prêtre de campagne murmurait d'une voix mélancolique des prières et des versets de la Bible. Les idées religieuses, les scrupules de conscience avaient renversé l'équilibre de son esprit.

Après avoir vu ces images vivantes de tant de misères, ces naufrages du cœur et de la raison, on a besoin de chercher au dehors, dans l'aspect salutaire de la nature, une distraction aux pénibles pensées qu'un tel tableau réveille dans l'esprit, et, ce jour-là, je m'en allais avec un nouveau charme errer le long des grèves de Helsingfors, comme si la captivité des malheureux que je venais de voir me rendait la liberté plus douce, comme si, au sortir de leurs cellules, l'azur du ciel était plus pur, les bois plus verts, l'espace plus large. Je ne connais pas d'ailleurs, après celle de Stockholm, une situation plus pittoresque et plus belle que celle de Helsingfors. Cette ville s'étend sur une vaste presqu'île, parsemée de collines agrestes et de frais vallons; de tous côtés, la mer l'entoure comme une ceinture d'or et d'argent, émaillée

de bois et de rocs de granit. Ici la côte sablonneuse s'abaisse jusqu'au niveau des flots, qui y jettent avec un doux murmure leurs dentelles d'écume, leurs franges de nacre et d'azur. Là elle est hérissée d'un rempart de pierres pyramidales, plus loin couronnée d'une forêt de sapins. Sur l'esplanade, sur le quai, sur les places, est l'agitation, le mouvement continu du monde, des chevaux, et, à quelques centaines de pas, la solitude sauvage, l'horizon lointain, et nul autre bruit que le soupir des flots ou le gémissement de la rafale.

En face du port s'élève la puissante forteresse de Sveaborg, qui, avec ses sept îles garnies de bastions, traverse le golfe comme une barrière de fer, défend la côte et la ville, et ouvre une large rade aux bâtimens de guerre. Le comte Ehrensweard, feld-maréchal de Suède, construisit cette forteresse et demanda qu'on y mît son tombeau. Pas un roi d'Égypte n'a eu une sépulture plus belle, et je ne connais pas une inscription funéraire plus imposante que celle-ci : « En ce lieu repose le comte Auguste Ehrensweard, entouré de son œuvre, des remparts de Sveaborg et de la flotte militaire. » La première pierre de la citadelle fut posée en 1749 par le roi Frédéric, la dernière en 1758 par Gustave III. Ces deux dates sont gravées sur la pierre. Une autre inscription signale ainsi la situation de la forteresse : « Sveaborg, qui d'un côté touche à la mer et de l'autre au rivage, donne à ses sages souverains la domination de la terre et des flots. »

Après la conquête de Viborg et de l'Ingermanie par Pierre-le-Grand, cette forteresse était le dernier rempart de la Suède contre la Russie, le soutien de ses provinces finlandaises, le point de ralliement de ses troupes et de ses bâtimens de guerre. Au mois de mars 1808, elle fut assiégée par les Russes, et, deux mois après, l'amiral Cronstadt, qui la défendait, capitula avec sept mille cinq cents hommes de garnison, deux frégates, trois mille barils de poudre, dix mille cartouches, deux mille boulets et une prodigieuse quantité d'autres munitions de guerre et d'approvisionnemens de toutes sortes. Les Russes avaient à peine assez de troupes pour remplacer sur les bastions, dans les casernes, les milliers d'hommes qui défilèrent devant eux. On n'a jamais pu savoir le secret de cette capitulation sans exemple dans l'histoire moderne L'amiral Cronstadt avait fait ses preuves en diverses circonstances, chacun le regardait comme un homme de courage et un officier expérimenté; rien ne prouve qu'il ait été assez misérable pour trahir son pays et vendre son honneur à prix d'argent. On ne peut croire non plus que, soutenu comme il l'était par un corps nombreux, maître d'une citadelle, pourvu abondamment de tout ce qui était nécessaire à sa défense, il ait pu se laisser effrayer par l'aspect d'une armée campée sur la côte et moins forte que la sienne. L'évènement qui détermina la reddition entière de la Finlande à la Russie est un problème dont personne n'a pu donner encore la solution. En quittant la forteresse, l'amiral, qui d'abord avait manifesté le désir de se rendre en Suède pour expliquer au roi les motifs de sa conduite, renonça à ce projet, qui, à vrai dire, n'était pas pour lui sans danger, et

se retira à Helsingfors. Là, il abdiqua tout emploi, s'éloigna de ses anciennes relations, s'isola complètement du monde, et mourut quelques années après. Un fonctionnaire finlandais qui l'avait particulièrement connu m'a assuré qu'il était mort de chagrin.

Chaque jour, un bateau à vapeur fait plusieurs fois le trajet de Helsingfors à Sveaborg, et porte les passagers jusqu'au pied de la forteresse. Si l'on pénètre dans l'enceinte, on ne rencontre que des forçats traînant leur chaîne et des soldats. Si l'on fait mine de s'arrêter en face d'une inscription ou de vouloir franchir le seuil d'une porte, un factionnaire, le sabre sur la hanche et le fusil au bras, vous adresse aussitôt un énergique commandement qui coupe court aux velléités de causerie et d'exploration.

Sur les rives du golfe, sur les bords des baies, qui se découpent et fuient de tous côtés, il y a une quantité de ravissantes maisons de campagne et de sites admirables. Le dernier qu'on vient de voir est celui qu'on proclame le plus beau; on traverse un bras de mer, on gravit une colline, et on en voit un plus beau encore. C'est comme un pays de fées, un pays trop ignoré, auquel on pensera souvent quand on en aura connu la douce et mélancolique beauté. Pour moi, je me souviendrai toujours des forêts de Standsvik, des coteaux solitaires de Mailand, des verts jardins de Traëskenda, des frais horizons de Lemmsœholm.

Quand j'arrivai à Helsingfors, toute la ville était en mouvement : on attendait le prince héréditaire, et on lui préparait une réception pompeuse. L'architecte impérial et les ouvriers transformaient en salon de bal la grande salle de l'hôtel des voyageurs; les cuisiniers des riches familles avaient été mis en réquisition pour préparer le souper. Dans tous les salons, on n'entendait parler que de gaze et de dentelles; chez les marchands, on étalait les pièces de soie de Lyon et les velours d'Allemagne. Le printemps seul, le paresseux printemps du Nord, auquel on demandait des fleurs et des fruits, faisait la sourde oreille et continuait lentement sa marche habituelle.

Les salves d'artillerie retentirent enfin sur les remparts de Sveaborg. Le grand-duc arriva sur un magnifique bateau à vapeur. Il alla d'abord à l'église, selon l'usage des souverains russes. Il visita le sénat, l'université, dont il est le curateur, et les établissemens de bienfaisance; puis, le soir, il parut au bal, préparé depuis tant de jours. C'est un grand et beau jeune homme, d'une figure douce et intéressante. Dans le rapide entretien qu'il a bien voulu me faire l'honneur de m'accorder, il a parlé avec une grande justesse d'esprit de quelques pays étrangers, et avec une vive sympathie de ce beau pays de Finlande qu'il venait voir pour la première fois, et dont l'aspect le charmait. Il était accompagné du prince de Mentschikoff, gouverneur-général de la province, amiral de l'empire, l'un des hommes les plus spirituels et les plus instruits qui existent parmi les hauts fonctionnaires russes. A chaque instant, le grand-duc se tournait vers lui, et semblait le consulter avec la déférence d'un élève modeste qui interroge son maître. Le lendemain au soir il partit, après un autre bal, accompagné d'une foule d'étudians, de bourgeois, d'ouvriers,

qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations, et d'une quantité de femmes qui se précipitaient vers le rivage avec leurs robes de gaze et leurs guirlandes de fleurs. Si l'atmosphère de la cour et l'exercice du pouvoir n'altèrent pas son heureuse nature, le grand-duc promet à la Russie un souverain d'un noble caractère et d'une rare douceur. Hélas! la France avait aussi un prince jeune, doué des plus belles qualités, de l'instruction la plus sérieuse, et respecté de tous ceux qui l'ont connu. Celui-là avait déjà fait ses preuves d'honneur et de courage; celui-là avait vécu d'une vie d'études et d'expérience, d'une vie toute pleine de nobles pensées et de douces affections. Nous aimions à le voir s'élever au-dessus de nous, nous les hommes de son âge; nous parlions de ses vertus avec orgueil et de son règne futur avec espoir. La mort nous l'a enlevé, et quand on a appris la nouvelle de cette affreuse catastrophe, qui a troublé l'Europe entière, et quand j'ai revu dans l'éclat de sa force et de sa jeunesse, le prince héréditaire de Russie, j'ai pensé à celui qui était naguère encore notre prince héréditaire, à ceux que sa mort livre à des regrets éternels, et j'ai détourné la tête avec douleur.

III.

L'industrie des bateaux à vapeur a pris depuis quelques années un grand accroissement dans le Nord, et nulle contrée ne doit mieux en apprécier les avantages que ces lointaines provinces de la Finlande et de la Scandinavie, isolées à l'extrémité de l'Europe, séparées l'une de l'autre par des bras de mer et des golfes, enfermées pendant plusieurs mois dans une barrière de glace. Le bateau à vapeur est le magicien béni qui abrége les milliers de werstes, qui rapproche l'une de l'autre ces peuplades dispersées sur un espace immense, qui apporte en quelques jours, comme par miracle, les richesses d'une autre terre, les fleurs du midi. Dans ce pays de rochers, de montagnes coupées par tant de fleuves, le chemin de fer est impossible, c'est le bateau à vapeur qui le remplace. Plusieurs bateaux à vapeur passent chaque semaine à Helsingfors, les uns allant à Stockholm, d'autres à Revel et à Pétersbourg. Ce sont de grands et beaux bâtimens construits en Angleterre ou en Amérique, et ornés avec luxe. Leur nom aristocratique annonce à la fois leur caractère imposant et les habitudes du pays auquel ils appartiennent; l'un s'appelle *le Grand-Duc*, l'autre *le Prince Mentschikoff;* un troisième, beaucoup plus faible et plus modeste, porte tout simplement sur sa poupe le nom de *Helsingfors*. Il s'en va de ville en ville, le long des côtes, et, si le vent et le courant ont quelque complaisance pour sa petite machine, il s'avance jusqu'à Viborg. Le 3 juin, j'allai m'embarquer sur ce bateau, et j'en parle avec reconnaissance, car il m'a fait faire un doux et heureux trajet. Rien de plus frais, de plus riant à voir, par un beau jour d'été, que les rives du golfe de Finlande, à partir d'Helsingfors. En longeant les côtes, on navigue sans cesse entre des bois et des collines dont les contours, les formes, les couleurs, va-

rient à chaque instant. Ici c'est une île arrondie et couverte de sapins, posée comme une corbeille de verdure au milieu des eaux; là c'est une longue vallée ombragée par les bouleaux aux branches pendantes comme celles des saules et parsemée d'habitations; plus loin, on rencontre les chaînes de rocs, les pyramides de granit rouge et veiné où l'on a taillé la colonne d'Alexandre et le piédestal de la statue de Pierre-le-Grand. Parfois la mer, coupée par des îles parallèles, apparaît de loin comme un fleuve plus large que le Rhône, plus pittoresque que le Rhin, puis elle s'étend, elle s'élargit de nouveau, et l'on n'entrevoit plus qu'à l'horizon lointain la grève noyée dans une brume d'azur. Bientôt cependant on rentre dans un vaste archipel, et, à voir ces forêts nouvellement reverdies, ces rameaux de pins et de sapins, d'aunes et de bouleaux avec leurs diverses nuances, ces promontoires effrangés par les vagues, ces baies mystérieuses qui s'enfuient dans l'ombre, on dirait un parc immense sillonné par des rivières, traversé par des lacs. Un vent léger plissait comme une dentelle d'argent la surface des flots, un ciel sans tache s'étendait sur nos têtes, et la mer reflétait tour à tour dans son sein les rayons du soleil, la pourpre des rochers, la verdure des bois.

Six heures après notre départ, nous arrivions à Borgo, pauvre petite ville dont les maisons chétives, les rues tortueuses et obscures, faisaient un singulier contraste avec l'éblouissant spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux. Borgo est cependant le siége d'un évêché, et c'est là que demeure Runeberg, le poète chéri de la Finlande. Heureusement la nature qu'il aime et qu'il chante avec un rare talent n'est pas loin de lui : il n'a qu'à faire quelques pas hors de sa sombre cité, et il retrouve cette nature sérieuse et belle, et elle lui parle le doux langage qu'il traduit en vers harmonieux. Le lendemain, nous entrions dans la ville de Louisa, qui méritait vraiment de porter un nom de femme, car elle est riante et gracieuse. Une de ses rues descend jusqu'au bord de la mer, d'autres s'élèvent en amphithéâtre sur les flancs d'une colline; son origine ne remonte pas au-delà d'un siècle; elle a la fraîcheur et la gaieté de la jeunesse.

Le Helsingfors, qui nous conduisait ainsi de station en station, est bien le bateau le plus complaisant que l'on puisse voir; ses heures de départ et de halte ne lui sont guère prescrites que pour la forme. C'est un philosophe qui ne se soucie point de se donner des fatigues inutiles; il ne court pas, il se promène d'île en île, comme un heureux mortel qui aime à respirer l'air frais et à contempler la belle nature. S'il y a un passager en retard, il l'attend; si un pêcheur errant sur le golfe invoque son obligeance, il lui jette une corde et le remorque bénévolement. Grace à ces caprices du bateau, au lieu d'arriver à Frederickshamn à cinq heures, selon les promesses du programme, il était près de minuit quand nous vîmes poindre la flèche de son clocher.

Un rempart construit d'après le système de Vauban entoure depuis un siècle cette ville; il faut qu'il soit bâti sur un plan bien défectueux et dans une situation bien mauvaise, pour que la Russie le laisse tomber en ruines, car dans ce pays, partout où il se trouve une île, un roc qui puisse défendre un coin de

terre, on peut être sûr qu'il y a là un bastion ou des soldats. En venant de la puissante forteresse de Sveaborg, nous avons vu sur notre route une citadelle à Svarhtolm, une autre à quelques lieues plus loin, à l'endroit où, il y a soixante ans, Gustave III remporta une victoire navale sur les Russes, une autre encore à six werstes de Viborg.

Frederikshamn était autrefois la résidence du gouverneur de la province; une tour massive, bâtie au milieu d'une place, la dominait, et toutes les rues aboutissaient au pied de cette tour comme les rayons d'une roue. C'est là que fut signé, le 5 septembre 1809, le traité de paix qui sanctionnait la conquête de la Finlande par la Russie. Un incendie a ravagé, il y a quelques années, les rues construites sous les auspices d'un roi de Suède, et la maison où les plénipotentiaires d'un de ses successeurs abandonnaient au descendant des tzars le pays tant de fois envié et envahi par les Russes; le traité seul est resté, et Dieu sait quel incendie il faudrait pour l'anéantir ! Ce n'était cependant pas, je l'avoue à ma honte, un souvenir historique, ni un sentiment poétique qui m'attirait à minuit avec mes compagnons de voyage dans cette ville; c'était simplement le désir d'obtenir un morceau de pain, car le restaurateur du *Helsingfors,* persuadé que nous irions, selon la coutume admise à bord du bateau, dîner de côté et d'autre, n'avait pour toute provision que du thé et de l'eau-de-vie, la denrée obligée des équipages de mer. Les bons habitans de Frederikshamn dormaient déjà depuis trois heures d'un profond sommeil; pas une porte ouverte, pas un léger nuage de fumée au-dessus d'un toit. Le garde de nuit, sa hallebarde à la main, s'en allait seul de long en large, criant l'heure à tue-tête, et ne sachant trop que penser de notre invasion nocturne. Peut-être aurions-nous été fort mal reçus par cette vigilante sentinelle préposée au repos du bourgmestre et des citoyens, si nous n'avions eu avec nous un officier finlandais, dont on voyait briller au clair de la lune les épaulettes d'argent. L'épaulette est, dans les domaines de l'empire russe, le symbole du pouvoir; tout le monde la redoute et la respecte. Le garde de nuit s'interrompit dans son refrain en nous voyant passer, et salua militairement comme un homme qui sait sa consigne. Ce fut l'officier qui se chargea de nous héberger; il frappa à la porte d'une petite maison en bois, décorée du nom d'hôtel. Une vieille femme mit sa tête échevelée à la fenêtre, murmura d'une voix aigre quelques paroles fort peu courtoises, puis disparut, et tout retomba dans le silence. Pendant ce temps, nous regardions les rues, où pas une ame ne remuait, et les étoiles, qui avaient l'air de se moquer de nous. Au bout d'un quart d'heure, l'officier, se croyant méconnu, frappa de nouveau d'une main impérieuse; alors la vieille femme vint elle-même nous ouvrir la porte dans un costume que je n'essaierai pas de décrire. Elle nous fit passer par une chambre où toute une famille dormait dans quatre couchettes voisines l'une de l'autre, et nous conduisit dans une petite salle sombre où elle avait eu déjà la sage précaution de déposer une lumière, ce qui nous empêcha de fouler le corps d'un enfant étendu sur une botte de paille, et de nous heurter contre un large bahut qui barrait à moitié le passage. Nous nous

assîmes en silence sur un banc rustique, pour ne pas troubler le repos des pauvres gens, qui en avaient probablement grand besoin. La digne hôtesse ouvrait son armoire, rôdait d'un pied léger dans la cuisine; l'aspect magique des épaulettes lui avait donné l'activité de la jeunesse. Après ces nombreuses tournées, elle revint, rapportant des galettes de pain d'orge, du beurre qui était excellent, et quelques verres de lait. Les ressources de l'hôtel n'allaient pas plus loin, et, pour des lits, il ne fallait pas y songer. Toutes les couvertures de la maison et une partie de la paille de la grange étaient déjà occupées. D'ailleurs, nous nous serions fait un scrupule de tenir plus long-temps sur pied notre bonne vieille femme; nous la remerciâmes donc très cordialement de son hospitalité patriarcale, en appuyant nos remerciemens de quelques roubles, et nous retournâmes à bord.

Le bateau n'avait pour tout meuble que quatre bancs en bois et un pliant; les quatre bancs et le pont furent en un instant occupés par mes compagnons de voyage. Le capitaine était assis sur le pliant comme un pacha sur son tapis. Par bonheur, la chaloupe suspendue à l'arrière du bateau restait vide; elle n'avait rapporté que quelques flots d'eau salée à la suite de ses excursions. J'y jetai mon manteau, et, tout seul à l'écart dans mon lit aérien, je m'endormis bercé comme une mouette, par la brise de la nuit, en dépit d'une nuée de cousins. Le jour suivant, nous continuâmes notre route à travers une large mer dont on ne distinguait plus que de loin en loin les côtes vaporeuses. Rien ne ralentissait plus notre voyage. A quatre heures de l'après-midi, nous arrivions dans le port de Viborg, un beau et large port formé par deux grandes îles qui coupent la mer comme deux jetées. Il y a là une centaine de maisons occupées par des marchands, des ouvriers, des aubergistes, et une immense quantité de planches et de poutres qui, dans quelques mois d'ici, couvriront peut-être les murailles d'une ville portugaise ou d'un palais de Cadix; car la Finlande expédie ses bois jusque dans les contrées les plus reculées de l'Europe.

La ville est à douze werstes du port, au fond d'une large baie dont elle couvre le rivage avec ses vieux remparts et ses deux faubourgs. Son château, ravagé par un incendie, tombe aujourd'hui en ruines; il fut construit en 1293 par le valeureux Torkel Knudtzon, l'un des hommes les plus illustres dont les annales de la Suède aient gardé le souvenir; les remparts datent du XVe siècle. Viborg était alors l'une des cités les plus importantes de la Finlande, le siége d'un évêché, le chef-lieu d'un des trois grands districts du pays. A différentes époques, elle fut attaquée par les Russes, et leur résista plusieurs fois vaillamment. En 1710, Pierre-le-Grand en fit le siége et s'en empara après quelques semaines d'une lutte opiniâtre. En 1721, le traité de Nystad lui en concéda la possession définitive avec celle des terres environnantes. En 1743, le traité d'Abo élargit encore cette première conquête.

Pendant un siècle, les districts désignés sous le nom d'ancienne Finlande (*gamla Finland*) furent soumis aux mêmes règlemens, à la même administration que les autres provinces russes. Après la conquête entière de la Fin-

lande, un ukase impérial les a réunis au pays dont ils avaient été disjoints, et leur a accordé les mêmes priviléges. Viborg est aujourd'hui le chef-lieu d'un gouvernement et le siége d'une cour suprême de justice. On y compte trois mille habitans et plusieurs milliers d'hommes de garnison. La Russie ne l'a pas régi si long-temps sans y marquer fortement son empreinte. Cette ville a plus que toutes les autres cités de Finlande, y compris même Helsingfors, l'aspect d'une ville russe. Vous traversez une place, et vous arrivez à une caserne; vous tournez un coin de rue, et vous voyez un corps-de-garde; vous allez un peu plus loin, encore une caserne ou un bastion; partout les officiers revêtus du matin au soir de l'uniforme, et partout des soldats. Le clairon sonne à chaque heure, le tambour bat de tous côtés; c'est une compagnie de cosaques du Don qui monte à cheval, un bataillon d'infanterie qui va à la parade, un corps d'ingénieurs qui fait l'exercice, une escouade de gendarmes qui manœuvre. Nous sommes pourtant en pleine paix.

La population bourgeoise se compose de quatre races distinctes : les Finlandais, qui les premiers ont occupé cette province; les Suédois, qui l'ont conquise; les Allemands, qui sont venus à diverses époques s'y établir, et enfin les Russes, qui dominent le tout. Chacune de ces peuplades a son église à part, ses prêtres et ses usages particuliers. Par complaisance l'une pour l'autre, et quelquefois par nécessité, elles essaient de parler tour à tour les quatre langues admises dans la vie publique et privée de Viborg, et il en résulte une incroyable cacophonie de dialectes et d'accens. Chaque idiome, jeté ainsi à force de barbarismes dans la circulation, a pourtant son domaine à part, et, s'il voulait rester dans ses limites, il ne serait pas trop maltraité. La langue suédoise est la langue judiciaire et administrative; la langue russe est celle des soldats; l'allemand est employé surtout par les négocians, le finlandais par les gens du peuple et les domestiques.

La science et les études sont représentées à Viborg par les professeurs du gymnase, qui possèdent une bibliothèque de quelques milliers de volumes; l'art et la littérature, par des musiciens et des comédiens qui, en faisant le trajet de Pétersbourg, daignent accorder leurs instrumens ou chausser le cothurne pour les habitans de Viborg.

Le jour de mon arrivée dans cette ville, j'eus le bonheur d'assister à une de ces représentations extraordinaires que de temps à autre la fortune procure aux dignes habitans de Viborg, pour maintenir dans leur esprit le goût des belles choses. A voir du dehors la salle de spectacle, on l'eût prise pour l'état-major de la place. Tous les gradins étaient garnis d'officiers et de soldats; c'était un soldat qui recevait les billets, un soldat qui faisait le métier d'ouvreuse de loges, un autre circulait le long des couloirs pour saluer les officiers à leur passage, afin qu'ils trouvassent jusque dans le sanctuaire des Muses le tribut d'honneur qui leur est dû.

Quatre quinquets éclairaient la rampe, un piano flanqué d'une basse et d'un violon servait d'orchestre, et une toile, représentant trois évêques la mitre en tête, formait le fond inamovible de toutes les décorations. Pour-

quoi ces évêques étaient-ils là? c'est ce que je n'ai pu comprendre. Probablement la toile sur laquelle ils avaient été peints pour figurer dans quelque tragédie chrétienne était la seule qui pût fermer convenablement la perspective du théâtre, et les vénérables prélats se trouvaient ainsi condamnés à assister en effigie à la comédie, au drame, à l'opéra, au vaudeville, car on jouait tout cela sur le théâtre de Viborg, et tout cela dans une même soirée. Voici le programme de la représentation à laquelle j'ai assisté, copié fidèlement sur l'affiche : 1° une grande scène de l'opéra de *Tancrède*, 2° deux scènes du *Don Carlos* de Schiller, 3° un grand air du *Mariage de Figaro*, 4° une petite comédie de Saphir, 5° une comédie en un acte de Kotzebue, 6° une scène de *Sargines*, opéra de Paer, 7° la scène du serment dans la *Norma*; de plus, en guise de ballet, *la cachucha*, dansée par Mlle Rothmeyer. C'était une seule et même famille, une famille composée de quatre individus, qui donnait ainsi au public, moyennant 1 fr. 50 cent. par personne, cet échantillon de tant de chefs-d'œuvre. Le père jouait dans la comédie les grands seigneurs, les vieillards, et dans l'opéra faisait tour à tour la basse et le ténor; la mère figurait tantôt comme duègne et tantôt comme grande coquette. Les jeunes filles représentaient dans la même soirée des chevaliers, des princesses, des héros, des prêtresses majestueuses et des amantes éplorées. A la fin de la dernière pièce, tous les acteurs furent rappelés l'un après l'autre; heureusement ils n'étaient que quatre. Mlle Rothmeyer mit la main sur son cœur et adressa au public un petit discours qui n'était pas annoncé sur le programme, et qui mit le comble à l'exaltation du public. Son père, qui parut ensuite, promit de revenir l'hiver prochain et de prendre des mesures pour que le théâtre fût chauffé. Les spectateurs se retirèrent en bénissant cette heureuse perspective.

Le district de Viborg s'étend jusqu'à la frontière russe à huit lieues environ de Pétersbourg. Ses habitans jouissent en général d'une plus grande aisance que ceux des autres provinces de la Finlande; il est rare qu'ils soient obligés d'avoir recours au pain d'écorce de bouleau, comme cela arrive assez fréquemment aux pauvres gens de l'intérieur du pays. Un grand nombre d'entre eux vivent du produit de la chasse et de la pêche, d'autres naviguent pour le commerce sur les bâtimens de Finlande. Ils ne gagnent pas plus de 12 à 15 francs par mois; c'est assez pour satisfaire à leurs modestes besoins. D'autres, plus ambitieux, s'engagent sur les navires anglais, où on les accueille avec empressement, car ce sont d'excellens marins. Ils reçoivent là 60 à 70 francs par mois, et s'en reviennent quelques années après riches de leurs économies. Beaucoup d'entre eux sont rangés dans la classe des *torpars* ou fermiers. Le torpar cultive pour son propre compte une certaine étendue de terrain, et paie son propriétaire en journées de travail, quelquefois deux, quelquefois trois par semaine; quelquefois encore il s'engage à faire pour son maître un ou deux voyages par an à Pétersbourg ou à Viborg. C'est une espèce de servage volontaire réglé par un bail, un servage assez pénible, si l'on pense que le torpar est souvent obligé de quitter son champ dans les

momens les plus importans et de s'en aller lui-même, à cinq ou six lieues de distance, se mettre à la disposition de son propriétaire; mais le Finlandais est doué du caractère le plus patient et le plus résigné. Nul autre peuple n'accomplit comme celui-ci la sentence de la Bible : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Il travaille sans murmurer, et souffre sans se plaindre. Tel je l'ai vu, il y a trois ans, dans les sombres provinces du Nord, tel je le retrouve ici sur ces côtes méridionales, et je l'observe avec un profond sentiment d'intérêt et de sympathie.

Malgré le mélange de races établi dans la province de Viborg par la conquête et les colonisations du commerce, la tribu finlandaise a encore conservé plusieurs de ses anciens usages. On rencontre encore çà et là des familles nombreuses qui depuis plusieurs générations forment un petit monde à part, cultivent les mêmes champs, vivent de la même vie, et ne s'allient à aucune famille étrangère. Un des vieillards de la tribu a sur elle un ascendant patriarcal; il ordonne et il conseille, il apaise les différends et condamne les coupables. Sa parole est aimée et respectée comme celle d'un père, et son jugement a plus d'autorité que celui d'un tribunal. A voir une de ces honnêtes familles réunie dans l'enceinte de ses domaines, prenant part aux mêmes travaux et s'associant aux mêmes fêtes, on dirait une institution de frères moraves, moins les rigueurs d'une loi systématique et la contrainte d'un devoir journalier. Tout est ici amour, union, confiance; tous les membres de cette communauté sont attachés l'un à l'autre par les souvenirs d'une affection héréditaire, par les liens du sang. Celui qui les dirige est leur parent à tous, leur père, et leur aïeul, leur Nestor par l'âge, leur Mentor par l'expérience, leur maître par un sentiment réciproque de confiance et de tendresse. L'intérêt et l'orgueil ont amené la révolte dans le sanctuaire de ces pieuses associations. De jour en jour leurs liens se relâchent et se brisent. Un vieux proverbe finlandais dit : « Mieux vaut une bonne guerre qu'une mauvaise paix; » quand les membres de l'ancienne communauté sentent que les fondemens de la concorde générale sont ébranlés, ils se retirent et s'en vont chercher ailleurs une autre demeure. Bientôt il ne restera plus de ces touchantes réunions de famille qu'une image voilée et un souvenir lointain.

Les cérémonies usitées autrefois dans les fiançailles et le mariage subsistent encore dans la plupart des paroisses. Quand un jeune homme veut se marier, il choisit parmi ses parens ou parmi les paysans les plus expérimentés du village un orateur chargé de formuler sa demande. Tous les deux s'en vont devant la maison de celle dont ils veulent solliciter la main; les parens de la jeune fille, prévenus de leur visite, les amis et les voisins, sont réunis dans une même salle. L'orateur prend la parole, il énumère en termes pompeux les qualités, les mérites du prétendant, tout ce qu'il possède déjà et tout ce qu'il possédera un jour. Quand il a fini sa harangue, son client s'avance et offre des présens aux plus proches parens de la jeune fille, un anneau à celui-ci, une ceinture à celui-là, quelques pièces d'argent au père et à la mère. Si ces présens sont acceptés, il est admis comme fiancé, et il a

la permission d'aller dans la chambre voisine chercher sa future épouse, qui, pendant ce temps, est restée seule à l'écart. Les fiançailles se célèbrent ordinairement dans le cimetière : est-ce une idée philosophique qui amène là le jeune couple? est-ce une pensée religieuse? Les deux fiancés, en échangeant leur anneau sur la demeure des morts, doivent-ils abaisser leurs regards vers la terre et se dire que là est le terme de toutes les joies humaines, ou les élever vers le ciel et songer à ces régions éternelles où ceux qui se sont aimés dans ce monde se réunissent un jour pour ne plus se quitter?

Quand cette première cérémonie est accomplie, la fiancée s'en va avec une femme, qui est son interprète, faire une tournée dans la paroisse. L'orateur féminin prend la parole et appelle la sympathie de ses auditeurs sur celle qui bientôt quittera son heureuse vie de jeune fille pour se dévouer aux soucis, aux anxiétés d'épouse et de mère, et chacun alors lui apporte son offrande. Celui-ci lui donne de la laine pour tisser ses vêtemens, cet autre quelques ustensiles de ménage, ou du linge, ou une pièce d'argenterie. C'est là le complément de sa dot, l'humble trésor qu'elle recueille avec joie et reconnaissance, car à chacun de ces modestes présens est attaché un vœu du cœur, un sentiment d'affection. Les jeunes filles riches font aussi cette collecte nuptiale; si elles n'ont pas besoin des dons qui leur sont offerts, elles aiment pourtant à placer autour d'elles, dans leur nouvelle demeure, ces dîmes volontaires de l'amitié, comme des égides protectrices ou des amulettes.

Les noces se célèbrent avec une grande pompe. Tous les parens et amis y sont invités à plusieurs lieues à la ronde. La mariée apparaît au milieu des convives avec une couronne dorée qui ne lui appartient pas; elle l'emprunte le matin et la rend le soir. N'est-ce pas un touchant et mélancolique symbole du bonheur qui brille aujourd'hui sur un front riant et demain répand ses lueurs célestes sur un autre visage? A la fin du dîner, la mariée s'avance comme une walkyrie des temps anciens, et verse elle-même la bière à tous les convives; puis on lui fait encore de nouveaux présens pour la remercier de son hospitalité, et elle quitte la maison de ses parens pour entrer dans celle de son époux.

Dans quelques paroisses, on croit que les morts s'éveillent de leur long sommeil trois fois par an, aux grandes fêtes qu'ils sanctifiaient pendant leur vie au sein de leur famille, à Noël, à Pâques et à la Saint-Jean. Ces jours-là, leurs proches parens déposent sur leur tombe des jattes de lait, des pâtés de poisson vulgairement appelés dans le pays *pirogues*, afin qu'en soulevant la terre qui couvre leur cercueil, ils retrouvent un souvenir des fêtes qui les réjouissaient et des êtres aimés qui les célébraient avec eux.

Après avoir vu et revu les casernes de Viborg, visité son église grecque pleine d'images et de dorures, parcouru ses environs, qui sont très beaux et très pittoresques, causé tour à tour avec le fonctionnaire et le marchand, l'officier et le bourgeois, il fallait cependant songer à continuer ma route vers Pétersbourg, et ce n'était pas un petit problème. L'unique diligence qui existait ici il y a quelques années a cessé ses voyages, et l'on invoque en

vain le secours d'un bateau à vapeur; il n'y en a point. Force me fut d'avoir recours aux charrettes de paysan, et de me livrer aux misères d'une route qui jouit dans toute la Finlande d'une juste célébrité. Par bonheur, j'avais rencontré un jeune négociant de Lyon d'un esprit cultivé, d'une humeur gaie et confiante, qui se proposait de faire le même trajet, et je me joignis à lui avec joie. A une si longue distance du sol natal, au milieu d'une peuplade étrangère, il est si doux de retrouver l'harmonie de la langue maternelle, de serrer la main d'un compatriote, d'entendre parler de la France avec amour et expansion!

Nous voilà donc tous deux montant sur une charrette découverte, à quatre roues, et nous asseyant qui de ci, qui de là, sur nos malles et nos valises, le corps sans appui, les jambes pendantes, très occupés de nous tenir en équilibre sur notre siége vacillant, et demandant au ciel d'arriver autant que possible sains et saufs à Pétersbourg. Si Scarron nous eût vus sur notre tombereau, avec nos cartons à chapeau d'un côté, nos sacs de nuit de l'autre, nos oscillations à chaque cahot, il eût ajouté un chapitre de plus à son *Roman comique*. Tout alla bien cependant sur un espace de quelques milles. Les voitures étaient assez larges, les postillons honnêtes et complaisans, la contrée pittoresque. Nous étions partis le soir, et nous jouissions avec bonheur d'une de ces belles nuits, ou plutôt d'un de ces charmans demi-jours qui pendant l'été répandent sur les paysages du Nord tant de teintes si douces d'ombre et de lumière. Nous nous en allions sur notre rude siége, tantôt contemplant en silence, à travers le feuillage des arbres, les teintes de pourpre de l'horizon que le soleil n'abandonnait que pour un instant, tantôt nous rappelant l'un à l'autre avec enthousiasme les plus beaux sites de notre pays, et évoquant dans nos causeries, au milieu des profondes forêts de la Finlande, les rians aspects de nos vallées et de nos montagnes.

Notre joie fut bientôt amèrement troublée par l'aspect des nouvelles stations où nous changions de chevaux et de voitures. A la place des larges charrettes que nous avions trouvées aux environs de Viborg, voici des tombereaux où nous ne parvenons à nous asseoir qu'en nous pelotonnant sur notre coffre, le menton sur nos genoux. A la place de nos bons et officieux postillons de Finlande, voici des paysans qui appartiennent à je ne sais quelle race, et qu'on prendrait pour des sauvages; la civilisation n'a encore rien fait pour ces hommes-là; le rasoir n'a point attenté à leurs barbes, les ciseaux du coiffeur n'ont jamais touché leurs longs cheveux semblables à une quenouille d'étoupes; le tailleur ne s'occupe pas de leur vêtement. Ils ne portent qu'une grande paire de bottes et une chemise nouée sur les flancs par une ceinture de couleur; quelques-uns mettent une veste ronde en toile sur cette chemise, mais il nous a paru qu'en général ils regardaient ce surcroît de vêtement comme un luxe fort inutile. Les maisons où nous nous arrêtons exhalent une odeur fétide. A sept heures du matin, nous en apercevons une dont l'aspect extérieur nous séduit. Nous entrons dans le corridor; il est occupé par quatre paysans étendus tout de leur long sur le

plancher. Dans la chambre voisine, une femme est couchée à moitié nue sur la couverture de son lit; nous voulons nous asseoir, et toutes les chaises sont couvertes d'une si épaisse poussière, que nous ne savons comment les prendre. Notre intention en entrant là était de demander une tasse de lait: il ne fallait que jeter un coup d'œil sur les pièces de vaisselle ébréchées et dispersées de côté et d'autre pour oublier aussitôt la soif la plus impérieuse.

Quant à la route où notre postillon nous conduisait, comment la décrire? Dans quelle langue, dans quel dictionnaire trouver des mots assez caractéristiques pour représenter ces lambeaux de pavés interrompus par des crevasses, coupés par des ornières, ces amas de pierres jetées pêle-mêle, ces bonds impétueux de notre charrette et ces vacillemens perpétuels? Le meilleur carrossier de Paris n'inventerait pas, avec toute son habileté, des ressorts assez flexibles pour rendre supportables les secousses d'un landau dans cet atroce trajet. Que l'on juge de ce qu'on doit souffrir dans un tombereau posé sur deux brancards! A chaque instant nous étions obligés de nous cramponner aux lambris de notre équipage pour ne pas rouler dans une ornière, ou d'étendre les deux mains sur notre bagage de voyageur pour l'empêcher de se perdre en pleine campagne. Après une demi-heure de marche, ou pour mieux dire de navigation orageuse sur ces rocs et ces écueils, le cadenas d'une de nos malles avait éclaté en morceaux, une de nos valises s'était brisée, un de nos sacs de nuit était déchiré, un carton à chapeau s'en allait en lambeaux. En arrivant à Pétersbourg, tout ce que nous avions emballé avec une rare dextérité de voyageurs était renversé, froissé, couvert de boue et de poussière.

Quelques paysans de cette province, qui croient que les morts peuvent, à certaines époques, visiter leur maison, et qui n'ont nulle envie de les revoir, placent le cercueil qu'ils conduisent au cimetière sur la charrette la plus rude et la font passer par les cahots les plus violens, afin que, dans leur fosse, les pauvres morts se souviennent des fatigues de cette route cruelle et ne soient pas tentés d'y remettre le pied. Il me semble que les chemins et les chariots de poste de Viborg ont été faits en vue des étrangers avec la même intention, et ceux qui ont eu cette idée ont parfaitement atteint leur but. Je suis bien sûr qu'à moins d'y être absolument forcé, pas un voyageur qui aura connu par expérience les duretés de ce chemin de Viborg ne les affrontera.

A huit lieues environ de Pétersbourg, notre cocher arrêta ses chevaux au pied d'une large barrière en bois qui traverse la route, ôta respectueusement son chapeau, et entra avec une profonde humilité dans une maison gardée par des factionnaires. Nous étions à la frontière russe, et cette maison était la douane. La Finlande est pourtant incorporée à la Russie depuis plus de trente ans. Probablement on ne se fie pas encore assez à son contrôle, à ses lumières, pour lui abandonner le soin de visiter et de juger les voyageurs qui arrivent dans la capitale de l'empire. Du gouvernement de Viborg, conquis par Pierre-le-Grand, on entre dans celui de Pétersbourg comme dans une contrée étrangère.

Deux hommes vinrent prendre nos malles et les visitèrent avec un soin minutieux. Les livres surtout attirèrent leur attention; j'avais eu la précaution de renvoyer à Stockholm tous les ouvrages d'histoire ou de littérature que j'avais recueillis pendant mon séjour en Finlande; il ne me restait qu'un dictionnaire russe et un roman russe de Sagoskin; un employé supérieur prit ces ouvrages, les feuilleta en tous sens pour s'assurer qu'ils ne renfermaient pas quelque supercherie, et les montra à un de ses collègues pour se mettre à l'abri de tout soupçon. Après cette double inquisition, mes innocens livres russes me furent rendus; mais une malheureuse feuille égarée d'un journal français allongea la visite d'une bonne demi-heure. Les employés reprirent l'un après l'autre mes effets pour voir s'il ne s'y trouvait pas encore quelque fragment de ces feuilles funestes, et comme, grace à Dieu, je n'en avais nullement fait provision, on nous congédia très civilement; nous regagnâmes aussitôt notre voiture.

Après les employés de la douane, c'était le tour du maître de poste; il vint nous demander à voir notre *podoroshna*. Le podoroshna est le titre officiel en vertu duquel un voyageur obtient des chevaux le long de sa route, ou, si l'on aime mieux, un supplement de passeport inventé pour soumettre à une seconde rétribution tout individu à qui il prend fantaisie de se promener en voiture dans le pays. Le maître de poste nous rapporta notre podoroshna visé, bien entendu, moyennant une nouvelle taxe, et nous força de payer quatre chevaux, ce qui était encore un autre mode d'impôt; nous n'avions eu que trois chevaux jusque-là, et il nous semblait que c'était bien assez. Quand il eut ainsi réglé nos comptes par roubles et par kopecks, il nous montra du doigt un cabaret rouge comme un nez de buveur, et nous demanda si nous ne voulions pas y entrer, pour boire, disait-il, une bonne bouteille de vin. Cette fois il nous parut qu'il outrepassait les règlemens, et, malgré notre respect pour sa casquette à galons et son habit à collet vert, nous crûmes pouvoir, sans nous rendre coupables d'une trop grande insubordination, résister à sa demande.

A la station suivante, nouvel examen du podoroshna et nouvelle taxe; nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Pétersbourg, et nous aurions pu nous croire au milieu des sombres et silencieux districts du Norrland; car, de tous côtés, nous ne voyions qu'une épaisse forêt de pins et de bouleaux, et pas une pointe de clocher, pas une habitation. Enfin, nous arrivons à la barrière gardée par une demi-douzaine de fonctionnaires et un bataillon de grenadiers; un douanier visite encore de fond en comble nos coffres, un officier fait une inspection minutieuse de nos papiers; grace à Dieu, c'est fini, et nous sommes à Pétersbourg. Pas du tout : les puissans maîtres de Pétersbourg qui, dans le cours d'un siècle, ont couvert d'édifices un si vaste espace, aspirent à en occuper un plus vaste encore, et, pour ne pas être obligés de reculer quelque jour les barrières de leur capitale, ils les ont mises, par une sage précaution, à une bonne lieue de ses limites actuelles. Nous voilà donc errant encore pendant une grande heure sur notre charrette, sautant comme des poupées de carton sur ces brancards et supportant avec une merveilleuse résignation ces

secousses inattendues. La première chose que nous cherchâmes en arrivant dans la capitale de l'empire russe, ce ne fut, je l'avoue, ni l'église en marbre d'Isaac, ni le Palais d'Hiver, ni tout autre édifice dont le *Guide du voyageur* nous avait dépeint les magnificences dans ses métaphores officielles : ce fut une maison de bains. Cette première incursion *intra muros* nous procura la satisfaction d'apprendre, en payant cinq francs pour une heure de repos, que nous étions dans la ville d'Europe où la vie est le plus coûteuse.

IV.

Je comprends à présent quelle surprise durent éprouver les confidens de Pierre Ier, lorsqu'il leur avoua le projet qu'il avait conçu de déplacer la capitale de son empire, et de la transporter du sanctuaire auguste du Kremlin sur les plages de la Néva. J'admire plus que jamais l'esprit de divination de ce grand homme, l'idée d'avenir qui lui donnait une noble audace, et l'inébranlable énergie avec laquelle il exécutait ses projets les plus téméraires. Qu'on se représente à l'une des extrémités de la Russie, à la pointe du golfe de Finlande, une vaste plaine nue et froide baignée par une rivière que les grands bâtimens ne peuvent remonter. Quand Pierre Ier choisit cette plaine pour y jeter les fondemens de sa future résidence, ce n'était encore qu'un marais fangeux et sans cesse exposé aux inondations de la Néva; mais il avait appris en Hollande comment on dessèche le sol le plus humide, et comment on le garantit des ravages d'une onde impétueuse. Ce qui semblait aux autres un labeur effroyable n'était pour lui qu'un obstacle facile à surmonter, et il se mit à l'œuvre. Il commença par bâtir une forteresse pour défendre le cours de la Néva contre l'invasion des Suédois. Avant d'entreprendre cette construction, il fallait affermir et exhausser le sol. Les ouvriers appelés de toutes les parties de l'empire à cette œuvre nouvelle n'avaient pas même assez de hoyaux et de charrettes; ils portaient la terre dans les pans de leurs vêtemens ou dans des nattes de paille. Une maladie engendrée par le changement de climat, par les fatigues et l'humidité les décimait; mais rien n'ébranlait l'inflexible volonté du tzar. La forteresse fut achevée dans l'espace de cinq mois. Les Suédois, inquiets de ces préparatifs, s'avancèrent avec une armée de douze mille hommes; Pierre marcha à leur rencontre, les défit et revint à son œuvre. Quelque temps après, il avait joint à la forteresse, inaugurée par une victoire, une double rangée de petites maisons en bois, une église, un arsenal, un corps de garde, une chancellerie, une pharmacie. La marine lui manquait encore. Pierre, qui était tour à tour soldat, ingénieur, architecte, matelot, qui enseignait par son exemple à sa nation tout ce qu'elle devait oser, s'en alla sur les rives du lac Ladoga élever un chantier et y construisit quinze bâtimens; puis il descendit jusqu'à l'embouchure de la Néva, et détermina la position où devait être bâtie la forteresse de Cronstadt. L'année même où il avait entrepris et achevé déjà tant de travaux, un bâtiment hollandais arriva jusqu'à la

ville naissante; il fut reçu avec acclamation, et ses officiers s'en retournèrent comblés de présens.

Pour hâter l'exécution de ses plans, Pierre établit sa résidence sur les bords de la Néva. Il habitait une petite maison en bois composée seulement de deux chambres, d'un vestibule et d'une cuisine. C'est le premier palais impérial de Saint-Pétersbourg; c'est le monument sacré que tout étranger est avide de voir, et devant lequel tout vrai Russe devrait se prosterner avec respect. Non loin de cette humble demeure, Mentschikoff en construisit une autre pour lui également en bois, mais plus large et plus élégante. C'était là que Pierre Ier donnait ses audiences.

Cependant l'exemple du souverain commençait à attirer un grand nombre de familles sur une plage naguère encore complètement déserte. Des ouvriers, des marchands, devinant tout ce qu'il y avait à gagner dans une capitale nouvelle, accoururent en foule. Il en vint de la Finlande et de la Livonie, de la vieille cité de Novogorod et des steppes des Tartares. On leur donnait un terrain, du bois, et ils se construisaient une habitation. Non content de cette colonisation volontaire, le tzar, pour l'accroître et la régulariser, eut recours à son autorité absolue, et sans cette autorité inflexible il est probable qu'il n'aurait jamais pu exécuter aucun de ses audacieux projets. Il ordonna à trois cent cinquante familles nobles de venir s'établir à Pétersbourg, aux marchands et aux industriels de bâtir trois cents maisons, aux propriétaires riverains de la Néva d'élever un quai le long de ses bords. Tous les bateaux et navires qui remontaient le fleuve furent obligés de prendre pour lest un certain nombre de pierres de construction. En 1714, cette ville, enfantée comme d'un jet par la volonté de Pierre Ier, comptait déjà plusieurs milliers d'habitations. Quelle joie et quel orgueil éclateraient dans les regards ardens de cet homme de génie s'il pouvait voir son œuvre telle qu'elle est aujourd'hui! En transportant son glaive et son sceptre à l'extrémité de ses états, son but était d'achever la conquête de la Finlande, d'étendre ainsi son empire jusqu'à la Baltique et de le mettre en contact avec les nations les plus civilisées de l'Europe. Ce but a été poursuivi avec persévérance et atteint avec éclat par ses successeurs. La Finlande tout entière appartient maintenant à la Russie, et la civilisation est entrée dans Saint-Pétersbourg à pleines voiles.

Il faut le dire, la Russie est dans un remarquable état de progrès. Ses établissemens publics, ses manufactures, ses routes et ses canaux, tout annonce dans ce pays un développement d'idées, d'industrie, qu'il serait ridicule de vouloir nier encore. Seulement le gouvernement se trouve placé dans une singulière situation. Il a désiré le progrès, il a tendu les mains à la civilisation, il lui a ouvert les ports de Cronstadt et les remparts de ses grandes villes : à présent qu'il la voit de plus près, à présent qu'elle a mis le pied sur le sol russe et qu'elle entre fièrement dans les bourgades sans s'inquiéter des factionnaires, elle lui apparaît comme le fantôme gigantesque qui cachait dans sa large enveloppe le diabolique esprit de Méphistophélès et épouvan-

tait Faust. Il l'évoque pourtant, comme le magicien allemand évoquait les génies d'un autre monde pour satisfaire aux exigences de son ame inquiète, pour donner un nouvel essor à son pouvoir ambitieux. Il aime cette civilisation, il la veut; mais il la voudrait innocente et candide comme au jour de son enfantement, dépouillée de son appareil formidable d'idées et de constitutions libérales, soumise comme un enfant à tous les articles de ses ukases et priant comme une jeune fille dans l'église de Kasan pour la prospérité du tzar et de sa famille. Il l'a prise avec une pensée d'absolutisme, comme un instrument qui ne devait point résister à sa direction; il voudrait la tenir entre ses mains, comme il tient l'autorité militaire et ecclésiastique, la gouverner comme un pope, la discipliner comme une recrue, la passer au tamis comme un grain qui a besoin d'être épuré, la répandre lui-même à son gré, par petites doses, comme une médecine dangereuse. De là tant d'efforts pour l'empêcher de s'infiltrer sans sa participation dans l'esprit de ses peuples, tant de journaux coupés par ses ciseaux impitoyables aux endroits dangereux, tant de livres mis à l'index; de là tant d'hommes de police et de censeurs postés comme des sentinelles sur les frontières des régions scientifiques et littéraires pour arrêter au passage toute phrase trop excentrique et toute idée trop aventureuse : véritable comédie de Beaumarchais! précaution inutile! Le sage docteur porte les clés de sa maison attachées à sa ceinture, et on les lui vole. Il ferme la porte de sa demeure, et on entre par la fenêtre. Il croit garder sa pupille pour lui, et on la lui enlève. Toutes nos brochures politiques et la plupart de nos journaux sont sévèrement interdits en Russie; mais un grand nombre des romans et des ouvrages littéraires dont on tolère l'entrée sont imprégnés des idées qui occupent la presse périodique. Nul cabinet de lecture russe ne reçoit *le National*, mais on reçoit partout la *Gazette de France*, organe d'un libéralisme que l'on peut bien prendre à la lettre (1). Les Russes n'obtiennent que difficilement la permission de voyager en France, et cette défense ne fait qu'irriter leur curiosité. Quand ils sont en Allemagne ou en Italie, ils recherchent avec ardeur tout ce qui vient de la France. On veut empêcher les principes d'examen, de discussion, de libéralisme, d'entrer dans l'empire, et les hommes même du pays, les voyageurs, apportent ces principes dans les replis de leur cœur et de leur conscience, là où la main de la police ni les ciseaux de la censure ne peuvent pénétrer. L'idée que l'on redoute, l'idée proscrite par tant de règlemens et entourée de tant de barrières, arrive en dépit de tous les obstacles qu'elle doit franchir. Elle traverse les mers, elle flotte sur les grandes

(1) On trouve aussi le *Journal des Débats* dans plusieurs cafés de Pétersbourg et dans les riches familles; mais la poste ne le livre pas à moins de cent écus par an, et n'en donne souvent que d'informes lambeaux, car, à son arrivée à Pétersbourg, chaque journal étranger est soumis à une censure rigoureuse, et je laisse à penser les ravages qu'elle exerce sur nos *premiers Paris* quand je dirai qu'elle mutile parfois jusqu'aux plus innocentes feuilles d'Allemagne.

routes, elle répand partout ses germes, comme ces semences légères que le vent emporte sur ses ailes d'une contrée à l'autre. Nul cordon sanitaire n'en peut arrêter la marche.

Jusqu'à présent l'instruction, la science, les œuvres de l'art et de la civilisation sont restées concentrées dans les hautes classes de la société. Le gouvernement, les nobles, les riches particuliers, sont seuls possesseurs de ce nouveau domaine, comme de l'ancien domaine territorial. Le peuple est encore plongé dans une ignorance profonde, dans le sommeil de l'indifférence et les ténèbres de la superstition. Cultiver ses terres et celles de son seigneur, gagner son existence à la sueur de son front, soit par le labeur de la charrue, soit par quelque métier, se prosterner et se signer devant chaque église et chaque croix qu'il rencontre, voilà tout son savoir et toute sa religion. On peut dire sans exagération que les quatre cinquièmes des paysans russes ne savent ni lire ni écrire. Ils ne savent pas même, pour la plupart, prononcer une prière dans leur église. Le signe de croix remplace pour eux toutes les invocations. Les prêtres, qui devraient les éclairer et les instruire, sont en général trop ignorans eux-mêmes ou trop insoucians pour remplir cette noble mission, et l'état précaire dans lequel ils vivent, ou pour mieux dire leur pauvreté, ne leur permet pas d'avoir sur leurs paroissiens l'influence légitime qui résulte d'une honnête aisance. Toutefois, ce peuple si ignorant encore, si abandonné à lui-même, a été doué par la nature d'une aptitude merveilleuse à comprendre et à saisir tout ce qui s'offre à son instinct. La misère, le besoin, qui souvent amortissent ou brisent les ressorts de l'intelligence, éveillent au contraire celle du paysan russe, et l'obéissance est pour lui un mobile puissant. Dans les régimens russes cantonnés loin des villes, le chef fait de ses soldats tout ce qu'il veut; il dit à l'un : Toi, tu seras cordonnier; à un autre : Tu seras tailleur; à un troisième : Tu seras maréchal-ferrant; et ces hommes prennent les ustensiles du métier qui leur a été assigné et deviennent ce qu'on leur a ordonné d'être, ouvriers patiens et laborieux, souvent artisans habiles. Dans les campagnes, il en est qui, trouvant par hasard un livre, ont appris à lire, puis se sont efforcés d'avoir d'autres moyens d'instruction, et ont acquis ainsi des connaissances remarquables, tout en continuant à labourer le sol et à charrier leurs denrées. Je sais un jeune serf qui, de sa propre impulsion, s'est dévoué à l'étude de la médecine. A force de relire et d'analyser les livres dont il a besoin et qu'il n'a réunis qu'après de longues recherches, ce jeune homme est parvenu à subir un examen très honorable devant une faculté. Aujourd'hui il est installé comme médecin dans la propriété seigneuriale à laquelle il appartient. Dans les villes, il y a un grand nombre de serfs qui, partis tout jeunes de leur cabane avec la permission de leur maître, se sont faits, par leur industrie, une haute position de fortune. M. Scheremetieff compte parmi ses serfs plusieurs millionnaires. Le gouverneur d'une des premières forteresses de l'empire et le premier fabricant de tabac de la Russie ont été serfs. Un des plus riches marchands de Moscou ne sait pas même lire les traites qu'il doit payer; on ne lui a jamais

donné aucune leçon : l'intelligence mercantile s'est développée en lui par une sorte d'instinct inné, par la pratique journalière du commerce, et il fait pour plusieurs millions d'affaires par an.

J'avais déjà remarqué à l'extrémité du Nord cette aptitude du Russe pour tous les genres de travaux et tous les genres de métiers. Là, les populations avec lesquelles il établit des rapports deviennent bientôt ses tributaires; il les domine par sa patience, par son habileté, et, disons-le, souvent aussi par son astuce. Le navigateur russe entreprend de traverser la mer Glaciale avec des bâtimens auxquels un bon matelot norvégien délaignerait d'amarrer un cordage, et à une époque où les autres navigateurs se hâtent de regagner le port. Le pêcheur russe jette de larges filets là où le pêcheur de Finnemark ne sait encore poser, comme ses pères, qu'une ligne infructueuse. Le marchand russe enlève en deux semaines, avec quelques sacs de farine et quelques objets de quincaillerie, tout ce que le pauvre paysan de Norvége et le Lapon nomade ont péniblement pêché dans les eaux, atteint sur les roes, pendant l'été et l'hiver.

A Saint-Pétersbourg, j'ai retrouvé sur une plus grande échelle, parmi les gens du peuple, les ouvriers, les cochers qui stationnent sur les places publiques, la même ténacité dans le travail, le même instinct du lucre et la même souplesse habile dans leurs transactions. La classe des cochers ou *ischvosky* est surtout une race d'hommes à part et éminemment caractéristique. On ferait un livre curieux sur leurs mœurs, sur leur manière de vivre, sur les scènes journalières de drame ou de comédie dont ils sont les principaux héros. La plupart de ces cochers sont Russes et serfs de naissance; ils arrivent tout jeunes à Saint-Pétersbourg, servent d'abord comme valets jusqu'à ce qu'ils aient recueilli assez d'argent pour acheter un cheval, un droschky et un sac d'avoine. Leur petite voiture est en général très propre et bien tenue, et la plupart d'entre eux, avec leur longue barbe, leur caftan bleu noué sur les flancs par une ceinture de couleur, et leur chapeau évasé, ressemblent assez à des cochers de bonne maison.

Les paveurs, les charpentiers, sont, comme ces cochers, doués d'un rare instinct et d'une résignation innée. La plupart n'ont d'autre instrument de travail qu'une hache; avec cette hache, ils façonnent des meubles, des lambris, ils cisèlent le bois, ils construisent des maisons et des navires. Ils travaillent patiemment tout le jour, et s'endorment l'hiver sous leur charpente, l'été au coin des rues. Le pavé nu leur sert de lit, une pierre est leur oreiller, et leur pelisse en peau de mouton devient leur couverture. Quand j'étais à Saint-Pétersbourg, je voyais chaque soir, à l'angle du pont de fer qui conduit au palais du grand-duc, une pauvre femme, assise sur un banc de pierre, et dormant, la tête appuyée sur un panier. C'était une marchande de gâteaux, qui, l'été, ne cherchait pas un autre asile. Elle venait là à la nuit tombante, et se réveillait au point du jour pour aller de côté et d'autre exercer son humble industrie. A la fin de l'hiver, la plupart de ces ouvriers, venus de l'intérieur du pays, s'en retournent dans leur famille avec le fruit de leur

labeur et de leurs économies. Je les ai rencontrés par grandes bandes sur la route de Moscou, portant le havresac sur l'épaule, les souliers d'écorce aux pieds, et marchant avec gaieté, comme des gens qui vont revoir le sol où ils sont nés et le toit qui leur est cher.

Qu'on observe avec impartialité tout ce qu'il y a de dons naturels, de force physique, de patience et de germes incultes chez ce peuple auquel nous appliquons encore journellement l'épithète de barbare; qu'on pense au développement que l'instruction même la plus restreinte pourrait lui donner, et je laisse à deviner jusqu'où il ira quand il aura porté la main à l'arbre de la science, et trempé son esprit à la source vive de la civilisation.

C'est par ses qualités naturelles et sa politique d'intuition que la Russie proprement dite, qui, il y a trois siècles, se composait de six millions d'hommes, a peu à peu subjugué, absorbé les innombrables peuplades qui l'entouraient, et conquis la moitié du globe. Dans son ignorance grossière, elle a su faire reconnaître sa supériorité intellectuelle aux hordes de Tartares et de Cosaques; elle les a séduites par ses présens, attirées par des négociations, enchaînées par la subtilité de son esprit et de ses moyens d'action. Bien inférieure pour la civilisation aux provinces finlandaises et aux provinces allemandes de la mer Baltique, elle a su se les attacher par des concessions temporaires de politique et d'administration, et des générosités adroitement faites. Son grand art a été d'étudier le caractère des peuplades qu'elle essayait de vaincre, de respecter leurs coutumes héréditaires, leur culte et leur genre de vie, d'adapter son système de gouvernement à leurs exigences, et de chercher à se les assimiler graduellement par la communauté des vues et des intérêts; c'est en un mot, on ne peut le nier, un mode de gouvernement très doux et parfois presque paternel. Seulement il ne faut pas qu'une de ces populations, traitées avec tant de précautions, s'avise de faire entendre un cri de révolte, car alors le système d'assimilation cesse tout à coup. L'épée de fer pèse dans la balance, et malheur aux vaincus!

Je reviens à Pétersbourg, et d'abord, je dois le dire, pendant tout le temps que j'ai passé dans cette ville, je n'ai point reconnu cette vénalité des employés, ni éprouvé ces inquisitions de la police, qu'on me présentait de loin comme un épouvantail. Il n'est que trop vrai pourtant que ces deux plaies existent au sein de l'administration et de la magistrature russe; les hommes du pays eux-mêmes ne m'en ont point fait mystère. Mais ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai point vu la bureaucratie me tendre la main, et que je n'ai eu recours à aucune séduction pécuniaire pour en obtenir ce que j'allais lui demander. Les petits employés ont seulement l'esprit étroit et l'humeur tout à la fois humble et arrogante. Il y a en eux de la nature du serf et de l'affranchi. Ils prennent au pied de la lettre le règlement qui leur est prescrit, obéissent comme des Cosaques à leur consigne, se courbent comme des valets devant leur chef, et se redressent de toute leur hauteur devant celui qui a besoin d'eux. Les employés supérieurs sont, en général, des hommes très affables, parlant facilement plusieurs langues, et pleins de cour-

toisie envers l'étranger. J'en citerais avec plaisir plusieurs, si je n'avais de bonnes raisons de croire qu'ils n'ont nulle envie de voir leur nom imprimé. Quant à la police, comment faire pour la dépeindre avec tous ses attraits et tous ses charmes? C'est la grace en personne et l'urbanité même. Elle est coquette comme une jeune fille et mielleuse comme un faiseur de madrigaux; telle porte sur ses épaules un habit vert, symbole d'espérance, et un collet bleu comme l'azur du ciel. Je cherchais toujours sous ses broderies en or, sous ses rubans moirés, quelque griffe cachée, quelque pointe de hallebarde, et, de quelque côté que je me tournasse, je ne rencontrais qu'un regard velouté et un sourire caressant. Il y a surtout à la chancellerie de M. le comte de... un petit général qui est chargé de recevoir les étrangers et qui parle comme un livre. Il a des complimens comme ceux de Vadius, et des épigrammes noyées dans des flots d'encens. A l'entendre, rien ne lui plaît plus que de voir les Français venir en Russie, et il voudrait qu'ils y restassent long-temps; leurs observations l'intéressent, leurs récits de voyage l'enchantent. Qu'une fois cette belle harangue finie, il dépêche un ou deux de ses agens à la suite de ces Français qu'il est si heureux de voir, que le domestique qui les sert, le maître d'hôtel qui les héberge, soient chargés de surveiller leurs occupations et de rendre compte de leurs démarches, c'est ce qui me paraît au moins fort probable; mais cette inquisition journalière s'opère en silence et sans qu'on s'en aperçoive. Les ressorts de la police sont cachés comme ceux d'une montre sous un cadran d'émail; on sait qu'ils existent, qu'ils tournent régulièrement dans le cercle qui les renferme, on n'en distingue pas les mouvemens, et on serait tenté parfois de les croire arrêtés, lorsqu'un beau jour les voilà qui sonnent l'heure fatale, et un homme que vous avez rencontré vingt fois, errant d'un pas de flâneur sur la Perspective, ou lisant d'un air fort grave les journaux au café Béranger, vient très poliment prier l'étranger de vouloir bien partir dans vingt-quatre heures, ou le citoyen russe de monter dans une kibitka qui va le conduire au-delà de l'Oural, dans la Sibérie, que l'on dit être fort belle.

La police des rues s'exerce avec le même silence que celle de l'intérieur des maisons. En allant de côté et d'autre, on ne rencontre point de sergens de ville, point de gendarmes à pied ou à cheval. De distance en distance, on aperçoit seulement la petite cabane du boutschnik. Il y a là trois hommes vêtus d'une redingote militaire, qui se promènent tour à tour devant leur corps-de-garde avec une hallebarde et un sifflet dont ils se serviraient au besoin pour appeler à leur secours le poste voisin. Il est rare qu'ils soient obligés d'en venir à cette extrémité. Leur plus fréquente occupation consiste à relever quelques hommes du peuple jetés par l'ivresse sur le pavé, ou à rappeler à l'ordre quelques cochers de fiacre imprudens. Le reste du temps, ils peuvent dormir en paix dans leur gîte, ou s'asseoir paresseusement au soleil. Leur place leur a été accordée comme une retraite. La plupart d'entre eux ont été militaires, et on leur donne, après vingt ou trente ans de service, cet emploi d'agent de police comme on donne chez nous les invalides.

Et pourquoi d'ailleurs se préoccuperaient-ils d'un vain souci, ces honnêtes boutschniks? Les voleurs de Pétersbourg sont les voleurs les plus délicats qui existent. Ils n'exercent point leur métier avec la hache et l'effraction; ils ne frappent pas et n'assomment pas leur victime. Fi donc! ce sont là des cruautés auxquelles ils n'osent pas même songer. Non; ils vous enlèvent d'une main légère votre bourse ou votre portefeuille, ils glissent en passant une petite lame sous votre gilet, et voilà votre chaîne de montre partie. Les Spartiates, ces sages républicains qui se faisaient une loi d'honorer tous les genres de mérite, tantôt par un titre pompeux et tantôt par l'ostracisme, n'auraient pas manqué de récompenser des filous si experts, et les bons boutschniks, qui ne sont pas assez riches pour leur donner eux-mêmes cette récompense, les laissent du moins poursuivre en paix le cours de leurs exploits. Une fois qu'on sort des difficiles parages du monde politique, il y a dans l'ame de la police de Pétersbourg une sorte de commisération paternelle vraiment touchante. Il semble qu'elle se dise chaque matin, en s'éveillant et en reprenant l'exercice de ses fonctions : Il faut que tout le monde vive; et elle enveloppe dans cet axiome charitable les filous et les voleurs, pourvu qu'ils se conduisent décemment et qu'ils ne fassent pas de bruit. Le premier jour de mon arrivée à Pétersbourg, mon compagnon de voyage rencontra dans l'église de Kasan un de ces industriels ambulans, qui, jugeant à la rotondité de sa poche qu'il portait là un fardeau trop lourd, se fit un devoir de l'en délivrer, et lui enleva un portefeuille renfermant six cents roubles. Le pauvre voyageur, privé ainsi d'une somme dont il comptait faire un tout autre usage, s'adressa à plusieurs habitans de Pétersbourg, et leur demanda quel moyen il devait employer pour la recouvrer : il lui fut répondu que toute démarche serait inutile, que la police le soumettrait à une foule de formalités fatigantes, coûteuses, et ne lui rendrait rien.

Le voyageur qui tient quelque peu au bien que la fortune lui a départi doit se tenir sur ses gardes dans un hôtel comme dans une petite forêt de Bondi, ne laisser, quand il sort, sur sa table que ce qui ne peut tenter aucune cupidité, mettre un double cadenas à sa malle, et fermer sa porte à double tour. Ces hôtels ont encore un autre inconvénient, non moins pénible à supporter; c'est une saleté dont on ne trouverait peut-être pas d'exemple dans les plus obscures *posadas* de l'Espagne. Je demeurais, à Pétersbourg, dans un hôtel que l'on m'avait indiqué comme un des meilleurs. Tous les sept ou huit jours, quand mon moujik, las de bâiller sur l'escalier, ne savait plus que faire, il venait relever la couverture de mon lit, versait un peu d'eau fraîche dans ma cuvette, et s'en allait enchanté d'avoir accompli de telles merveilles. Quant à nettoyer une commode, essuyer un fauteuil, c'était une œuvre par trop indigne de lui; il laissait paisiblement les flots de poussière s'amasser sur les meubles.

Quel contraste entre ces hôtels si sales, si déplaisans, et les grandes et majestueuses rues de Pétersbourg! On a tant de fois décrit l'aspect imposant de cette capitale, que je ne sais ce que je pourrais ajouter à tout ce qui en a été dit,

Je ne me soucie point de dépeindre l'un après l'autre tous ces quartiers, et de refaire ici le *Guide de l'étranger*. C'est sans contredit la ville la plus splendidement bâtie qui existe en Europe : des rues larges comme les *squares* de Londres, dessinées symétriquement comme les allées d'un jardin du XVIIIe siècle; des édifices qui ont un demi-quart de lieue d'étendue, et qui renferment à eux seuls une population plus nombreuse que celle d'un grand nombre de petites villes de Suède, voire même d'Allemagne. Point de ruelles étroites et grossièrement construites, point de carrefours sombres; on dirait que cette immense cité n'est habitée que par des millionnaires; partout le même nivellement, partout de l'air et de l'espace, des maisons de tailleurs enrichis qui ressemblent à des châteaux, des habitations de gentilshommes qui feraient envie à des princes; à chaque pas le balcon ciselé, la grille en fer, la colonne dorique, le bronze et le marbre, le porphyre et le granit. Tout cet ensemble de riches constructions, dominé par des toitures vertes, par des coupoles arrondies et dorées, par des flèches étincelantes qui s'élancent dans l'air comme des aiguilles, produit au premier abord un merveilleux effet. On s'en va de côté et d'autre avec une curiosité toujours croissante, on s'arrête et on regarde avec une surprise qui ne ressemble en rien à la surprise produite par l'aspect des autres villes. Bientôt à cet étonnement si nouveau succède je ne sais quelle fatigue d'esprit qui est comme un désenchantement. Dans ces rues si larges, si droites, à travers ces places bordées de tant de vastes édifices, il n'y a rien qui fixe l'œil et attire la pensée. L'histoire n'a pas encore donné à ces monumens splendides son auguste consécration, l'art ne leur a pas imprimé l'immortel caractère de sa perfection, la poésie ne les couvre pas de ses ailes; une ville sans histoire et sans souvenirs est comme une belle femme sans ame. L'histoire de Pétersbourg ne date que d'un siècle, et quand on a vu la chaloupe, la cabane, la première habitation de Pierre-le-Grand, l'Hermitage, quel est celui de ces édifices qui rappelle quelque glorieux souvenir? Pétersbourg est une ville toute jeune, qui se développe avec l'ardeur de la jeunesse et marche à pas de géant. Il y a trente ans, on ne voyait encore qu'un marais et des broussailles là où s'élève aujourd'hui un de ses quartiers les plus animés. On m'a cité un gentilhomme qui, revenant à Pétersbourg après quinze ans d'absence, et s'imaginant que les limites de sa ville natale étaient encore à l'endroit où il les avait laissées, s'arme un matin de son fusil, prend ses chiens, et se dirige vers la forêt où il avait coutume dans sa jeunesse d'aller chasser les loups et les sangliers; mais, en suivant la route naguère encore si solitaire et si sauvage, il trouve une double rangée d'élégantes maisons, et là où il n'avait jamais vu qu'un épais taillis, il aperçoit des magasins et des hôtels.

Entraînée ainsi par sa marche rapide, la population de Pétersbourg semble n'avoir eu jusqu'à présent qu'une pensée, celle de couvrir au plus tôt d'édifices l'immense espace qu'elle occupe, et de donner à ces constructions, par une étendue démesurée, par un luxe inoui de matériaux, un aspect colossal et pompeux. Quant à l'art même, à l'art qui, pour se développer dans sa grace et sa

majesté, n'a pas besoin de tant de blocs de pierres et de tant de dorures, on voit bien qu'elle a tenté aussi de le saisir; mais il a échappé à ses efforts. La plupart des édifices publics de Pétersbourg sont bâtis dans le plus mauvais goût : maladroite imitation de la renaissance, lourd pastiche de la forme grecque, copie fardée du rococo; peu de proportion dans l'ensemble; quelques jolis travaux çà et là dans les détails. L'église d'Isaac, toute bâtie en marbre, en porphyre et en granit, décourage déjà par son aspect ceux qui l'ont entreprise; elle aura cependant une magnifique partie : le fronton de M. Lemaire et le fronton d'un artiste russe de naissance, italien d'origine, dans lequel il y a une tête de vierge de toute beauté. Les deux statues en bronze placées devant l'église de Kasan sont d'une telle lourdeur de formes, qu'elles offusquent le regard le moins difficile en matière d'art, et la statue de Suwaroff, érigée près du pont de Kaminoi, est si grotesque, que je ne comprends pas qu'on la laisse encore debout. Restent parmi les œuvres de sculpture les quatre chevaux du pont Anischkoff, fiers, forts, superbes, pleins de vie, le léger monolithe de granit qui porte la statue d'Alexandre, et la statue équestre de Pierre-le-Grand, admirable conception de notre Falconet; parmi les édifices, on remarque le palais du grand-duc Michel, qui est d'une structure noble et élégante, et le Palais d'Hiver. Il n'y a pas dans le monde beaucoup de demeures aussi imposantes que celle-ci. C'est là que réside huit mois de l'année cet empereur dont la domination s'étend sur les deux hémisphères, cet homme qui gouverne soixante millions d'hommes, ce souverain sans constitution, qui ordonne et qui est obéi, qui peut d'un trait de plume, d'un signe de tête, envoyer en Sibérie le plus puissant de ses nobles, et élever un pauvre serf au rang des princes. Auguste ne régnait pas sur un empire aussi vaste, et Louis XIV n'avait pas un pouvoir si absolu sur ses sujets. Les gens du peuple de Pétersbourg regardent ce palais avec un singulier mélange de respect craintif et de confiance; ils savent que là est leur destinée, leur loi suprême, la loi qui a régi leurs pères et qui régira peut-être encore leurs enfans. Les yeux fixés sur la demeure impériale, ils répètent leur proverbe traditionnel : « Près du tzar le pouvoir, près du tzar la mort. »

Dans l'espace d'un siècle, ce palais a été le théâtre des fêtes les plus éclatantes et des plus profondes angoisses. C'est là que Catherine réunissait parfois la société d'élite dont elle aimait à s'entourer, et c'est là qu'Alexandre apprit l'entrée des Français à Moscou. « Et quelle est, a dit un écrivain de Pétersbourg, quelle est la noble famille de Russie qui n'ait aussi quelque glorieux souvenir à revendiquer dans ces murs? Nos pères, nos ancêtres, toutes nos illustrations politiques, administratives, guerrières, y reçurent des mains du souverain et au nom de la patrie le témoignage de distinction dû à leurs travaux, à leurs services, à leur valeur. C'est ici que Lomonosoff, que Derjavin, firent résonner leur lyre nationale, que Karamsin lut les pages de son histoire devant une assemblée auguste. Ce palais est le palladium de toutes nos gloires, le Kremlin de notre histoire moderne.

Le jour où l'on vit ce Kremlin moderne envahi tout à coup par les flammes,

dévasté, incendié, fut pour Pétersbourg un jour de douleur générale. Il semblait que chacun eût perdu sa propre maison en perdant cet édifice, orgueil de la ville, et des milliers de citoyens demandèrent spontanément à le rebâtir à leurs frais. Le comte Barincky offrit à l'empereur un million de sa fortune pour aider à cette reconstruction. Un pauvre marchand offrit avec empressement une somme de quinze cents roubles, fruit de ses travaux et de ses épargnes. Deux jours après l'incendie, Nicolas traversait une rue, seul, dans son léger droschky. Un homme portant la longue barbe et le caftan de moujik accourt à sa rencontre, lui met sur les genoux vingt-cinq mille roubles en billets de banque, et s'enfuit sans même dire son nom. L'empereur n'a point voulu accepter ces offres généreuses, et le palais a été rebâti en quelques mois tel à peu près qu'il était autrefois, avec ses parquets de différentes couleurs, pareils à des mosaïques, ses petits appartemens frais et mystérieux, ornés de colonnes de malachite, de meubles en lapis-lazuli, ses grandes salles de réception éblouissantes de splendeur, celle-ci dorée du haut en bas comme une image byzantine, celle-là revêtue du plus beau marbre. Une de ces salles est consacrée à la mémoire de Pierre-le-Grand, une autre à celle d'Alexandre. On aime à voir dans la demeure d'un souverain se perpétuer ainsi le souvenir de ses prédécesseurs les plus illustres; ils sont là auprès de lui comme les génies protecteurs de sa maison et de ses états. L'hommage qu'il leur décerne est comme un engagement qu'il prend d'imiter leur courage ou leur vertu, et, dans des circonstances difficiles, leur aspect peut lui inspirer d'heureuses pensées. Deux autres salles sont couvertes des portraits de tous les généraux qui ont fait la mémorable campagne de 1812, et de tous les maréchaux de l'empire russe. C'est là que j'ai vu pour la première fois un portrait de Potemkin. C'était un homme d'une taille colossale et d'une figure charmante, étonnant tout à la fois par la force de ses membres et la douce expression de ses yeux bleus, vraiment fait pour commander une armée de Cosaques et troubler le cœur d'une femme. Tous les meubles, les ornemens précieux qui décoraient l'ancien palais, avaient été sauvés des flammes; ils décorent aujourd'hui le nouvel édifice. Il y a là des pyramides de vases d'or et de vermeil offerts à l'empereur et à son fils par les différentes villes qu'ils ont visitées; dans la chapelle, des images chargées de rubis, de diamans, d'émeraudes; et le Petit Hermitage conserve la riche galerie de tableaux admirée de tous les connaisseurs.

S'il y a, comme nous l'avons dit, peu de véritable sentiment de l'art dans les constructions de Pétersbourg, cet état de dénuement et de médiocrité ne durera pas long-temps, nous osons le croire. L'empereur et les princes aiment les artistes, ils les accueillent avec distinction et les paient largement. Quand on sera moins pressé de bâtir, on fera à Pétersbourg des constructions d'un meilleur goût, on ornera les places publiques, les édifices, de monumens vraiment mémorables. En attendant, j'aimerais mieux revoir les rues étroites de Rouen ou de Nuremberg que les larges avenues de cette immense ville.

Je dois noter pourtant deux quartiers qui font à juste titre l'orgueil des habitans de Pétersbourg et charment constamment l'étranger : c'est le quartier

de la Néva et celui de la Perspective de Newsky. La Néva est l'un des plus beaux, des plus majestueux fleuves qui existent. Il sort du lac de Ladoga, et, presque à sa source même, porte de gros navires. Pareil à la grande cité qu'il arrose, il surgit et se déroule au loin tout d'un coup; comme elle, il a été long-temps ignoré, et, comme elle, il a aujourd'hui un nom européen. C'est un fleuve actif et aristocratique, qui ne s'endort point sur le sable d'une grève déserte, et n'arrose pas d'obscures cabanes. Des quais splendides l'enferment dans leur double rempart, des phares et des palais bordent de chaque côté son onde limpide, des flèches dorées scintillent sur ses flots comme des étoiles. Si à quelque distance de Pétersbourg il se divise lui-même en plusieurs branches, si les rivières qui sortent de son lit s'en vont de côté et d'autre courir comme des enfans capricieux, elles ne compromettent pas la dignité de leur origine; elles enlacent dans leurs contours comme dans un bracelet d'argent les îles où se rassemble chaque été la haute société de Pétersbourg; elles serpentent le long des parcs impériaux et le long des frais *cottages*, au pied des tilleuls embaumés et des lilas en fleurs. La principale branche du fleuve poursuit cependant sa course solennelle; elle s'en va porter à la mer les denrées nationales et en rapporte les livres, les œuvres d'art et d'industrie de l'Europe occidentale, qui se répandront ensuite par des canaux, par des lacs, jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Pétersbourg est le principal foyer de la civilisation européenne en Russie, et la Néva est la route féconde par laquelle cette civilisation arrive avec les bâtimens à voiles et les bateaux à vapeur, avec les cargaisons de marchands et les voyageurs.

L'été, à cette heure si douce dans les contrées du Nord où le soleil descend lentement à l'horizon et ne disparaît dans sa couche de pourpre que pour se relever bientôt plus pur et plus riant; quand la nature entière semble tout à la fois voilée par une gaze diaphane et éclairée par un crépuscule d'or et d'argent, qui répand sur les bois, sur les eaux, sur les plaines, les nuances les plus insaisissables et les teintes les plus suaves; qu'il est beau de voir du milieu des larges ponts qui la traversent, entre les hauts édifices qui la dominent, cette Néva sillonnée par des navires et des chaloupes, poursuivant en silence son cours imposant, rassemblant sur ses vagues profondes les hommes et les œuvres de deux hémisphères, lien de la nature entre des régions divisées, instrument de Dieu dans le progrès de ses lois humanitaires! Mais j'oublie que M. de Maistre a dépeint dans de charmantes pages ce même tableau; je le copierais maladroitement en essayant de le reproduire.

Ce fleuve, si pur, si vénéré, est pourtant, comme le Rhône à Lyon et l'Y à Amsterdam, une cause perpétuelle d'effroi, au printemps, par le charriage de ses glaces; en automne, par ses inondations. En 1726, 1752, 1777, il bondit sur ses rives, et entraîna dans son débordement impétueux tout ce qui se trouvait sur son passage. En 1824, il menaçait la ville d'une dévastation entière. Les habitans effrayés montaient sur les toits, cherchaient un refuge sur la cime des arbres; c'était une vraie scène du déluge. On a mar-

qué de tous côtés la hauteur à laquelle l'eau s'était élevée. Quelques pouces de plus, et la ville était perdue.

La Perspective de Newsky est la rue la plus longue, la plus riante et la plus animée de Saint-Pétersbourg. Elle aboutit, d'un côté, à la façade de l'Amirauté, et s'étend au-delà du pont Anischkoff. C'est le boulevard Italien, le Regent-Street de cette capitale du Nord, le foyer du luxe, le centre du mouvement. C'est là que se révèle surtout le caractère varié, cosmopolite de cette cité, bien plus européenne que russe : des enseignes bariolées et revêtues d'inscriptions en toute sorte de langues, des librairies françaises, allemandes, anglaises, cinq églises appartenant à cinq religions différentes, des hôtels de grands seigneurs et des magasins éblouissans de marchandises et de modes de Paris; à côté du bijoutier de Tula, le tailleur de Berlin; en face du marchand de cuirs d'Astracan, la porcelaine de Sèvres mêlée à celle de Russie; le riche bazar anglais, qui paie 50,000 roubles de loyer par an, côte à côte avec le confiseur russe. La rue fuit en ligne droite, comme une vraie perspective. Sur toute sa longueur, elle est bordée d'un excellent pavé en bois et de larges trottoirs. Au milieu est l'immense édifice de *Gastinnoi Door*, ville de boutiques et de comptoirs, amas gigantesque de toutes les denrées du Nord et de l'Orient, de toutes les productions de l'industrie nationale et de l'industrie étrangère. Là se presse une foule de marchands et d'oisifs, de filous expérimentés et de chalands précautionneux, de juifs et de chrétiens, de bourgeois et de soldats. C'est aux environs de ce bazar et le long des maisons qui aboutissent à l'opulente librairie de M. Bellizard que les gens du monde et les désœuvrés de toute sorte s'en vont respirer le grand air et flâner capricieusement vers les deux ou trois heures de l'après-midi. Je ne connais pas un spectacle plus vivant, plus curieux, que celui-là, un coup d'œil plus pittoresque et plus mobile. On dirait un panorama dont les différentes images changent à tout instant, un caléidoscope dont les figures et les couleurs se reproduisent sans cesse sous des formes et des nuances nouvelles. Vous apercevez le dandy, rasé, parfumé, serré dans son gilet de cachemire, à côté du moujik au large caftan et à la longue barbe, qui se fait une gloire de garder l'antique costume et les mœurs primitives de ses pères. Le mahométan passe la tête haute devant l'église que le Russe salue en se signant trois fois; l'Arménien croise le catholique; la lourde charrette du paysan finlandais s'avance péniblement à la suite de la kibitka polonaise. Un *feldjager*, le manteau gris sur les épaules, le plumet blanc sur le chapeau, part au galop, Dieu sait pour quel lointain district. Ces feldjagers sont les courriers particuliers de l'empereur; ce sont eux qui, par l'incroyable rapidité de leur marche, rapprochent les immenses distances qui séparent Saint-Pétersbourg des frontières de l'empire. Assis sur une mauvaise charrette sans ressort et sans dossier, dont ils doivent changer à chaque relais, ils entreprennent des voyages de plus de mille lieues, et s'en vont nuit et jour, sans prendre de repos et sans dormir. C'est l'un des plus cruels métiers qui aient

jamais été imaginés; aussi les feldjagers sont-ils bien payés. Ce sont pour la plupart des fils de soldats, qui ont été élevés par le gouvernement, et qui entrent dans ce corps de courriers comme sous-officiers. En portant au nord ou au sud les dépêches de l'empereur, en allant dans l'espace de quelques jours faire exécuter au-delà de l'Oural, au pied du Caucase, un ordre de leur souverain maître, ils deviennent promptement officiers, et en vérité, quand on voit avec quelle ardeur ils remplissent leur mission et à quelles fatigues ils se condamnent, on doit avouer qu'ils gagnent courageusement leurs épaulettes.

Ce qui contribue surtout à donner à la Perspective un aspect étrange, unique dans le monde, c'est la quantité d'habits brodés d'officiers et de soldats que l'on rencontre à tout instant. Il y a à Pétersbourg soixante mille hommes, infanterie, cavalerie, tartares et cosaques, allemands et circassiens, et un détachement formé de cinq hommes, choisis dans chacun des régimens de l'empire, qui représente comme une députation tous les uniformes et tous les corps de l'armée. Le plus beau, le plus riche, est celui des gardes circassiennes. Elles portent le costume national, la toque argentée avec une bordure de poil noir, le caftan et le pantalon bleu avec de larges galons d'argent, à la ceinture le poignard ciselé du Caucase, sur la poitrine seize cartouches enfermées dans une boîte d'argent. Les officiers de ce corps sont pour la plupart des princes, des chefs de clans, séparés par une longue hostilité des tribus sauvages qui occupent encore leurs montagnes, dévoués à la civilisation européenne, et conservant, au milieu des idées nouvelles qu'ils ont adoptées en Russie, un caractère à part, une énergique empreinte de nationalité. J'en ai connu un jeune, beau, instruit, parlant avec facilité plusieurs langues, lisant toutes les œuvres littéraires de la France et de l'Allemagne, et tout imbu encore des traditions poétiques et guerrières de son pays. C'est un des hommes les plus intéressans que j'aie jamais rencontrés. Appelé par son père vieux et infirme, il s'en allait dans ses terres, voisines des clans non encore subjugués, exposées sans cesse à leurs invasions, pour défendre sa famille et ses vassaux, et tâcher d'enlever les restes de sa fortune aux ravages de ses ennemis.

Les officiers russes en garnison à Pétersbourg doivent être constamment en uniforme. A la campagne même, il ne leur serait pas permis de franchir le seuil de leur maison sans avoir l'épée au côté et l'épaulette sur l'habit. Je laisse à penser quel étonnant effet doit produire l'aspect de ces vêtemens argentés, dorés, bariolés de différentes couleurs, de ces casques et de ces chapeaux à panaches ondulans, de ces troupes qui circulent continuellement à pied ou à cheval, avec le tambour ou le clairon, enfin de tous ces soldats qui passent isolément, et qui, du plus loin qu'ils aperçoivent un de leurs chefs, se découvrent et s'en vont jusqu'à lui le bonnet à la main. Il y a, comme je l'ai dit, soixante mille hommes de garnison à Pétersbourg. En retranchant d'une population de cinq cent mille hommes les femmes et les enfans, on peut dire que chaque sixième ou septième homme que l'on ren-

contre est un militaire. Ajoutez à cela les uniformes à parement vert, bleu, rouge, des divers fonctionnaires, car ici chacun doit avoir un uniforme, le chef d'administration et l'employé subalterne, le professeur et l'étudiant. Sur l'uniforme d'un homme qui est depuis plusieurs années au service, il est rare qu'on ne voie pas briller une ou plusieurs croix. Tout ce que les voyageurs disent de ce luxe de décorations est encore bien au-dessous de la réalité; le nombre des croix va sans cesse en augmentant. Les décorations sont ici un signe de distinction presque indispensable. La plupart des gens du monde ou des fonctionnaires n'attachent peut-être pas une valeur réelle à tel ou tel bout de ruban; cependant ils se trouveraient humiliés de ne pas avoir le droit de le porter comme leur collègue ou leur voisin. Certaines croix sont d'ailleurs l'emblème visible d'une dignité nominale; d'autres sont comme le certificat d'un certain nombre de services. Le grand fonctionnaire veut avoir la plaque en diamant pour paraître plus convenablement aux fêtes de la cour; l'employé subalterne aspire au ruban de Wladimir pour avoir une attitude plus imposante devant ses égaux ou ses inférieurs; et quand on a une décoration, on trouve que c'est peu : chacun tend la main, sollicite, espère, attend, et les croix de Stanislas, de Wladimir, de Sainte-Anne, etc., tombent de la chancellerie impériale et rafraîchissent comme la rosée du ciel l'ame altérée du Russe fidèle. La croix du Christ a sauvé le monde; les croix du tzar sauvent chaque jour les fonctionnaires de l'empire du doute et du découragement.

Au milieu de la Perspective est l'église de Kasan, bâtie en 1811, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, toute ruisselante d'or, d'argent et de pierres précieuses, et décorée des trophées de guerre de 1812 et 1815. On y voit les drapeaux enlevés à nos troupes pendant notre terrible retraite, le bâton de commandement du maréchal Davoust, perdu dans la même campagne, et les clés des villes de France envahies trois ans après par les alliés. Non loin de là est la belle bibliothèque impériale, qui renferme aujourd'hui près de quatre cent mille volumes. Cette pacifique institution, qui ne devrait reposer que sous les ailes des muses, est pour la Russie un monument de conquête militaire. C'est par la guerre qu'elle s'est enrichie, c'est le sabre qui lui a donné ses trésors. Il y avait jadis à Ardibil, ville forte, sépulture de plusieurs générations de shahs persans, cent soixante-six volumes d'une rare valeur. En tête de la plupart de ces volumes ornés de vignettes et d'encadremens, on lisait ces mots : « Abba, de la famille de Sefy, chien gardien du seuil du sépulcre d'Aly, fils d'Abou Tahil, avec qui soit la paix, a légué ces livres au tombeau illustre de shah Sefy, sur lequel Dieu étendra sa miséricorde. Il sera libre à tout le monde de les lire, à la condition toutefois qu'on ne les emportera pas hors du mausolée. Et si quelqu'un osait les enlever, que le sang de l'iman Hussein, à qui Dieu donne la paix, retombe sur lui. » Les Russes n'ont pas eu peur du sang de l'iman Hussein. Le général Paul de Suchtelen est entré en 1827 dans le mausolée d'Ardibil, et a rapporté les cent soixante-six volumes à la bibliothèque impériale de Pétersbourg. Il y avait à Akhaltsikhé, dans la

mosquée d'Ahmed, une bibliothèque orientale de trois cents volumes. Le maréchal Paskewitch l'a enlevée en 1839, avec cinquante manuscrits qui se trouvaient à Erzeroum, et, non content de cette capture guerrière, s'est fait donner par le shah de Perse, comme supplément obligé, dix-huit ouvrages de luxe, parmi lesquels se trouvent le *Shah-Nameh*, le divan de Hafiz, les œuvres complètes de Saadi. Les généraux russes connaissent la bibliographie. Un de nos orientalistes n'aurait pas mieux choisi. Mais ce ne sont là que de modestes tributs comparés à ceux qu'a payés la Pologne. Le comte Stanislas Zalouski, évêque de Cracovie, avait amassé, à force de recherches, de temps et d'argent, une bibliothèque de près de trois cent mille volumes, célèbre jadis dans toute l'Europe. Il la laissa en mourant à son neveu, André, évêque de Kiew, qui la légua à la république de Pologne. Elle fut transportée à Varsovie et ouverte en 1746 au public. Suwaroff, en subjuguant la Pologne, fit enlever par ses Cosaques cette magnifique collection, et l'envoya à Catherine. En 1813, nouvelle invasion militaire à Varsovie et nouvel enlèvement de livres. En 1838, il restait encore sur cette inépuisable terre des Jagellons et des Sobieski cent cinquante mille volumes, recueillis à Varsovie, et plus de sept mille volumes rangés dans le château des princes Czartoriski. Cette fois, tout fut enlevé, jusqu'à la plus mince brochure, jusqu'au plus léger carton de manuscrits. Voilà l'origine de la bibliothèque de Pétersbourg.

A côté de cette collection formée par la force et l'injustice, il y en a une autre, recueillie sur notre sol, et qui est seulement l'œuvre de l'adresse. C'est un peu plus honnête, hélas! et nous n'avons pas le droit de réclamer. Pendant les premières années de notre révolution, il y avait en France un diplomate russe nommé Doubrowski, qui avait voyagé en Angleterre, en Allemagne, étudiant partout les catalogues, cherchant les livres rares, et qui arrivait à Paris juste à point pour satisfaire à bon marché ses goûts bibliographiques. Dans ce temps d'agitation et de désordre, de massacres et de terreur, on ne s'occupait guère de la valeur d'une bibliothèque et de l'importance d'un manuscrit. Les archives des monastères et des châteaux étaient saccagées et bouleversées, les livres jetés dans les rues par la populace, ou vendus à l'encan, et l'habile Doubrowski était là qui allait, qui venait librement, protégé par son caractère de diplomate, qui s'enquérait de la démolition de la Bastille, du pillage des abbayes, pour savoir ce qu'il en pouvait retirer, et qui achetait de gré à gré, pour quelques méchans assignats, un manuscrit, une charte, un recueil de lettres inédites, un livre au besoin, pourvu que ce fût un livre vraiment curieux; car il s'y connaissait, le terrible diplomate, et, dans ce champ immense où il récoltait une si belle moisson, il ne se serait pas amusé à glaner quelque volume vulgaire. Quelques années après, il retournait dans son pays, emportant l'une des collections les plus précieuses qui existent, manuscrits sur vélin, documens inédits, trésors inestimables enlevés aux archives de notre histoire.

Sur les larges rayons où est rangée cette bibliothèque française dont je mesurais l'étendue avec douleur, on compte cent vingt volumes in-folio des lettres

de nos princes et de nos souverains, cent cinquante volumes d'autographes de différentes célébrités, un volume des lettres de Maurice à Henri IV, et plusieurs lettres de différens ministres et ambassadeurs de France. Parmi les manuscrits, on m'a montré une feuille de papier sur laquelle Louis XIV a écrit six fois de suite, en grosses lettres péniblement formées : « L'hommage est dû aux rois ; ils font tout ce qui leur plaît. » C'était là le sage axiome que son maître lui donnait à copier comme modèle d'écriture.

Je n'examinai que rapidement les manuscrits classiques grecs et latins décrits d'ailleurs très exactement par M. Adelung. Les ouvrages qui rappellent un de nos noms chéris ou une page de nos annales m'arrêtèrent plus long-temps. Je remarquai dans le nombre un petit volume renfermant les prières et psaumes en français, imprimé en lettres rapportées par Mme Élisabeth pendant les longs jours de deuil et d'angoisses que la malheureuse princesse a passés en prison.

Cette bibliothèque possède un autre monument de douleur d'une femme qui n'avait pas les mêmes vertus et qui ne mérite pas la même admiration, mais dont le nom éveille toujours, en dépit de ceux qui ont essayé de le noircir, une tendre sympathie, et dont l'image nous apparaît, à travers le voile du temps, entourée d'une auréole de grace et de beauté. C'est un livre d'*Heures* de Marie Stuart. La pauvre femme l'a porté en Écosse et en Angleterre, et l'a lu souvent, on le voit, avec de profanes distractions. Les versets austères des psaumes, les exhortations évangéliques tracées sur les pages de ce livre, les guirlandes de fleurs, les miniatures religieuses qui les entourent, ne détournaient point ses yeux et sa pensée des images mondaines. En essayant de se recueillir devant Dieu, elle entendait encore vibrer dans son cœur l'accent mélodieux d'une voix aimée ou le rire farouche d'une rivale sans pitié. Tantôt elle se laissait aller aux rêveries de son amour, et elle écrivait sur les marges du livre pieux :

Pour récompense et pour salaire
De mon amour et de ma foi,
Rendez-m'en, ange tutélaire!
Autant que je vous en doi.

Et un peu plus loin :

Si mes pensers sont eslevéz,
Ne l'estime pas chose étrange;
Ils méritent d'être approuvez,
Ayant pour objet un bel ange.

Tantôt elle fléchit sous le poids de son infortune, et, à côté des prières qui n'ont pu la consoler, elle écrit çà et là, selon l'émotion saisissante du moment, ces strophes douloureuses :

Un cœur que l'outrage martyre

Par un affront, par un refus,
A le pouvoir de faire dire :
Je ne suis plus ce que je fus.

En feinte mes amis changent leur bienveillance,
Tout le bien qu'ils me font est désirer ma mort;
Comme si en mourant j'étais en défaillance,
Dessus mes vêtemens ils ont jeté le sort.

La vieillesse est un mal qui ne se peut guérir,
Et la jeunesse un bien que pas un ne ménage,
Qui fait qu'aussitôt né l'homme est près de mourir,
Et qui l'on croit heureux travaille davantage.

Pétersbourg, en été, n'est pas seulement à Pétersbourg; il faut aller le chercher aux îles de la Néva, où la haute société se retire, à Peterhoff, où est la résidence de l'empereur, à Oranienbaum, où s'élève le château bâti par Mentschikoff, favori de Pierre-le-Grand, qui abritait sa grandeur sous des lambris dorés, tandis que son maître poursuivait son œuvre dans une cabane, enfin à Tsarkoselo et Pawlowski. Un chemin de fer a été établi, il y a quelques années, entre cette résidence et Pétersbourg. Pour un rouble d'argent, on fait vingt-sept werstes en trois quarts d'heure. A peine sorti de Pétersbourg, on se retrouve déjà dans la plaine monotone et froide; plus de mouvement, plus rien qui rappelle le voisinage d'une grande ville; çà et là seulement quelques petits villages de colons allemands qui ont défriché cette terre et qui continuent à la cultiver. Bientôt, cependant, on voit surgir dans les airs la haute coupole dorée du palais de Tsarkoselo. Il y a cinquante ans, non-seulement la coupole, mais le toit des édifices, les bordures extérieures des fenêtres, tout était doré. A présent, les toits sont peints en vert; les arabesques, les ciselures des portes et des fenêtres, sont revêtues d'une couleur jaune foncée, ce qui produit, sur une large façade blanche, un effet assez désagréable.

Tsarkoselo (village du tsar) n'était d'abord qu'une modeste propriété que Pierre-le-Grand donna à la belle Catherine. Catherine se contenta d'y faire bâtir quelques maisons en bois et une église. L'impératrice Élisabeth prit en grande affection ce coin de terre, je ne sais pourquoi, et voulut en faire une attrayante résidence, ce qui n'était pas facile. Catherine II continua l'œuvre d'Élisabeth. On sait que la fière impératrice ne se laissait pas arrêter par les obstacles, quand elle avait un caprice à satisfaire ou une idée à réaliser. Il lui fallut d'abord une route pour se rendre plus commodément, dans ses lourds carrosses, à ses palais d'été, et cette route coûta près d'un million. Élisabeth avait déjà construit deux ou trois édifices et tracé les contours d'un parc immense, le plus grand parc peut-être qui existe en Europe. Catherine appela à elle des architectes, des sculpteurs, des jardiniers disciples

de Le Nôtre et des peintres de l'école de Watteau. On éleva des colonnades, des terrasses, des voûtes, des escaliers magnifiques; on décora l'intérieur des appartemens de tout ce que le mauvais goût, aidé par le trésor impérial, pouvait imaginer de mieux pour suppléer à l'art : ici des salons en nacre de perle, en laque de Chine, en lapis-lazuli, là des boudoirs couverts d'ambre, partout des meubles d'une recherche splendide.

Une partie du parc a été dessinée d'après les règles symétriques des beaux jours de Le Nôtre, une autre façonnée en forme de jardin anglais. Tout a été employé pour lui donner l'apparence la plus pittoresque; là où il n'y avait autrefois qu'une terre aride et fangeuse, on a planté des bois, tracé des routes tortueuses, semé des gazons, creusé des pièces d'eau. On a formé, à force de patience et de travail, des allées d'arbres presque touffues, et des points de vue qui ont la prétention de paraître imposans et sauvages. Inutile de dire que le promeneur retrouve là tout ce qui entre dans le procédé de fabrication d'un parc anglais bien organisé, ponts couverts, sources artificielles, fermes suisses, tours gothiques. De plus on a l'agrément de découvrir, en errant de côté et d'autre, des mosquées turques, des obélisques égyptiens, un village chinois, une colonne élevée en commémoration d'une victoire d'Orloff, et non loin de cette colonne historique un monument de deuil et de regret, la tombe des chiens favoris de Catherine et leur marbre funèbre, sur lequel trois courtisans de l'impératrice, M. de Ségur en tête, ont fait graver une longue épitaphe pour les recommander à l'amour de la postérité. Si les nymphes des eaux et des bois, les divinités austères de la nature du Nord, ne sont pas satisfaites de tous ces embellissemens, il faut convenir qu'elles sont bien difficiles.

Quand on a vu l'une après l'autre ces fades ou prétentieuses inventions d'une époque de luxe et de galanterie, on aime à se reposer dans la maison de la ferme, qui est meublée très simplement et renferme pourtant un vrai trésor, une collection de quelques-uns des meilleurs tableaux de Paul Potter, Berghem, Dujardin. Le bâtiment le plus curieux à visiter est un arsenal gothique consacré aux souvenirs du moyen-âge et à des souvenirs de guerre plus récens. Une des salles de cet édifice renferme une nombreuse collection d'armes et armures, cottes de mailles, arquebuses, fusils, pistolets ciselés, de l'Europe occidentale et de l'Orient; des boucliers, œuvre charmante de quelque Benvenuto ignoré; des sabres et des poignards façonnés avec amour par les artistes de la Perse et du Caucase; une bibliothèque composée tout entière de poèmes du moyen-âge, d'ouvrages français, anglais, allemands, relatifs à la chevalerie, à ses lois et à ses mœurs. Dans une autre salle, douze chevaliers armés de pied en cap et assis sur leurs chevaux caparaçonnés représentent les douze preux de la Table-Ronde. Une troisième renferme les présens offerts à l'empereur de Russie par le sultan, chaque fois que ce pauvre sultan a perdu une bataille et livré une partie de ses états, et quels présens! des housses et des selles tissues d'or et d'argent, étincelantes de

pierreries; des brides et des mors couverts d'émeraudes, de rubis, de turquoises; des sabres d'un travail exquis et chargés de brillans. C'est une générosité bien chrétienne pour un mahométan. Sur une table, à l'écart, on voit un plateau en argent avec une tasse et une cafetière, trophée de combat plus précieux que toutes ces lames damasquinées et ces diamans. C'est le plateau et la tasse qui servaient au déjeuner de Napoléon pendant la retraite de 1812, et qui furent pris par un Cosaque.

A trois werstes de Tsarkoselo est Pawlowski, résidence de M. le grand-duc Michel. On y arrive par une allée d'arbres imposante. Le parc est entretenu avec le même soin, la même propreté minutieuse que tous les parcs impériaux, et le palais construit avec la même élégance. Mais la nature a donné à Pawlowski ce qu'elle a refusé à Tsarkoselo : des terrains accidentés, des collines ondulantes, des vallons traversés par une rivière. On n'a eu qu'à jeter çà et là quelques groupes d'arbres, tracer ici un chemin, ouvrir ailleurs une clairière, et Pawlowski est devenu l'un des sites les plus pittoresques qui existent autour de Pétersbourg, une rareté charmante dans un pays plat. Le grand-duc n'occupe pas ce palais, que l'impératrice sa mère lui a légué avec cette vaste propriété; il s'est fait construire un peu plus loin une demeure beaucoup plus simple, dans laquelle il se retire avec joie, chaque fois qu'il a quelques heures de pleine liberté. Dans l'enceinte de son parc, sur la pente des collines, au bord de la forêt, de tous côtés, on aperçoit un grand nombre de jolies maisons nouvellement bâties. C'est en été la demeure de plusieurs milliers de familles de Pétersbourg, auxquelles le grand-duc abandonne gratuitement le terrain qu'elles désirent occuper, à condition seulement de lui soumettre le plan de l'habitation qu'elles veulent y élever, afin de maintenir autant que possible, par la correction des détails, l'harmonie de l'ensemble.

Au milieu du parc, sur un coteau d'où l'on jouit d'un large point de vue, on a dessiné un jardin, planté des allées d'arbres, construit une salle de bal et de concert. Chaque jour, la musique d'un régiment vient jouer dans ce Wauxhall des airs nationaux et des fragmens d'opéras de France et d'Allemagne. Les familles de la colonie s'y rassemblent aussi après dîner, et l'on s'assoit sous les rameaux de lilas, on erre à travers les allées du jardin, tantôt causant, tantôt prêtant une oreille rêveuse aux mélodies de Rossini, aux chants de Mozart. C'est une réunion gaie, variée, où la présence fréquente des princes entretient certaine bienséance sans aucune rigueur d'étiquette, une réunion qui me rappelait les soirées du Prater à Vienne, et les maisons de bain du midi de l'Allemagne. Le jour où je visitais cette résidence avec deux jeunes Russes dont l'entretien augmentait encore pour moi le plaisir de cette soirée, le grand-duc se promenait de long en large au milieu de la foule, sans cortége et sans état-major, allant de groupe en groupe, causant avec chacun, comme un bon voisin. Une dame, chez laquelle j'avais eu l'honneur de dîner ce jour-là, voulut bien me présenter à lui; il me reçut avec une bien-

veillance à laquelle je ne me reconnaissais aucun titre, et me parla avec une aimable et touchante simplicité du bonheur qu'il éprouvait à venir passer une soirée au milieu de ses chers habitans de Pawlowski. Nous continuâmes notre promenade avec lui; chacun se levait respectueusement quand il passait, mais son aspect n'imposait ni gêne pénible ni contrainte. Quand nous partîmes, il nous accompagna jusqu'au dehors du jardin, et reconduisit jusqu'à sa voiture, avec une parfaite galanterie, la personne qui m'avait présenté à lui.

Toute cette société de nobles, de fonctionnaires, réunie l'hiver dans les magnifiques quartiers de Pétersbourg, dispersée l'été dans les îles de la Néva, dans les villas de Peterhof, de Pawlowski, est sans aucun doute l'une des sociétés les plus aimables et les plus attrayantes qui existent. En lui donnant cet éloge, je ne fais que répéter ce qui a été dit maintes fois par ceux qui l'ont connue. Tout ce qui forme l'élément d'une véritable aristocratie, naissance et fortune, illustration historique, exercice du pouvoir, appartient à cette société. Tout ce qui tient à l'ornement d'un salon, élégance choisie, goûts d'art et d'étude, musique et poésie, on le trouve dans ses demeures, au milieu d'un cercle de femmes gracieuses, instruites, nées sous le ciel brillant de la Crimée ou sur les rives nuageuses de la Néva, réunies comme des fleurs de différentes contrées dans l'enceinte pompeuse de la capitale et portant encore sur leur front le type majestueux de la beauté orientale ou la douce expression de la beauté du Nord.

Cette noblesse de Pétersbourg, si riche qu'elle soit, si splendide qu'elle apparaisse encore dans certaines circonstances, n'offre cependant plus aux regards de l'étranger ce faste royal que tous ses ancêtres avaient coutume de déployer. On ne voit plus ces seigneurs d'autrefois traversant les rues avec des carrosses de parade, escortés d'une garde à cheval, comme des souverains, entourés à leur table, comme des patriciens romains, d'une foule de clients, sacrifiant cent villages au plaisir de donner une fête brillante. Il existe encore des seigneurs qui ont, comme des princes, leur chancellerie, leur chapelle, leur musique, mais il n'y a plus de Potemkin. La nombreuse domesticité qui peuple encore les escaliers, les antichambres des maisons russes, est souvent entretenue par un sentiment de piété plutôt que par une idée de luxe. Un gentilhomme, en héritant des biens de son père, hérite en même temps de ses vieux serviteurs. Il les garde autour de lui, quoiqu'ils lui soient en grande partie inutiles, pour qu'ils vivent jusqu'à leur dernier jour sous le toit où ils ont été élevés, à la table où ils se sont assis pendant de longues années. J'ai connu un jeune homme, non marié, qui avait dans sa demeure quinze domestiques. « Je serais beaucoup mieux servi, me disait-il, si je n'en avais que deux; mais ceux-ci m'ont été légués par ma mère, ceux-là par mon frère. Ils sont venus à moi portant le deuil de ceux que j'aimais, ils sont entrés dans ma maison comme dans l'asile qui leur était naturellement ouvert, et ils y resteront. » La plupart de ces domestiques coûtent, du reste,

fort peu à leur maître. Ce sont des serfs qu'il prend tout jeunes dans un de ses villages, qu'il revêt d'une livrée de jockey, de laquais, qu'il élève plus tard au poste important de cocher ou de valet de chambre, et auxquels il donne de temps à autre une légère gratification. Servitude pour servitude, ils aiment mieux celle de l'hôtel du maître que celle de leur pauvre cabane de paysan, et, une fois qu'ils sont entrés dans cet état de domesticité, ils n'y renonceraient pas volontiers. Il n'y a que le cuisinier dont les idées hautaines contrastent avec cette résignation innée des habitans de l'antichambre; le cuisinier a des prétentions d'artiste et croit faire beaucoup d'honneur à son maître en lui consacrant, moyennant quelques milliers de francs, le fruit de ses veilles et les inspirations de son génie. L'usage d'avoir des cuisiniers français coûte encore énormément à la Russie. C'est un tribut annuel que nous imposons à ce pays avec celui de nos coiffeurs et de nos modistes.

D'année en année, les vieilles coutumes de la noblesse russe se modifient. Les grossières magnificences d'autrefois font place à des habitudes d'élégance et de comfort. Moscou et Pétersbourg ont ouvert la marche, et les autres villes suivent leur exemple. Je ne sais s'il existe encore dans quelque antique château de l'intérieur de l'empire quelques-uns de ces rudes boyards dont il est si souvent question dans les anciennes descriptions de voyages, qui passaient leurs journées à courir le cerf ou à s'enivrer, et qui, pour se distraire dans une heure d'ennui, faisaient fouetter devant eux un de leurs paysans; mais assurément on ne voit plus rien de tel dans les deux capitales.

Les gentilshommes russes sont dès leur enfance entourés de maîtres qui leur enseignent plusieurs langues. A l'âge où nous commençons à peine nos études, la plupart d'entre eux, exercés par la conversation journalière, parlent déjà français, russe, allemand avec une irréprochable pureté. Ils entrent ensuite dans une école de cadets ou à l'université; puis ils voyagent en pays étrangers. Il n'y a qu'à voir dans nos théâtres, dans nos salons, ces grands jeunes hommes à la chevelure blonde, aux manières élégantes, applaudissant avec enthousiasme Mlle Rachel ou Mme Persiani, et, quelques heures après, discutant avec esprit sur le mérite d'un opéra ou d'un livre nouveau, sur le talent d'un orateur de la chambre ou la portée d'un article politique : ce sont les descendans de ces farouches gentilshommes de l'ancien temps dont on nous a fait une peinture si sombre; ce sont les fils de ces prétendus barbares du Nord qui viennent modestement s'instruire à l'école d'Athènes.

Les femmes ont la même instruction et le même goût pour la science étrangère. Tous les ouvrages de littérature qui paraissent à Paris sont rapidement envoyés à Pétersbourg et rapidement répandus dans des centaines de familles. Il y a là un tel besoin de lire et de savoir, qu'on recherche avec empressement des livres qui chez nous n'ont pas arrêté un seul regard. Je pourrais citer plus d'un auteur dont les œuvres naissent et meurent parmi nous sous le voile fatal de l'oubli, et qui occupent un rang assez honnête dans l'estime des salons de Pétersbourg. Avec ses mille préoccupations de chaque jour, ses

joies et ses soucis d'une heure, sa vie si affairée et si mobile, Paris n'enregistre qu'à la hâte, et en courant de la bourse à la chambre, quelques noms qui l'arrêtent bon gré mal gré, quelques livres qui le surprennent dans un bon moment. Pétersbourg, plus calme et moins distrait par le tourbillon naissant de tant de projets et de tentatives, note avec une conscience de bibliographe tous les produits de notre littérature. Si le catalogue minutieux de M. Quérard ou le journal périodique de M. Beuchot venaient à disparaître, on en retrouverait les plus belles pages dans la mémoire de telle jeune femme du monde de Pétersbourg, qui fume nonchalamment son *paquitos* sur un divan de satin. Si nos poètes pouvaient entendre dans une maison de la capitale russe, honorée d'un beau nom historique, leurs vers récités par une jolie muse du Nord, à l'œil noir, à la physionomie vive et expressive, qui écrit elle-même de charmantes strophes, et qui oublie ce qu'elle écrit pour ne songer qu'à ce qu'elle lit; s'ils pouvaient voir leurs noms gravés dans sa pensée avec leurs meilleures élégies, je suis sûr qu'ils ne demanderaient pas une autre gloire et pas un autre panthéon. Le temps que nous employons à parler du vote de l'adresse, de la réforme électorale, de la crise ministérielle, Pétersbourg l'emploie à parler d'art, de musique, de littérature. Qu'il y ait dans le cours de ses lectures ou de ses entretiens des manifestations d'idées fausses, des enthousiasmes déplacés, des admirations gratuites; que toutes ces petites mains de femmes qui posent avec tant d'empressement nos livres devant elles laissent parfois monter trop haut ou tomber trop bas un des bassins de cette balance où nous pesons le mérite de nos écrivains; que les hommes auxquels elles communiquent leurs impressions commettent la même légèreté et associent dans leur estime des noms sans valeur à des noms dignement appréciés, en vérité je ne saurais le nier. Après tout, c'est une injustice dont nous nous rendons nous-mêmes souvent coupables, et dont les conséquences sont moins dangereuses à Pétersbourg qu'à Paris, car là-bas elle reste ignorée de celui pour qui elle serait un motif de triomphe ou un sujet de douleur, et chez nous elle peut enfler d'orgueil la médiocrité ou décourager un noble talent. Puis, une fois l'injustice commise, nous la maintenons par amour-propre ou par esprit de parti, et la société russe y renonce dès qu'elle l'a reconnue. Nos rivalités de coterie, nos haines jalouses et orgueilleuses ne l'atteignent point : elle entre comme une cohorte neutre dans nos camps ennemis, et cueille partout où il lui plaît les fleurs de notre littérature, sans s'inquiéter, dans son heureux éclectisme, qu'elles soient préconisées par tel aréopage de critique et condamnées par tel autre. Tout ce que cette société veut, c'est lire, c'est apprendre, sauf à revenir ensuite sur ce qu'elle aura amassé à la hâte, à épurer le fruit de ses lectures et de ses études. Sous des formes légères, sous un langage frivole, elle porte, sans s'en rendre compte peut-être à elle-même, le sentiment de sa haute mission. Placée en tête de ces innombrables peuplades plongées encore dans une ignorance profonde, elle sait que c'est elle qui doit faire jaillir à leurs yeux une lumière nouvelle, les

arracher peu à peu à leur grossière indifférence et les régénérer. C'est cette société qui est l'organe de la loi de progrès dans un pays où il reste encore tant de grandes réformes à entreprendre, et qui sert d'intermédiaire à des peuples qui, sans son assistance, se rapprocheraient peut-être difficilement. C'est par elle surtout que les idées de civilisation se répandent dans les lointaines régions de l'empire russe, et c'est elle qui, par ses manières séduisantes et son hospitalité libérale, fait chérir cette contrée à tous les voyageurs.

En quittant Pétersbourg, après y avoir éprouvé mainte émotion pénible et mainte joie inespérée, je me rappelais cette apostrophe que lui adressait Pouschkin : « Ville magnifique, ville misérable, esprit de servitude, régularité systématique, brume des cieux, vert pâle, ennui froid, et granit, je te regrette pourtant, car dans tes rues je vois courir parfois un pied léger, je vois flotter une boucle de cheveux blonds. » Comme le poète, je regrettais Pétersbourg, mais c'était en songeant à cette société au sein de laquelle j'avais passé bien des heures de causerie et d'épanchemens affectueux, à cette société aimable et sérieuse qui allie dans son incessante activité les traditions du passé aux rêves ambitieux de l'avenir.

X. Marmier.

GOETHE

ET

LA COMTESSE STOLBERG.

GOETHE'S BRIEFE AN DIE GRÄFIN AUGUSTE ZŪ STOLBERG.[1]

Il existait au XVIIIe siècle un sentiment que nous ne connaissons plus aujourd'hui : on avait alors avec une femme d'esprit une liaison tout intellectuelle, épistolaire, si je puis m'exprimer ainsi, et cela sans que personne songeât à le trouver mauvais, pas même le mari, qu'on admettait tout le premier dans les secrets de la correspondance. C'était un attachement qu'on ne définit guère, de l'amitié si l'on veut, mais plus tendre et plus chaleureuse, de l'amour qui prétendait n'être que de l'amitié, quelque chose enfin qui rappelait la chevalerie dans le monde de l'intelligence. On tenait journal l'un

(1) Un vol. in-18; Cotta, Stuttgard.

pour l'autre, on s'écrivait mille bagatelles qui nous font sourire aujourd'hui et qui charmaient. Du reste, tout cela n'empêchait pas d'aimer ailleurs; si la pensée était prise, le cœur ne l'était qu'à demi, et les sens restaient libres; et puis les vicissitudes de la passion formaient comme autant d'épisodes dont le roman s'embellissait. C'est à ce sentiment mixte, qui n'est après tout que le sentiment de Pétrarque pour Laure, dégagé du mysticisme du XVe siècle, que nous devons ces lettres de Goethe à la comtesse Auguste Stolberg, avec cette circonstance tout originale que Goethe et la comtesse Stolberg ne se connaissaient que par intermédiaires, et commencèrent, sans jamais s'être vus, une correspondance des plus intimes.

Goethe amoureux, il lui fallait nécessairement trouver quelque part une ame délicate et sympathique, toujours prête à recevoir les secrets de sa joie et de ses peines, ou plutôt l'aveu de cette alternative incessante où flottaient ses propres sentimens ballottés entre le doute et la foi en eux-mêmes. Sans un troisième personnage relégué en dehors de l'action, mais donnant son avis un peu à la manière des confidens de théâtre, le roman n'eût pas été complet. Or l'amour avec Goethe ne pouvait être autre chose qu'un roman, ayant son exposition, son intrigue plus ou moins compliquée, et son dénouement heureux ou malheureux, mais toujours prévu d'avance. La pauvrette assez faible pour se laisser prendre au piége mourra de douleur comme Frédérique, ou tentera de se consoler ailleurs par le mariage, comme cette Lili dont nous allons suivre l'histoire. Quant à lui, vous le verrez sortir de là frais et dispos, rapportant de son aventure un sujet de drame ou de poème. Goethe, en homme du XVIIIe siècle, n'a garde de perdre une si belle occasion de s'analyser lui-même; dès le premier moment, il arrange toute chose pour que chez lui les facultés critiques soient tenues en éveil en même temps que les facultés sensitives. Pendant que le cœur agit, l'esprit observe, et l'observation, recueillie avec soin, est transmise ensuite à qui de droit. Voilà qui s'appelle procéder avec méthode et traiter la passion en philosophe. La sœur des deux Stolberg, la jeune comtesse Auguste, convenait à merveille au rôle que Goethe lui destinait dans son roman. Comme il ne s'agissait, après tout, ni de l'aimer ni de se faire aimer d'elle, l'ignorance parfaite dans laquelle ces deux êtres avaient vécu jusque-là l'un vis-à-vis de l'autre ne pouvait devenir un obstacle, et, le cas eût-il existé, l'imprévu, le curieux de l'aventure devait nécessairement tourner à l'avantage de Goethe. Qu'on se figure en effet ces témoignages d'attachement chevale-

resque signés d'un nom déjà illustre, ces lettres qu'anime, à défaut de conviction, le souffle du génie (conviction du moment à laquelle on ne résiste pas), tout cela arrivant sous le couvert de deux frères bien-aimés, surprenant une jeune fille au milieu des paisibles et monotones occupations de la vie de province, et qu'on dise s'il n'y a point de quoi éveiller l'imagination qui dort, surtout quand on suppose que la jeune fille a la tête vive et romanesque. Il est tel de ces jeux d'esprit où les plus habiles ont fini par se laisser prendre. On oublie facilement la fiction et le mensonge, on aime à se dire tout bas qu'on a été devinée, et, dans ce crépuscule de l'ame où le faux et le vrai, l'idéal et le positif, l'abstraction et la réalité, se confondent, de nouveaux horizons s'ouvrent qu'on anime et qu'on peuple à son gré. On n'en conviendra pas, mais l'entreprise de Goethe, écrivant à une jeune femme qu'il n'avait jamais vue et ne connaissait que par ses frères, devait réussir par son audace même et son excentricité. La sympathie une fois admise, restait à savoir comment elle se traduirait. Une femme quelque peu folle et extravagante, une Bettina par exemple, n'eût pas manqué de se passionner à outrance. La comtesse Auguste, en personne bien élevée, en femme du monde sûre d'elle-même, accueillit ce défi du génie avec un sourire amical, et les relations qui s'établirent entre eux, à la faveur de cette correspondance, furent telles, qu'un attachement profond s'ensuivit, attachement qui ne parut s'éteindre, après des années, que pour se réveiller plus vif un jour dans l'ame de la comtesse sous le souffle de la religion.

Le recueil des lettres du jeune Goethe à la comtesse Auguste s'ouvre par une déclaration *ex abrupto* si chaleureuse, si passionnément désordonnée, qu'elle dépasse le but. Dès les premières lignes, la fantaisie de l'artiste se trahit par l'incontinence : « Chère, mais j'aime mieux ne pas vous donner de nom, que seraient les noms d'amie, de sœur, d'épouse ou de fiancée, que serait même un nom renfermant la substance de tous ces noms, auprès du sentiment immédiat que....? » Ainsi écriraient Werther ou Saint-Preux; évidemment il y a dans un pareil début une préoccupation de l'effet, un mouvement théâtral, qui change du premier coup en un intérêt de roman l'intérêt bien autrement sérieux qu'on se promettait. Dans quel but d'ailleurs ces brûlantes protestations à cette muse inconnue? A cette divinité pour laquelle il ne trouve pas un nom dans le vocabulaire de l'amour, il va écrire, devinez quoi? l'histoire de sa passion avec une belle jeune fille de Francfort. — Il convient, pour l'intel-

ligence du sujet, que nous introduisions maintenant un personnage resté dans l'ombre, nous voulons parler de la véritable héroïne de ces lettres de Goethe à Mlle Stolberg, de cette Lili qu'il aima, et dont nous allons essayer de faire connaître le gracieux roman, en nous aidant tantôt de la correspondance en question, tantôt des souvenirs laissés par Goethe lui-même au quarante-troisième volume de ses œuvres complètes.

Pendant l'hiver de 1774, les amis de Goethe, jaloux de présenter à leurs connaissances le jeune homme déjà illustre, se disputaient chacune de ses soirées, et c'était à qui aurait l'honneur de le produire dans le monde, dont la curiosité s'agitait d'autant plus autour de lui qu'il avait jusque-là vécu fort retiré. Un soir, un de ses amis l'emmena au concert chez un M. Schönemann, dilettante par excellence, qui se mourait d'envie d'avoir chez lui l'auteur des *Souffrances du jeune Werther*. Comme Goethe entrait, la fille de la maison s'asseyait au piano. C'était Lili. Si elle joua ou si elle chanta pendant les quelques minutes qui suivirent, je doute que Goethe l'ait jamais su; et lorsque Lili, quittant le piano, vint, à travers un nuage de complimens et d'adulations, retrouver sa mère, qui lui présenta M. de Goethe, le jeune vainqueur était amoureux. Lili avait en elle je ne sais quoi de merveilleux et d'enfantin qui la rendait irrésistible; ses mouvemens étaient agiles, sa démarche leste; on eût dit une fée mignonne, à voir la grace qu'elle mettait à ployer son joli cou de cygne, tandis que sa petite main s'étudiait à caresser les touffes vaporeuses de ses cheveux blonds. Fille unique de parens qui l'adoraient, recherchée pour sa fortune et sa beauté par tout ce qu'il y avait d'élégant et de noble à Francfort, elle exerça du premier coup sur Goethe cette influence attractive à laquelle nul n'échappait. J'ajouterai à la liste de ses qualités que ce devait être là une franche coquette, et je n'en veux d'autre preuve que ce ton de pieuse mansuétude et de bénévole conviction avec lequel Goethe s'évertue à la mettre à l'abri de tout soupçon qui pourrait l'atteindre de ce côté. Quoi qu'il en soit, la passion de Goethe fut bientôt partagée. A vingt-cinq ans, avec sa bonne mine et son élégance personnelle, Goethe, tout illustre qu'il fût déjà, pouvait se passer à merveille du secours de son nom pour enlever le cœur d'une jolie fille : d'où cependant on aurait tort de conclure qu'il n'entra point, dans les premiers motifs qui décidèrent le penchant de Lili pour le jeune auteur de *Werther*, un de ces petits sentimens de vanité qu'on ne s'avoue pas à soi-même.

Je trouve dans les poésies posthumes cette pièce inspirée par les premières inquiétudes de la passion naissante.

A BELINDE.

« Pourquoi m'attirer ainsi irrésistiblement au milieu de ce luxe? Honnête jeune homme, n'étais-je donc pas heureux dans ma nuit solitaire? Oublié dans ma chambrette, alors je rêvais au clair de lune les heures dorées d'une félicité sans mélange, déjà mon ame avait connu ton image chérie. Suis-je bien le même homme, moi que tu retiens désormais à la lueur des lustres, vis-à-vis d'une table de jeu, moi qui reste planté là, immobile devant des figures souvent insupportables? Le printemps en fleur ne m'attire plus désormais dans la plaine; où tu es, ange, est l'amour et la grace, où tu es, la nature! »

Un besoin mutuel de se voir ne tarda pas à se déclarer. Chaque jour, Goethe venait en visite chez la mère, et, lorsque par hasard on se trouvait seuls, Lili se mettait à lui raconter l'histoire de ses peines et de ses joies d'enfance, et alors, dans ces gentils entretiens, se glissait l'aveu d'une faiblesse; ainsi, par exemple, on convenait d'une certaine force d'attraction dont on se sentait comme naturellement douée, on allait jusqu'à s'avouer coupable d'en avoir usé tout récemment, aveu d'autant plus irrésistible, que l'excuse était toute prête. En effet, cette fois on avait été bien punie en se prenant soi-même au piège. — Le soir, les deux amans se rencontraient au concert, au spectacle, dans les raouts. « Mes rapports avec elle, dit Goethe, étaient ceux d'un jeune homme avec une belle et aimable jeune fille du monde. Seulement, je m'aperçus que je n'avais pas réfléchi aux exigences sociales, à ce va et vient continuel auquel on ne peut se soustraire. Un invincible désir nous possédait l'un et l'autre, nous ne pouvions exister sans nous voir; mais, hélas! combien d'heures, combien de jours troublés et perdus par le seul fait des gens qui l'entouraient! » Lorsque l'hiver eut épuisé ses plaisirs et ses ennuis, la belle saison amena les parties de campagne; le printemps multiplia les entrevues, et, grace à lui, se renouèrent les liens qui unissaient déjà ces deux cœurs. Une charmante villa que l'oncle de Lili possédait aux portes de Francfort, à Offenbach, était la terre promise où l'on accourait. « Des jardins délicieux, des terrasses donnant sur le Mein, partout de libres échappées laissant voir le plus agréable paysage: il y avait là de quoi tenir dans le ravissement quiconque passait ou séjournait; un amoureux n'eût pas rêvé un autre Éden pour y loger ses sentimens. » L'enchantement d'un pareil site, qu'une divine

présence animait, ne pouvait manquer d'attirer Goethe. On le voyait alors passer des semaines entières à Offenbach, où il s'établissait chez un maître Jean-André, fabricant de soie et compositeur d'opéras comiques, industriel par état, artiste par goût, que la passion musicale de Lili rendait indispensable dans la maison de son oncle. Ce Jean-André, excellent homme au fond et compatissant du meilleur de son ame au langoureux martyre des jeunes gens, leur ménageait pendant ses séances de ravissantes entrevues. Dès qu'il arrivait le soir, on l'installait au piano, et, s'il commençait à jouer sa musique, Goethe et Lili en avaient pour jusqu'à minuit de mystérieuses causeries et d'étreintes furtives! Goethe, en reconnaissance des services que cet excellent homme rendait à ses amours, composa pour lui un poème d'opéra. C'était à coup sûr le moins qu'il pouvait faire.

« J'arrivais toujours un peu tard dans la soirée, et, s'il y avait du monde là, je n'en observais pas moins l'impression que mon entrée produisait sur elle. Si peu que je restais, j'avais à cœur de me rendre utile, fût-ce le moins du monde, et je ne la quittais jamais sans qu'elle m'eût chargé de quelque commission. Cette espèce de servage m'a toujours semblé la meilleure fortune qui puisse arriver à un homme en pareille circonstance, et j'admire fort la manière puissante, bien qu'un peu obscure, dont s'expliquent sur ce point les vieux romans de chevalerie. Qu'elle exerçât sur moi une domination irrésistible, je ne cherche pas le moins du monde à le cacher, et certes elle pouvait très bien se permettre cette vanité-là; en de telles rencontres, vainqueur et vaincu triomphent à la fois, et c'est le cas de se complaire l'un et l'autre en un égal sentiment d'orgueil. — Cette manière souvent trop rapide dont j'intervenais n'en avait que plus d'action. Je ne manquais jamais de trouver maître André avec une provision de musique toute prête; de mon côté, j'apportais aussi du nouveau, soit de mon propre fond, soit de celui des autres, et les fleurs poétiques et musicales pleuvaient. Si, pendant le jour, diverses circonstances me retenaient loin d'elle, les belles soirées au grand air multipliaient pour nous les occasions d'être ensemble. Voici entre autres un souvenir que les cœurs amoureux recueilleront avec intérêt : — Un soir, par le plus beau clair de lune, nous nous étions promenés tard dans la campagne, et, après avoir reconduit sa société de porte en porte et fini par prendre congé d'elle, je me sentis si peu envie de dormir, que la fantaisie me vint de commencer une nouvelle promenade. Jaloux de me retrouver seul avec mes pensées et mes espérances, je m'en allai rejoindre la grande route de Francfort et m'assis sur un banc, dans le silence de la nuit la plus pure, sous l'éblouissante coupole du ciel étoilé, afin de n'appartenir qu'à elle et à moi-même. »

A ces momens de rêverie heureuse, pendant lesquels il aime à se dire : « Je dors, mais mon cœur veille, » succèdent les réactions fou-

gueuses, les heures d'impatience et de découragement. Alors le souvenir de sa chère Auguste lui revient, de cette ame élevée qu'il s'est choisie pour confidente, et il retourne à ses lettres. Que deviendrait-il, en effet, lui qui n'aime pas souffrir, sans ce vase d'élection toujours disposé à recevoir le trop plein des sentimens qui l'occupent et qui résonne avec tant de délicatesse au contre-coup de sa passion? Goethe a dit quelque part qu'il n'avait écrit *Werther* que pour se délivrer d'une fièvre de sentimentalité qui s'était emparée de toute l'Allemagne. Si je ne me trompe, ses lettres à Auguste doivent être prises dans le même sens. Là aussi je vois une délivrance, la délivrance de l'amour qui le tient pour Lili, et dont il cherche à se débarrasser dans ces lettres, comme il se débarrasse dans un drame d'une idée absorbante et despotique. D'ailleurs, pour cette nature si essentiellement objective, l'amour pouvait-il être autre chose qu'une idée? En vain il s'exalte jusqu'au délire, en vain son style brusque et saccadé trahit parfois l'émotion et l'inquiétude : sous l'amant éprouvé reparaît toujours le poète. A l'instant où vous voudriez le plus croire à ces tiraillemens du cœur, à ce trouble de la passion, une ligne imprévue, un mot oublié au tournant du feuillet, vous donnent l'éveil en ramenant tout à coup l'ordre dans le désordre. Ainsi vous le voyez s'arrêter au milieu d'une crise, et passer sans transition à un paragraphe du genre de celui-ci, par exemple : « N'oubliez pas de jeter les yeux sur le second volume de *l'Iris*, s'il vous tombe sous la main; vous y trouverez mainte chose de moi. » Ce qui chez Goethe me gâte tout-à-fait le personnage du roman, c'est la sécurité absolue qu'il m'inspire de lui-même dès l'exposition. Si amoureux, si insensé, si consumé de doutes et de souffrances qu'il vous semble, croyez bien qu'il y aura toujours une crise décisive où, les intérêts de sa position et les intérêts de son cœur se trouvant en présence, la raison, la froide, l'impassible raison, finira par l'emporter.

L'attachement que Goethe et Lili nourrissaient l'un pour l'autre avait atteint son apogée : situation difficile où, comme on sait, les passions ne se maintiennent guère. Une fois qu'on a touché le faîte, il ne reste plus qu'à descendre, et les prosaïques préliminaires du mariage, les considérations et les arrangemens de famille devaient porter le premier coup à ces fraîches amours, jusque-là insouciantes de l'avenir. Lili aimait le monde; partout recherchée pour sa distinction et ses talens, la jolie fille du banquier de Francfort s'était habituée à régner sur un cercle dont elle recevait volontiers les empressemens et l'hommage. Les goûts mondains de la jeune personne effrayèrent

tout d'abord la famille de Goethe. Le vieux jurisconsulte et sa femme, élevés dans les traditions austères de l'antique patriciat germanique, se demandaient comment ferait cette jeune fille dissipée et frivole pour se conformer aux mœurs simples et régulières de leur maison. La sœur de Goethe surtout, Cornélia Schlosser, s'éleva contre cette union de toute l'influence qu'elle exerçait sur l'esprit de son frère. Du fond d'une petite ville où elle menait avec son mari une assez triste existence, cette femme, d'un naturel peu sympathique, ne cessait de battre en brèche le cœur de Goethe avec cet acharnement qu'apportent les sœurs en pareille occasion.

Sur ces entrefaites (avril 1775), les deux Stolberg arrivèrent à Francfort. Le jeune comte Frédéric Léopold, blessé au cœur par deux beaux yeux qu'il ne pouvait épouser, avait entrepris, en compagnie de son frère Christian et du comte Haugwitz, une de ces mélancoliques pérégrinations sans lesquelles, entre amoureux qui savent vivre, il n'y a pas de rupture complète. Il va sans dire que le jeune comte et ses fidèles acolytes s'en allaient chercher en Suisse le léthé miraculeux. Le petit groupe n'eut garde de laisser ignorer à Goethe son passage à Francfort. Bien avant cette entrevue, qui devait marquer de part et d'autre, on se convenait déjà, d'immatérielles sympathies avaient parlé. On s'était rencontré dans l'*Almanach des Muses* de Gottingue, terre commune où se donnait rendez-vous alors toute cette chaleureuse jeunesse, qui devait être un jour l'honneur et la gloire des lettres allemandes; la fraternité poétique existait, sainte et noble fraternité qui, par malheur, ne dure guère, mais que d'illustres exemples consacrent à l'avènement de toutes les périodes littéraires : j'en appelle aux romantiques de 1825, aux enthousiastes virtuoses de la *Muse française*. Goethe reçut les jeunes comtes à bras ouverts (*mit offener brust*), comme il le dit lui-même. Non content de leur faire du matin au soir les honneurs de Francfort, il les introduisit dans la maison de son père, et là, tous les jours à table, il fallait, bon gré mal gré, que le jurisconsulte austère de la ville libre oubliât les questions de droit et les affaires de conseil pour tenir tête à ces trois folles imaginations, que la philosophie et la poésie enivraient. Un soir, on parlait politique au milieu d'amples libations de vin du Rhin; à chaque coupe qu'on vidait, la haine des tyrans et de la tyrannie s'échauffait que c'était un plaisir de les voir. M. de Goethe, le père, souriait en hochant la tête, et Mme de Goethe, la même qui se vantait d'avoir servi de type à cette héroïque matrone de Goetz de Berlichingen, paraissait s'amuser fort de cette scène, qui commençait à tourner au

vrai comique. On était sur le chapitre du roi Cambyse; Léopold Stolberg venait de raconter comme quoi cet exécrable monstre avait eu l'atroce courage de percer d'une flèche le cœur d'un pauvre enfant sous les yeux même de son père, et cet acte de barbarie excitait toute la chaleureuse indignation du jeune groupe aviné. Tout à coup Mme de Goethe, qui s'était levée un moment pour descendre au cellier, rentre, apportant des provisions nouvelles, quelques-uns de ces rares échantillons des meilleures années qu'on réserve avec soin, et, déposant sur la table les flacons dont un vin empourpré colore la transparence: « Le vrai sang des tyrans, dit-elle, le voilà; abreuvez-vous-en à votre aise, mais, pour Dieu! ne me rompez pas davantage la cervelle avec vos harangues à la Brutus. — Oui, messieurs, s'écrie le jeune Goethe en levant son verre, ma mère a raison et vous pouvez l'en croire, le plus grand tyran qu'il y ait au monde est celui dont le sang vous est offert; n'approchons de lui qu'avec prudence, car il a d'irrésistibles séductions, et son esprit vous ensorcelle. Flatteur, insinuant, despote, je défie qu'on me cite un plus redoutable tyran. Les premières gorgées de son sang vous allèchent; plus on en boit, plus on devient avide; une goutte suit l'autre inévitablement, et c'est comme un collier de rubis qu'on craindrait de voir s'interrompre. » On devine que, dans l'intimité de pareilles relations, nos jeunes gens ne devaient pas avoir de secret l'un pour l'autre. La jeunesse, la poésie et le vin vieux aidant, la confiance ne pouvait manquer de venir vite, et d'ailleurs, sur quatre, deux étaient amoureux, Léopold et Goethe; Léopold, inquiet, ardent, exalté, dans cette crise de la passion où l'amour, chassé du cœur, monte au cerveau et de là s'exhale en fumée; Goethe, moins turbulent, moins fougueux, s'étudiant lui-même dans les autres, et déjà aimant mieux écrire que parler.

Quelques jours avant de reprendre la poste, les Stolberg proposèrent à Goethe de les accompagner. Un pèlerinage romantique à travers les glaciers de la Suisse répondait à merveille aux sentimentales dispositions où l'amoureux poète se trouvait, et il se laissa facilement persuader. « Dans une ville comme Francfort, écrivait-il lui-même, ces allées et venues continuelles d'étrangers qui se croisent en tous sens et se dirigent sur tous les points du globe, éveillent de bonne heure le goût des voyages. Maintes fois déjà l'idée m'était venue de courir le monde, et je laisse à penser si, dans ce moment où il s'agissait pour moi d'une épreuve sérieuse, d'essayer si je pouvais, à la rigueur, me passer de Lili, où mon état de trouble et d'inquiétude m'interdisait toute œuvre importante, je laisse à penser si,

dans un pareil moment de crise, la proposition des Stolberg fut acceptée. » Le père accueillit avec transport ces projets de voyage, qui devaient avoir pour résultat de soustraire Wolfgang aux enchantemens de la sirène; il engagea même son fils à passer en Italie, et surtout à ne pas craindre de prolonger son absence, et Goethe quitta Francfort sans avoir dit adieu à Lili.

Une fois en route, Goethe ne tarda pas à changer d'idée sur le compte de ses compagnons de voyage. Jusqu'à l'arrivée à Darmstadt, les choses se passèrent à merveille; là seulement d'imperceptibles symptômes d'incompatibilité commencèrent à se faire sentir. Sans être insolens ni dédaigneux le moins du monde, les jeunes comtes Stolberg, appartenant par leur naissance à l'une des plus hautes familles de l'Allemagne du nord, avaient dans le commerce intime je ne sais quelle liberté de manières, quelles intolérances d'opinion, qui devaient, à la longue, blesser un homme accoutumé, comme Goethe, à la politesse bourgeoise, à la méthodique réserve de la bonne ville impériale. Léopold surtout, qui, touchant l'incomparable supériorité de sa maîtresse et la profondeur du désespoir amoureux dont il souffrait, n'admettait pas de discussion, et repoussait avec emphase tout parallèle comme injurieux, Léopold irritait à chaque instant sa fibre sensible. Vainement, dans cette chaise qui roulait vers Manheim, Goethe s'efforçait de représenter à l'exalté jeune homme que d'autres pouvaient bien avoir l'expérience de semblables douleurs, Léopold ne voulait rien entendre, et son frère Christian, ainsi que le comte Haugwitz, intervenaient alors pour mettre fin à la querelle des deux amoureux. Ce thème plus ou moins varié reparaissait sans cesse. A la suite d'un dîner d'auberge où le vin n'avait pas été épargné, Léopold se lève au milieu d'un bachique hurrah et propose un toast en l'honneur de sa belle maîtresse; puis, quand tous ont bu : — Maintenant, s'écrie-t-il, des verres consacrés de la sorte ne sauraient plus servir, et ce serait les profaner que les emplir de nouveau. — A ces mots, il lance son verre par la fenêtre, et tous les autres font comme lui. « Nous obéîmes, ajoute Goethe; mais, dans le moment où mon verre volait en éclats, il me sembla tout à coup sentir Merck me secouer par le collet de mon habit. » Cette espèce d'évocation méphistophélique de Merck en ce banquet est le meilleur indice que toute illusion sur les Stolberg s'évanouit chez Goethe dès ce moment. Au début du voyage, lui et Merck s'étaient rencontrés à Darmstadt, et le malin critique, qui le connaissait bien, le voyant s'embarquer avec ces jeunes fous, avait prédit ce qui arriva.

A Zurich, Goethe se sépara de ses compagnons de voyage pour aller rendre visite à Lavater. Déjà un an auparavant (1774), le philosophe suisse et le jeune chantre de *Werther* s'étaient vus sur les bords du Rhin, mais seulement en passant, et sans qu'il leur fût resté de ces relations toutes superficielles autre chose qu'un vif désir de se revoir. Goethe fait allusion dans une de ses poésies à cette rencontre de table d'hôte, et raconte comme quoi, placé entre Lavater et Basedow, il dévora une poularde, tandis que ses voisins de droite et de gauche se disputaient sur un point de théologie (1). Quoi qu'il en soit, ses rapports avec Lavater ne datent que de cette visite. « Notre premier, notre unique sujet de conversation, dit Goethe, fut sa *Physionomique*. » A cette époque, Lavater mettait la dernière main à son fameux ouvrage. Voyant venir à lui un grand poète de si bonne volonté, il s'empressa de l'initier dans tous les mystères de son système, lui livra ses dessins et ses manuscrits, et l'enflamma si bien, que Goethe en contracta pour le reste de ses jours une véritable fièvre de silhouettes, qui finit à la longue par n'être plus qu'intermittente, mais qui ne le quitta jamais complètement.

Cependant une soif d'émotions romantiques, un besoin de s'oublier lui-même, ne tardent pas à l'entraîner dehors. A la place des Stolberg, qu'il a perdus en route, un nouveau compagnon se présente. Celui-ci, jeune homme de vingt ans, Allemand d'origine, vivant en Suisse à la source de cette doctrine réformée dont il doit devenir le ministre, amoureux de la nature et des beaux vers, conviendra mieux aux sentimens qui l'affectent. Dès-lors voilà les deux amis en campagne, les voilà escaladant les neiges éternelles, sillonnant les lacs, visitant les cantons, bien-venus partout, grace à l'hospitalité que les lettres de Lavater leur ont ménagée. Cela durait ainsi depuis un mois, quand un beau jour, sur le sommet du Saint-Gothard, l'idée vint à Goethe de descendre en Lombardie. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'on pourrait citer telle circonstance, où l'esprit de l'homme, après avoir pris un parti, se sent plus irrésolu que jamais. En ce moment, la force de décider ce qui va suivre n'est plus en nous, mais dans le passé, dont les impulsions se ravivent et nous forcent à leur obéir. Goethe ici me servira d'exemple. Placé entre l'Italie et l'Allemagne, près de franchir la limite qui sépare le sol poétique du sol natal, il hésite et reste comme suspendu. Ne vous

(1) Und er behaglich unterdessen
Hatt einen Hahnen angefressen.

semble-t-il pas voir la lutte de l'esprit et du sentiment, de l'imagination ardente à s'élancer vers l'Éden inconnu, et du cœur qui se sent changer d'élément? Cette fois, au moins, le cœur l'emportera; l'image de Lili, un moment effacée, se réveille tout à coup au milieu de cette âpre nature; il se souvient d'un gage de tendresse donné aux jours heureux (1), et, pour la première fois depuis Francfort, il tire de son sein le talisman adoré, auquel il improvise ces beaux vers :

« Souvenir d'un bonheur évanoui, lacet fragile que je porte encore à mon col, devais-tu donc être entre nous un lien plus durable que celui de nos ames? Viens-tu prolonger les jours rapides de l'amour?

« J'ai beau te fuir, Lili, à travers les pays étrangers, à travers la forêt lointaine et les vallons, j'emporte après moi ton lien! Oh! si tôt de mon cœur ne devait pas tomber le cœur de Lili!

« Ainsi l'oiseau qui rompt sa chaîne et s'en retourne au bois traîne après lui toujours quelque lambeau de fil, signe honteux de sa captivité: quoi qu'il fasse désormais, il n'est plus l'oiseau du ciel, né libre, il a appartenu à quelqu'un. »

Après une si chaleureuse réaction, Goethe ne pouvait que prendre la poste et retourner en Allemagne.

A son retour à Francfort, les choses n'étaient plus comme il les avait laissées. La famille de Lili, naturellement assez peu portée à cette alliance, avait profité de l'avantage que Goethe lui livrait, en quittant si brusquement la place, pour faire entendre à la jeune fille qu'elle ne devait pas persister dans un engagement désormais rompu. La pauvre Lili ne voulait rien croire de ce qu'on lui disait et se contentait de pleurer. Loin de s'en fier aux apparences et d'accuser son amant, elle lui pardonnait du fond du cœur et s'efforçait de trouver des motifs légitimes à sa conduite, qu'elle avait fini par attribuer à quelque boutade d'un esprit inquiet, irrité par les mille ennuis qu'on lui suscitait, à quelqu'un de ces accès de folie qu'un grain de génie détermine si facilement dans la cervelle d'un amoureux de vingt ans. « Je l'aime, disait-elle toujours, et, s'il n'a pas cessé de m'aimer, je suis prête à le suivre jusqu'en Amérique. » On rapporta cette parole à Goethe, qui en fut touché, pas assez cependant pour se décider à être heureux une bonne fois. Cette excitation fébreuse ne lui déplaisait pas trop; il aimait à s'écouter souffrir. Le beau mouvement du Saint-Gothard n'avait pas laissé de traces; ce n'était là

(1) Un petit cœur en or suspendu à un fil de cheveux.

qu'un éclair de la montagne, qu'un de ces feux follets que l'éloignement et l'absence ravivent. D'ailleurs, en passant par Heidelberg, il avait vu sa sœur, qui ne lui épargnait pas les remontrances, et, depuis son arrivée, les lettres de cette quinteuse personne, qui semble jouer dans ce petit roman le rôle d'une lady Ashton, ne faisaient que fomenter l'irrésolution dans son esprit. Aussi long-temps qu'avait duré l'absence, il avait cru plutôt à une séparation qu'à une rupture. Sur le lac de Zurich, parmi les neiges du Saint-Gothrad, ses souvenirs, ses souhaits, ses espérances, avaient eu leur libre jeu. Au retour, tout changea; et, si c'est le ciel pour deux amans que de se revoir sans contrainte après l'absence, il n'y a pas d'enfer comparable au supplice de deux êtres qui s'aiment, et qui sentent, en se retrouvant, qu'une force inexorable les sépare. En renouant avec Lili, Goethe devait retrouver dans son entourage les mêmes contraintes, plus irritantes désormais, plus insupportables, et dès le premier jour, en la revoyant, il sentit qu'elle était perdue pour lui.

A cette époque s'ouvre vraiment une période de trouble et d'anxiété, une de ces crises de jeunesse qu'on pourrait comparer à l'ébullition du vin qui fermente. Comme le nouveau vin, le sang généreux se dépouille alors des fumées qui l'embarrassent et s'apprête à vieillir ensuite noblement. Cette transition de la jeunesse à la maturité, espèce de fièvre morale à laquelle plus d'un esprit succombe, est ici d'autant plus intéressante à étudier, qu'on sait d'avance qu'elle va se résoudre dans le calme olympien de Weimar. Sans cesse ballotté entre l'idée de cet amour auquel il ne peut se décider de renoncer et le soin de son avenir qu'il tremble d'engager, il va de Lili à Egmont : il s'enferme huit jours avec résolution, écrit le premier acte qu'il lit à son père; puis, n'y tenant plus, il court après un regard, et si au spectacle, au concert, au bal, ses yeux rencontrent les yeux de Lili, si cette blanche main si bien gantée effleure la sienne, son cœur déborde, et le voilà redevenu fou. Inquiet, tiraillé, malheureux au fond, la seule providence qui le dirige encore au milieu de tant de confusions et de dissonances, c'est la comtesse Stolberg, sa chère Auguste, qu'il aime de tous les amours, comme on aime une femme qu'on n'a jamais vue. Il lui écrit lettres sur lettres; tantôt passionné comme Werther, tantôt affectueux et tendre comme un frère, tout ce que ce feu qui s'éteint laisse dans son ame de mélancolie, d'humeur, de découragement, se reflète dans ces petits billets tracés à la hâte sur un coin de table, sur ses genoux, comme cela se trouve. Et c'est ce qui fait que cette correspondance, sans

grande valeur littéraire par elle-même, prend tout l'intérêt d'un roman, si vous la replacez au milieu des passions dont elle s'est inspirée.

25 juillet 1775.

« Je veux vous écrire, Auguste, chère sœur, bien qu'il me semble que, dans l'état où je suis, même auprès de vous, j'aurais peine à trouver quelque chose à dire. Je commence donc. Qu'il y a loin de moi jusqu'à vous! Il faut espérer pourtant qu'un jour nous nous verrons.

« Lorsque tout m'accable ainsi, je me tourne vers le nord, où respire ma sœur chérie, là-bas, à deux cents milles de moi. Hier au soir, ange, j'aurais voulu être à vos pieds, serrer vos mains. Je me suis endormi avec cette idée, et ce matin je la retrouve encore à mon réveil. Belle ame pleine de mansuétude, vous qui avez le ciel dans le cœur, je serai encore ballotté cruellement. N'importe, pourvu que je me repose un instant sur votre cœur. C'est là mon rêve, mon seul but au milieu de tant de souffrances. — Je me suis si souvent trompé sur les femmes. — Chère Auguste, que ne puis-je lire un instant dans vos yeux! — Je m'arrête; — ne cessez pas de m'aimer. »

A mesure qu'il sent que Lili va lui échapper, il tend à se rapprocher davantage d'Auguste. Il faut à cette agitation fiévreuse un cœur de femme capable, sinon de remplacer complètement la divinité perdue, du moins de servir d'objet à l'évaporation confuse de tant de sentimens exaltés, et qui l'étoufferaient, s'ils n'avaient cours. Comme il sait très bien qu'il chercherait vainement un pareil cœur dans son entourage, il franchit la distance et s'adresse ailleurs. Du reste, l'éloignement ici, loin de nuire, ajoute un vague qui sied bien et tempère la crudité de certaines boutades un peu vives. Une femme qu'on n'a jamais vue, un être avec lequel des circonstances tout amicales et poétiques nous ont mis en relation, n'est-ce point là un idéal attrayant? et, s'il est vrai de dire que chez un homme supérieur toute image que le souvenir garde s'épure insensiblement et se dégage avec le temps des moindres ombres, dans quel azur sans tache, dans quel éther fluide et transparent ne doit pas régner une apparition ainsi devinée et pressentie!

Offenbach, 9 août.

« Auguste, Auguste, un mot de toi qui me délivre, une étreinte de toi! Que d'angoisses et de confusion! Ici, dans la chambre de la jeune fille qui fait mon malheur sans que ce soit sa faute, de ce cœur d'ange dont je trouble les jours, ici, Auguste, je tiens dans mes mains ta lettre depuis un quart d'heure, et je la lis. — Elle est du 2 juin. Tu m'y demandais de te répondre

un mot, un mot du cœur; nous voici au 3 août, et je n'ai pas écrit encore. J'ai écrit, la lettre est sur ma table, commencée. O mon cœur! faut-il donc que je l'ouvre pour t'envoyer, Auguste, à toi aussi, la lie amère qu'il contient? Comment te parler de Frédéric, lorsque dans son malheur c'est le mien seul que je déplore? Crois-moi, Auguste, il souffre moins que moi. Vainement j'ai couru trois mois le pays, vainement j'ai aspiré par tous mes sens mille sujets nouveaux, ange, me voici encore à Offenbach aussi simple qu'un enfant, aussi borné qu'un perroquet sur son perchoir, et vous, Auguste, si loin! Que de fois je me suis tourné vers le nord! La nuit, assis sur la terrasse au bord du Mein, je pense à toi. Si loin! si loin! Le vertige finit par me prendre, et je ne trouve pas le temps de t'écrire. — Mais, pour cette fois, je ne cesserai pas, jusqu'à ce qu'on frappe à ma porte, qu'on m'appelle. Et cependant, cher ange, bien souvent, dans les plus vives angoisses de mon cœur, bien souvent je me suis écrié en t'appelant : Consolé! consolé! Patience, et nous y parviendrons, et tu seras heureuse dans tes frères, et nous en nous-mêmes. Cette passion sera pour nous le vent qui souffle l'incendie; elle nous apprendra, dans cette extrémité, à nous tenir sur nos gardes, à être braves, énergiques et bons, et nous serons poussés où le sens qui dort n'atteint pas. — Ne souffre point à cause de nous, supporte-nous. — Donne-nous une larme, une étreinte de main, un regard sur tes genoux; essuie ce front avec ta main chérie. Une parole énergique, et nous nous retrouverons sur nos pieds.

« Je change de dispositions cent fois par jour. Ah! que j'étais bien avec tes frères! Je paraissais calme et je souffrais pour Frédéric, plus à plaindre que moi, quoique mon mal fût plus cruel. Et maintenant, tout seul!

« Je vous avais en eux, chère Auguste, car vous ne faites qu'un en amour et en personne. Auguste était avec nous, et nous avec elle. — Et maintenant, rien que vos lettres. — Vos lettres! elles me brûlent à travers ma poche. — Et cependant, si je les ouvre en un moment favorable, comme à présent, par exemple, elles me calment. Mais hélas! trop souvent, lorsque mon cœur est sourd et aveugle, ces caractères, tracés par la plus douce amitié, ne sont plus pour moi que lettre morte. Ange, c'est un affreux état, l'insensibilité. Tâtonner dans la nuit, n'est-ce pas le ciel en comparaison d'être aveugle? — Pardonnez-moi cette confusion et tout le reste. — Je suis si heureux de pouvoir causer ainsi avec vous, si heureux de me dire : Elle va froisser ce papier dans ses mains, elle! ce papier que je touche et noircis d'encre. — Adorable enfant! — Je ne puis pourtant jamais être tout-à-fait malheureux. Encore deux mots. — Je ne resterai plus ici long-temps maintenant; il faut que je me remette en route et que je m'en aille, — où? —

Suivent quatre lignes de points, après quoi il reprend :

« Ce vide signifie que je suis resté absorbé dans mes idées un long quart d'heure pendant lequel mon esprit a fait le tour du monde. Triste destinée qui ne me permet pas un état moyen. Être fixé, cloué sur un point, ou servir

de jouet aux quatre vents! — Heureux vous êtes, voyageurs transfigurés qui dans une douce et complète satisfaction secouez chaque soir la poussière de vos pieds et vous réjouissez comme les dieux dans vos œuvres de la journée... Ici coule le Mein, juste de l'autre côté s'étend Bergen, sur une colline derrière Kornfeld. Vous avez ouï parler de la journée de Bergen (1). A ma gauche, le gris, le déplaisant Francfort, vide pour moi désormais; à ma droite, de jolis villages échelonnés sur la hauteur; en bas, le jardin et la terrasse sur le Mein, et sur ma table un mouchoir, un panier, un fichu. Aujourd'hui nous montons à cheval; ici pend une robe, là une montre, puis des boîtes, des cartons à bonnets, à chapeaux. — J'entends sa voix! — Elle veut que j'attende pendant qu'elle s'habille. — Chère Auguste, je vous décris tout ce qui se passe autour de moi, afin d'échapper, s'il est possible, par ce coup d'œil des sens, aux esprits qui me harcellent. — Lili a été très étonnée de me trouver là. Elle m'a demandé à qui j'écrivais, je lui ai dit, à vous. Adieu, Auguste, écrivez-moi. Vos frères vous auront envoyé leur silhouette. — Au nom du ciel, ne montrez mes lettres à personne. »

Cette lettre est signée *der Unruhige*, l'inquiet. Ne rions pas trop de la sentimentalité quelque peu naïve; au temps de Jean-Jacques et des *Confessions*, elle eût passé. D'ailleurs, au jeune étudiant qui vient d'écrire *Werther*, cette emphase du cœur ne messied pas; elle est là, si l'on veut, comme un trait caractéristique du moment, comme un point du costume, et je l'aime presque autant que cet œil de poudre sur les cheveux cendrés de miss Harlowe, non qu'à tout prendre cette inquiétude doive effrayer. Au milieu de ces dissonances intérieures, à travers cet état de trouble et de confusion, une lucidité trop réelle apparaît pour qu'on puisse sérieusement être alarmé. Le patient lui-même n'ignore pas, et cela dans ses plus vives angoises, que tôt ou tard il guérira. Ce n'est donc là qu'une crise, mais une crise qui, par l'importance du sujet dont elle a choisi le cœur pour théâtre, mérite qu'on l'observe et qu'on l'étudie. Après avoir tant de fois cherché à trouver Goethe dans Werther, ne sera-t-il pas facile, d'après les lettres qui vont suivre, de reconnaître Werther dans Goethe?

(1) 13 avril 1759; journée mémorable, en effet, dans laquelle le maréchal de Broglie, à la tête des troupes françaises, battit l'armée des alliés que commandait le duc Ferdinand de Brunswick. C'est à cette action d'éclat que Mme la princesse Hélène, aujourd'hui duchesse d'Orléans, faisait allusion lorsqu'au moment d'entrer en France elle indiquait avec tant de grace et d'à-propos à M. le duc de Broglie, qui l'accompagnait, la place où son aïeul le maréchal s'était illustré. Cette journée de Bergen valut à la France une mode célèbre, la coiffure à la Bergen, que les femmes inventèrent en son honneur.

14 septembre.

« Aujourd'hui je suis calme, ce qui n'empêche pas que le serpent ne dorme sous l'herbe. Écoutez-moi, Auguste, j'ai le pressentiment que vous me sauverez d'une affreuse peine, nulle autre femme que vous ne le peut. Merci pour la description que vous me faites de ce qui vous entoure. Si j'avais seulement une silhouette de vos traits! Que ne puis-je aller à vous! Dernièrement je faisais le voyage, je parcourais l'Allemagne en triste équipage sans regarder à gauche ni à droite. Je me dirigeais en toute hâte vers Copenhague; j'arrivais, j'entrais dans votre chambre, je me précipitais à vos pieds, et je m'écriais tout en larmes : Auguste, c'est toi! — C'était une heure fortunée, car tout cela se passait comme je vous le raconte, dans ma tête et dans mon cœur! Ce que vous dites de Lili est très vrai. Malheureusement, plus je me retire, plus se resserre le lien magique qui m'attache à elle. Je ne puis ni ne veux tout vous dire, ce qui se passe est trop près de moi, je n'ai pas de souvenirs. Ange! votre lettre retentit toujours dans mes oreilles comme la trompette au cœur du guerrier endormi. Plut à Dieu que vos yeux fussent pour moi le bouclier d'Ubald et m'éclairassent sur la profondeur de ma misère! — Mais laissons cela, il n'est donné qu'au regard de feu du moment de sonder le cœur humain. — Je vous quitte pour aller à table.

« *Après dîner.* — Tes bonnes paroles ne me sortaient pas de l'esprit, et quelque chose en moi me disait : N'est-ce point un excès d'orgueil de prétendre que cette jeune fille te connaisse et qu'elle t'aime; toi-même la connais-tu donc bien, et si elle est autre que toi, ne vaut-elle pas mieux? — Auguste! laisse mon silence te dire ce que nulle parole ne saurait exprimer.

« Bonne nuit, Auguste! Aujourd'hui, l'après-midi a été bonne, chose rare! d'autant plus rare, que j'avais à tenir compagnie à deux princesses. — Bonne nuit! — Je veux t'envoyer ainsi mon journal, c'est ce qu'il y a de mieux. Fais de même pour moi, je hais les lettres, les explications et les discussions. Bonne nuit! C'est pour la troisième fois que je te quitte et reviens sur mes pas; je fais comme les amoureux qui prennent leur chapeau pour se rasseoir. Ah! si tu pouvais huit jours seulement sentir mon cœur sur ton cœur, mon regard dans le tien! Ce que nous voyons ici passe comme l'éclair, et toi seule peux le comprendre. »

Du 15. — « Bonjour! — Vous ne devineriez jamais ce qui m'occupe? Un masque pour le bal de mardi.

« *Après-dîner.* — Je quitte la table pour venir te dire ce qui me trottait par l'esprit dans l'autre pièce, à savoir que jamais aucune femme ne me fut aussi chère que Auguste. — Et mon costume! Ce sera l'ancien costume allemand noir et jaune, haut-de-chauses, pourpoint, chapeau retroussé avec une plume. Combien je remercie le ciel de m'envoyer cette poupée pour deux jours, si toutefois cela dure autant!

« *Trois heures et demie.* — Tombé dans l'eau comme je le pressentais.

Mon costume ne peut être prêt, et Lili ne va pas au bal. Je voudrais pouvoir me présenter à toi tel que je suis, seigneur Dieu! En un pareil changement, toujours le même! »

Du 16. — « Des songes presque funestes m'ont inquiété toute la nuit. Ce matin encore, en m'éveillant de bonne heure, j'avais peine à les secouer; mais sitôt que j'ai vu le soleil, j'ai sauté à bas du lit et me suis promené de long en large dans la chambre; j'ai caressé mon cœur si doucement, si doucement! je me suis senti plus léger, et la conviction m'est venue que je guérirais, et que de moi sortirait encore quelque chose! Bon courage! donc, Auguste! — Ne nous en remettons pas à la vie éternelle; ici encore nous pouvons être heureux, ici encore il me reste à voir Auguste, la seule jeune fille dont le cœur batte vraiment dans mon sein.

« *Trois heures et demie après-midi.* — Matinée ouverte et bonne; j'ai fait quelque chose pour Lili; elle avait du monde, et, comme une espiègle qu'elle est, m'a joué le tour de me pousser, en sortant de table, au milieu d'un cercle d'étrangers et de connaissances. Je pars à l'instant pour Offenbach, afin de ne pas la rencontrer ce soir au spectacle, demain au concert. J'emporte ma lettre, que je continuerai là-bas.

« *Offenbach, sept heures.* — Chère Auguste! — me voici encore à cette table où je vous écrivais avant d'aller en Suisse. Un jeune couple, marié seulement depuis huit jours, loge dans la chambre voisine, et j'entends soupirer sur son lit une jeune femme qui languit déjà dans l'espoir si doux d'être bientôt mère. Adieu pour ce soir; il est nuit, et le Mein brille entre ses rives sombres.

« *Offenbach, dimanche, dix heures du soir.* — Journée pénible et triste : en me levant, j'étais bien. J'ai écrit une scène de mon *Faust;* ensuite j'ai perdu deux heures, après quoi je suis allé faire ma cour à une jolie fille dont tes frères t'auront parlé, et qui est bien la plus singulière créature que je connaisse. J'ai mangé, dans une compagnie où je dînais, une douzaine de petits oiseaux, aussi vrai que Dieu les a créés; puis je me suis promené sur le fleuve en dirigeant moi-même le canot (j'ai la fureur d'apprendre à naviguer), puis j'ai joué deux heures au pharaon, et me suis attardé deux autres heures à converser avec de braves gens, et maintenant me voici à ma table pour te dire bonsoir. Et cependant que d'angoisses et de troubles! Comment te dire ce que j'éprouvais au milieu de ces distractions. Je n'ai pas cessé de souffrir; j'étais comme un rat qui a mangé de l'arsenic : il court dans tous les coins, absorbe toute humidité, dévore tout ce qu'il rencontre sur son passage, tandis qu'une flamme intérieure, qu'une ardeur mortelle, inextinguible, lui consume le sang (1). Et dire qu'il y a huit jours Lili était ici, et que je m'oubliais à cette heure dans la plus affreuse, la plus solennelle, la plus douce crise où

(1) Il parle, dans une des lettres précédentes, d'une scène de *Faust* qu'il vient d'écrire; ne serait-ce pas la scène des joyeux compagnons dans la taverne d'Auer-

je me sois trouvé de ma vie! Ah! chère Auguste, pourquoi ne puis-je t'en rien dire? pourquoi? Je contemplais la lune et le monde à travers les larmes embrasées de l'amour. Tout ce qui m'entourait avait une ame! Aussi depuis la crise, Auguste, je suis taciturne, mais non calme; — taciturne autant que je puis l'être. — Je tremble que pendant les jours paisibles un nouvel orage ne s'amasse, et que.... — Bonne nuit, ange! unique, unique jeune fille, et j'en connais beaucoup!

« *Lundi*, 18. — Mon petit navire attend, nous allons descendre le fleuve. — Splendide matinée! le brouillard est tombé, tout est frais et lumineux à la ronde. — Et moi je retourne à la ville, je vais reprendre le seau des Danaïdes! Adieu!

« Je respire librement la fraîche matinée! Chère Auguste, je le sens, mon cœur finira par s'ouvrir à la vraie volupté, à la vraie souffrance, et tôt ou tard cessera d'être ainsi ballotté, entre le ciel et l'enfer, sur les vagues de l'imagination et d'une sensibilité extravagante. Chère, écris-moi aussi un journal, il n'est que ce moyen de vaincre cette éternelle distance.

« *Lundi, minuit, Francfort, à ma table.* — Je rentre pour te dire bonsoir. J'ai erré, je me suis étourdi toute la journée. O chère, qu'est-ce donc que la vie de l'homme, et tant de biens qui s'amoncèlent à mes pieds, tant d'amour qui m'entoure? — J'ai vu Lili aujourd'hui après dîner, je l'ai vue au spectacle, et je n'ai pas eu un mot à lui dire, nous ne nous sommes pas parlé; ah! fussé-je délivré de cette angoisse! Et pourtant, Auguste, je tressaille à la seule idée qu'elle pourrait me devenir indifférente. En attendant, je reste fidèle à mon cœur et laisse faire.

« *Mardi, sept heures du matin.* — Dans les plaisirs et la dissipation! Auguste, je me laisse entraîner et ne dirige le gouvernail que pour m'empêcher d'engraver, et cependant j'ai engravé et ne puis m'arracher à son influence. Ce matin, le vent souffle pour elle dans mon cœur! — Grande et sévère leçon! — Néanmoins je vais au bal, pour l'amour d'une gracieuse créature, mais simplement, en domino. Lili n'y vient pas.

« *Trois heures et demie après midi.* — Toujours le même train, poussé

bach, ou cette idée se trouve reproduite mot pour mot dans la fameuse chanson du rat :

Sie fuhr herum, sie fuhr heraus
Und soff aüs allen Pfützen,
Zernagt's, zerkratzt das ganze Haus
Wollte nichts ihr Wüthen nützen,
Sie that gar manchen Aengstesprung,
Bald hatte das arme Thier genüng
Als hätte es Liebe im Leibe.

Maintenant est-ce la prose de l'amant que le poète a rimée, ou l'amant aurait-il par hasard fait servir l'inspiration du poète à ses divagations sentimentales? Il y a là plus qu'une question de date à éclaircir.

par l'oisiveté vers les dominos et les chiffons à travers mille niaiseries. J'ai pourtant bien des choses à te dire encore. Adieu! je suis un pauvre homme égaré et perdu!

« *Huit heures du soir.* — Je rentre du spectacle, et viens m'habiller pour le bal. — Ah! chère Auguste, lorsque je relis cette lettre! quelle vie! Persisterai-je, ou bien dois-je en finir pour toujours? Et pourtant, chère, lorsque je sens tant de parcelles se détacher de mon cœur, lorsque je vois se détendre cet état convulsif dont ma chétive et folle organisation était la proie, se rasséréner mon coup d'œil, mes relations avec les hommes gagner en sûreté, en force, en étendue, et cela sans que mon être intérieur s'amoindrisse, sans que mon cœur cesse d'être voué pour jamais à l'empire sacré de l'amour, qui peu à peu refoule tout élément étranger par cet esprit de pureté qu'il est lui-même, oh! alors, je me laisse aller. — Peut-être me trompé-je? n'importe, je rends grace à Dieu. Bonne nuit, adieu!

Il n'y a pas à s'y méprendre : la guérison dès long-temps entrevue se déclare cette fois ouvertement. Voilà, nous pouvons le dire, une cure habilement conduite. Goethe, si on l'a remarqué, ne s'arrête pas aux expédiens en usage chez les poètes ordinaires; dès le premier moment, il tranche dans le vif, il a recours aux grands moyens. La dissipation, les voyages, les galanteries faciles, et, çà et là, aux bons momens, l'étude et le travail; un homme du monde, roué aux intrigues, ne s'en fût pas mieux tiré. Il y a, dans ce joli roman, des contradictions qui me ravissent. Avez-vous jamais vu tant d'exaltation sentimentale, de poésie expansive, se marier à plus d'expérience et de jugement? Comme il calcule et prévoit tout, comme sa raison n'abdique jamais, et cela, même dans ses accès de délire! Est-ce à dire qu'on doive accuser le poète de n'être pas de bonne foi? Non, certes; c'est un des rares priviléges de cette organisation puissante que l'homme et le poète, loin de s'exclure, s'aident l'un l'autre et se complètent. Et voilà pourquoi, dans certaines occasions difficiles, celle-ci par exemple, quand un poète ordinaire eût chanté, lui agit. La lettre qui suit constate un dernier progrès dans sa guérison, désormais radicale :

« J'ai passé la nuit au bal, et n'ai dansé que deux menuets, occupé que j'étais à tenir compagnie à une aimable personne qui toussait. Si je te disais mes relations nouvelles avec les plus douces, les plus nobles ames féminines, si je pouvais, de vive voix; non, quand je le pourrais, je ne l'oserais, et tu n'y tiendrais pas. Moi aussi j'aurais succombé, si tout s'écroulait à la fois, et si la nature, dans sa prévoyance économe, n'avait soin de nous administrer chaque jour quelque grain d'oubli. Il est maintenant huit heures, j'ai dormi

jusqu'à une heure, j'ai dîné, pris quelques soins, je me suis habillé, présenté au prince de Meiningen, j'ai été à la promenade, au spectacle, dit sept mots à Lili et me voici. Addio! »

Cette lettre est la dernière où le nom de Lili soit prononcé; déjà sa résolution était prise de se rendre à Weimar, où le jeune couple grand-ducal devait l'emmener à son retour de Carlsbad. Lui-même a pris soin d'expliquer les raisons qui le déterminèrent à cette époque. « J'avais reçu de ce côté tant d'accueil et de prévenances, écrit-il dans ses mémoires, que je gardais à leurs altesses une reconnaissance qui tenait presque de la passion. L'attachement que j'avais conçu dès l'abord pour le grand-duc, mon culte pour la princesse, que je connaissais dès long-temps, bien que seulement de vue, mon désir de nouer des relations amicales avec Wieland, qui s'était conduit à mon égard d'une si noble manière, et de régulariser en temps et lieu mes désordres, moitié volontaires, moitié occasionnés par les circonstances, c'étaient là des motifs irrésistibles et faits pour agir même sur un jeune homme ayant le cœur libre. Mais, à cette époque, j'en étais venu à cette extrémité, qu'il me fallait fuir Lili d'une manière ou de l'autre, soit pour me diriger vers le sud, où les récits de mon père me représentaient chaque jour le plus beau ciel de la nature et des arts, soit pour me rendre dans le nord, où m'attirait un si glorieux cercle d'hommes éminens. » Ainsi s'éteignit cet amour, sans rien tenir de ce que le monde en attendait, bien qu'au sens de Goethe il eût donné peut-être davantage, puisqu'il en résulta pour lui un centre d'activité plus solide et plus invulnérable. On ne saurait nier que ce penchant de Goethe à s'appuyer sur la réalité ne lui ait considérablement profité dans ses œuvres, et c'est une folie de prétendre, comme l'ont fait en Allemagne certains coryphées d'une réaction avortée, que sans cette tendance pratique il eût été plus grand. C'est au contraire à cette tendance qu'il doit l'ordre de son esprit, la mesure de ses productions, et, comme il le dit lui-même, sans elle il risquait de se perdre. Qu'il eût touché au but atteint en épousant Lili ou qu'il l'eût dépassé, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de discuter. Quoi qu'il en soit, il arriva à ces fraîches amours ce qui arrive à tant d'autres qui s'en vont, nobles tiges dispersées par les vents de l'existence, porter ici et là, celle-ci dans un poème ou dans un drame, celle-là dans les soins prosaïques du ménage, des germes chauffés au soleil d'une première passion. Lili se maria quelque temps après à M. de Turkheim, à Strasbourg, et mourut en 1815,

le 6 mai. J'ai beau chercher dans les poésies de Goethe, je n'y trouve nul écho de cette mort. Il semble pourtant qu'une pensée mélancolique, une larme donnée à travers le temps à cette fraîche créature qu'il avait tant aimée ou cru aimer eût bien fait dans le cycle des poésies assez nombreuses qu'elle lui inspira; mais Goethe, comme on sait, n'était pas l'homme des émotions rétrospectives : d'ailleurs, à l'époque où Lili mourut, la Suléika du *Divan* accaparait tous les trésors de son imagination.

Goethe arriva à Weimar en novembre 1775. Ici commence une vie nouvelle; les amitiés illustres se le disputent; on le visite, on l'entoure, on le choie, on l'accable d'honneurs et de prévenances; Charles-Auguste surtout ne le quitte plus un seul instant (1); c'est un engouement, un fanatisme dont rien n'approche. Le nouveau Jupiter prend possession de son olympe, et dans cet inextinguible hurrah qui l'accueille à la table grand-ducale, transformée pour un jour en banquet des dieux, ses sensations antérieures s'émoussent et disparaissent. Lili, Auguste, il oublie tout et s'oublie lui-même; à peine s'il trouve le temps, entre deux coupes de nectar, de laisser tomber de sa plume ces lignes empreintes de ce trouble divin assez commun aux mortels qui se transfigurent :

Weimar, 11 février 1776.

« Puisses-tu, chère Auguste, interpréter mon silence! Je ne puis, je ne puis rien dire! »

La crise fut si violente qu'elle faillit lui coûter la vie; quelques jours après avoir écrit ce billet, il tomba malade, et peu s'en fallut que la céleste mue ne s'accomplît chez lui plus radicalement qu'il ne le souhaitait. Cette maladie fut le coup de tonnerre après l'orage; elle changea la température, jusque-là inégale, et décida le beau, le calme, le ciel bleu sur lequel les nuages ne devaient plus que glisser. Une fois en convalescence, il songe à rentrer dans la vie, mais sous d'autres conditions. Aux désordres, aux vicissitudes d'une existence de jeune homme livrée à tous les vents qui passent, va succéder la méthode et l'économie domestique. Désormais le sentiment du bien-être et des relations commodes régnera dans son cœur à la place que

(1) Ce passage d'une lettre de Wieland à Merck (26 janvier 1775) donnera une idée de cet empressement : « Goethe est fixé ici à moi jamais; Charles-Auguste ne peut plus faire un pas sans lui. La cour, ou plutôt sa liaison avec le grand-duc, lui fait perdre un temps regrettable; et cependant, avec ce merveilleux homme de Dieu, rien n'est perdu! »

les passions ont essayé d'occuper. C'est plaisir de le voir s'installer dans la jolie villa au bord de l'Ilm, qu'il tient de l'amitié de Charles-Auguste. Il dessine lui-même son jardin, arrange ses bancs de gazon *pour que le repos y descende sur son ame*, et le soir, assis devant sa porte, écoute les *oiseaux lui chanter quelque chose*. Peu à peu sa correspondance avec la comtesse Auguste se renoue, et l'homme heureux, l'homme qui a trouvé le chemin de la quiétude, vous apparaît à tout instant dans ces mille riens dont abonde ce journal, qui désormais raconte plus qu'il ne discute.

28 août 1776.

« Bonjour, Auguste. Ma première pensée, en sautant du lit, est pour toi. Une belle et riche matinée, mais fraîche; le soleil donne déjà sur mes prés. — La rosée flotte encore sur l'eau. Cher ange! pourquoi faut-il que nous vivions si éloignés l'un de l'autre? Je m'en vais jusqu'à la rivière voir s'il y a moyen de tirer quelques canards sauvages.

« *Vers midi.* — Je me suis attardé à la chasse; j'ai surpris un canard. Je ne suis rentré que tout à l'heure, dans le mouvement de la journée, et maintenant me voilà complètement désœuvré jusqu'à demain. Adieu, cependant.

« *Quatre heures après-midi.* — J'attends Wield, sa femme et ses enfans. J'ai pensé beaucoup à toi aujourd'hui.

« *Sept heures du soir.* — Ils me quittent à l'instant, — et maintenant plus rien. — Dieu soit loué! un jour où je n'ai rien écrit, rien pensé, où je me suis laissé aller aux seules impressions de mes sens! »

Ainsi se prolonge quelque temps encore cette correspondance, où Goethe continua d'enregistrer jour par jour, heure par heure, toutes les sensations, tous les accidens de cette existence dont il écoutait les moindres pulsations, comme on ferait du mécanisme d'une montre. Cependant, vers l'époque du second voyage en Suisse, qu'il entreprit dans la compagnie de Charles-Auguste, une ombre vint offusquer ces relations jusque-là tout idéales. La manière un peu dégagée dont Léopold Stolberg en usa avec le grand-duc de Weimar (sur le chapitre de son grand-duc Goethe n'admettait pas la plaisanterie) amena chez le poète, susceptible au dernier degré, une réserve qui devait dégénérer en froideur. Peu à peu la correspondance se ralentit, et les relations finirent par devenir si rares, qu'à dater du voyage dont nous parlons on en perd la trace; quelques lignes, en 78, quelques lignes encore en 80, un signe de vie en 82, puis plus rien. Là s'arrêtent les rapports de Goethe avec la comtesse Auguste, pour ne se renouer que quarante ans plus tard. Mais n'anticipons pas sur

les évènemens, et tâchons d'éclaircir les motifs qui séparèrent, dans la maturité de l'âge et de la vie, ces deux grandes ames, instinctivement portées l'une vers l'autre, et dont les sympathies, refoulées, mais non mortes, avaient encore à dire leur dernier mot dans une occasion bien solennelle.

Et d'abord, sans trop creuser le fond des choses, les mille occupations nouvelles qui sollicitèrent tout à coup l'activité de Goethe, ne devaient plus beaucoup lui permettre de s'oublier ainsi à tout moment dans les aimables causeries d'une correspondance féminine. Au milieu de tant d'affaires hétérogènes auxquelles sa nature, à coup sûr, pouvait suffire, mais dont la vie qu'il menait à Francfort ne lui avait nullement donné l'expérience, c'en était assez pour lui que de se reconnaître. Quoi qu'il en soit, avec cette correspondance se relâchèrent tous les liens qui l'attachaient à la famille Stolberg. Un manque de parole de Frédéric-Léopold au grand-duc de Weimar commença, nous l'avons dit, à l'indisposer contre les deux frères, dont celui-ci, le plus jeune, était son favori. Le grand-duc Charles-Auguste, alors occupé à former autour de lui ce groupe d'esprits distingués dont son règne s'honore, avait offert au comte Léopold de prendre du service à sa cour. Léopold, flatté des avances du prince, s'engagea, puis, détourné par je ne sais quelles représentations acrimonieuses du vieux Klopstock, qui prétendait craindre pour son élève le séjour de Weimar, il changea brusquement d'opinion, et ne prit même pas la peine de motiver son refus. C'en était assez pour que Goethe, inexorable sur l'étiquette (et il y avait plus ici qu'un manque d'étiquette), ne lui pardonnât jamais. D'ailleurs, si on l'a remarqué, les relations qui existaient entre lui et les frères Stolberg n'avaient rien de bien sentimental. Nés aux deux extrémités de l'Allemagne, des affinités intellectuelles furent le seul mobile qui les rapprocha. Il n'y eut rien, dans cet attachement de passage, dans cette liaison de plaisir et de mode, rien de cette estime raisonnée, de cette habitude de vivre ensemble qui fondent la vraie amitié. Goethe et les Stolberg s'étaient rencontrés, non connus. Aussi s'explique-t-on sans peine comment, en les perdant de vue, Goethe les relégua au second plan de ses souvenirs, un peu dans le fond du tableau dont la jeune cour de Weimar occupait le devant. De leur côté, les Stolberg en firent autant. Christian, devenu bailli à Tremsbüttel, Frédéric-Léopold, aussi dans les emplois, l'un et l'autre avaient dit adieu aux rêves de jeunesse. Pour la comtesse Auguste, elle continua à vivre de la vie de famille, et, vers trente ans, épousa

son beau-frère, le comte Andreas-Pierre de Bernstorf, alors veuf de sa sœur aînée. — En 1788, Léopold Stolberg perdit sa femme, après six ans de mariage, et cette mort porta toutes ses idées vers la dévotion. Après une jeunesse orageuse et quelque peu relâchée, Léopold avait trouvé le calme dans cette union avec une noble et excellente personne qu'il adorait; cette alliance une fois rompue, la fougue inquiète de sa nature se réveilla, et, comme il arrive presque toujours, se tourna vers d'autres fins extrêmes. Ses idées devinrent dogmatiques, et peu à peu il inclina au catholicisme, qu'il finit par embrasser avec une ardeur de prosélyte dont toute l'Allemagne fut émue. Une pareille conduite ne pouvait que déplaire à tous ses amis, qui ne tardèrent pas d'accueillir avec toute sorte de sarcasmes les tendances ultramontaines de leur ancien compagnon de plaisir. Je trouve dans la correspondance de Goethe avec Schiller, ainsi que dans le *Xenies*, petit recueil de satires et de bons mots qu'ils décochèrent en commun, on le sait, contre les travers de leur temps, littéraires et autres, plus d'une allusion mordante aux circonstances, plus d'un grêlon perdu de cette averse épigrammatique. Goethe haïssait trop ouvertement le mysticisme pour ne pas condamner dans l'ame toute espèce de tentative faite de ce côté.

Cependant, autant qu'il le put, il se tint éloigné de la querelle. Quelques lignes égarées dans l'ensemble de ses poésies (1), et dont on ne saisit le sens qu'à la condition de se reporter vers les débats théologiques de cette époque, prouvent seulement à quel point lui répugnaient toutes ces controverses qui ne servent qu'à fomenter les animosités et la discorde. Du reste, il observa sa règle de conduite ordinaire, qui consistait à laisser faire et dire, et à méditer silencieusement sur ce qui se passait. Religion ou politique, il avait, à l'égard de toute polémique violente, une passivité dont il ne se départait pas. Alors comme aujourd'hui, les hommes du mouvement, de la presse quotidienne comme on dit, lui faisaient un crime de son indifférence. Lui, qui doutait de tout hormis de la raison humaine et de l'art, retournait en souriant à son œuvre, à cet Alhambra merveilleux qu'il construisait à distance des orages du siècle, et s'occupait, tandis que les autres s'entredéchiraient, à creuser pour les mille sources jaillissantes de sa fantaisie des lits de cailloux fins sous des bosquets de myrtes et de lauriers-roses.

La famille Stolberg, originaire du Holstein, appartenait à ce protes-

(1) Voir la pièce intitulée : *Voss contra Stolberg*.

tantisme austère et rigoriste du nord de l'Allemagne; on comprend dès-lors quel coup dut lui porter la conversion éclatante de l'un de ses principaux membres au catholicisme. Cependant, si cruelle que fût cette épreuve, dont le scandale s'était emparé, la famille en ressentit moins d'indignation que de tristesse; on raconte même qu'une sœur de Frédéric-Léopold suivit l'impulsion donnée et se fit catholique, pensant, dans son fraternel entraînement, qu'une religion que son frère bien-aimé s'était choisie devait avoir pour elle des trésors de grace et de consolation que les autres ignorent. Mais le sens protestant du Holstein ne tarda pas à reprendre ses droits, et quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis sa conversion que la catéchumène irrésolue revenait à son ancienne croyance. Il y eut un moment où les querelles de religion semblèrent revivre. Le vieux protestantisme, mis en émoi par de nombreuses et de solennelles défections, releva la tête pour se défendre, et plus grandissait chez les uns cette fièvre de conversion, plus les autres jetaient feu et flamme. Vainement Goethe essaya de rétablir la paix entre les deux partis en s'écriant que dans le royaume de l'autre monde il y avait plus d'une province. Ces belles paroles, que nous retrouverons tout à l'heure dans sa dernière lettre à la comtesse Auguste, loin de calmer les esprits suscitèrent chez les partisans de l'orthodoxie les réclamations les plus vives. L'impulsion était donnée, et pendant quelque temps les passions religieuses occupèrent à elles seules cet enthousiasme que les sentimens de nationalité devaient, avec plus de raison, enflammer peu après. Comme on pense, dans ce conflit universel, Goethe eut plus d'un assaut à soutenir; sa répugnance insurmontable à se mêler à tous débats de ce genre, l'attitude froide et réservée qu'il affectait, son ironique indifférence, finirent par lui valoir les attaques des deux partis. Ce que voyant, il n'en devint que plus impassible et n'eut pas même l'air de s'en apercevoir, un peu semblable au commandant de cette forteresse construite au dernier pic du Iungfrau, et qui, tandis qu'on le bombardait de la vallée, laissait faire, bien certain que l'orage ne monterait pas jusqu'à lui. Plus d'une épigramme ayant trait à cette époque, et qu'il décochait d'en haut, comme on décharge par intervalles sa carabine sur un ennemi impuissant, prouve toutefois que, s'il se tint à l'écart des petites passions du moment, il n'en comprenait pas moins bien le fond de la question. Je citerai entre autres ce quatrain composé évidemment pour la circonstance :

« Attachez-vous à suivre la voix sacrée de la vérité, et vous ne tromperez

jamais ni vous ni les autres. Certaine dévotion laisse vivre le faux, et voilà pourquoi je la hais.

Et celui-ci, où reparaît, sous le ton du badinage, cette espèce de culte qu'il professait partout pour la jeunesse et la santé :

« Si quelque jolie fillette veut bien prendre souci de mon salut, son tendre cœur est déjà voué à l'amour. Quant aux remontrances que la veuve d'un prêtre me débite du coin de son poêle, je n'y vois que vanité et chaos. — Je n'ai que faire de vos recommandations auprès du Sauveur, et l'homme sain le connaît mieux que les malades. »

Cependant, en présence de la démarche de Stolberg, son impassibilité ordinaire perdit un moment contenance. Il faut croire que cette conversion lui causa quelque douleur, qu'il en fut même affecté aussi vivement qu'il pouvait l'être. Un soir, dans une société d'Iéna, les dames, qui venaient de lire l'*Histoire de l'église* de Stolberg, lui demandèrent son opinion sur cet ouvrage, alors fort en vogue, et dont la grave Allemagne se préoccupait au moins aussi ardemment que nous pourrions le faire du roman du jour : Goethe, jusque-là d'une humeur enjouée, fronça le sourcil dès qu'on le mit sur ce chapitre, et finit par donner pour toute explication qu'il fallait se méfier de semblables livres, bons seulement à fausser le jugement en matière divine et humaine et à vous inspirer des préventions qui, le plus souvent, influaient sur les plus simples actes de l'existence; que, du reste, pour lui, il en avait horreur. On raconte qu'après cette sortie, qui avait paru lui coûter beaucoup, il devint de plus en plus morose et taciturne, et que, bien qu'il se trouvât au milieu d'un cercle de femmes spirituelles et causant volontiers, il n'y eut plus moyen, tout le reste de la soirée, de tirer de lui autre chose que des monosyllabes.

Du reste, cette amertume de cœur survécut chez lui aux évènemens. En 1820, l'impression subsistait encore assez vive pour lui dicter ces lignes, qu'il écrivait dans un de ses momens de retour sur le passé :

« La querelle entre Voss et Stolberg me toucha sensiblement, et donna lieu pour moi à plus d'une réflexion. — Il arrive dans la vie qu'après vingt ans de mariage un couple, en secret désuni, demande la séparation, et chacun de s'écrier alors : « D'où vient que vous avez patienté si long-temps, et pourquoi « ne point patienter encore jusqu'à la fin ? » Cependant un tel reproche est ce qu'il y a de plus injuste. Quiconque a pris la peine de peser dans toute sa valeur la condition grave et digne que le mariage constitue dans une société

moralement organisée, avouera combien c'est une chose dangereuse de se démettre d'une semblable dignité, et se posera cette question, à savoir s'il ne vaut pas mieux se résigner aux désagrémens du jour, et prendre son parti sur des tribulations qu'on est, la plupart du temps, en état de supporter, que de brusquer un dénouement qui, après tout, s'offrira de lui-même en désespoir de cause. Il en est de même d'une amitié contractée dans la jeunesse. Ces liens formés dans les premiers beaux jours, dans ces jours qui se développent riches d'espérances, ces liens-là sont absolus. On n'entrevoit alors, ni pour le moment ni pour l'éternité, aucun sujet possible de discorde. Ce premier engagement se place bien plus haut qu'une alliance contractée à l'autel entre deux amoureux, car elle est pure et ne se hausse sur aucun désir dont la satisfaction laisse craindre un pas en arrière; et voilà ce qui fait qu'il semble impossible qu'on renonce jamais à une affection de jeunesse, même lorsque de menaçantes différences se déclarent et reviennent à la charge pour la battre la brèche.

« Quand on réfléchit à la situation de Voss vis-à-vis de Stolberg, il est impossible de ne pas être frappé d'une différence telle qu'elle ne permet pas d'espérer la moindre égalité dans les relations. Deux frères, jeunes patriciens qui se font remarquer au café des étudians par la recherche du service et de la bonne chère, derrière qui se meut en sens divers toute une lignée d'aïeux, comment imaginer qu'un brave et rude autochtone, isolé de toute coterie, puisse former avec eux une liaison durable? Des deux côtés, les rapports sont précaires; une certaine libéralité de jeunesse et de cœur, jointe à de mutuelles tendances esthétiques, les rassemble sans les unir; car qu'est-ce qu'une communauté de poésie et de pensée contre des idiotismes innés, contre des différences dans la manière de vivre et la condition? »

Voss n'est-il pas un peu mis ici pour Goethe lui-même? Cette amitié de jeunesse, ces incompatibilités tardives, comme aussi la différence de rang et de fortune, tout cela ne rappelle-t-il pas la position du jeune Wolfgang vis-à-vis des comtes Stolberg lors du premier voyage en Suisse? L'identité des circonstances est remarquable, d'autant plus que le passage en question coïncide parfaitement avec un autre écrit plus de quinze ans auparavant, et dans lequel il disait, en parlant cette fois de lui-même :

« La conversion publique de Stolberg au culte catholique brisa les plus beaux liens antérieurement noués. Quant à moi, je n'y perdis rien, mes rapports d'intimité avec lui ayant dès long-temps dégénéré en une bienveillance banale. Je m'étais senti de bonne heure, à son égard, une de ces franches inclinations qu'on a pour un homme vaillant, aimant et digne d'être aimé. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il ne saurait jamais s'appuyer sur lui-même, et finis par être convaincu qu'il cherchait, en dehors du centre de mon activité, son repos et son salut. Aussi l'évènement n'eut-il pas de quoi

me surprendre : depuis long-temps je le regardais comme un véritable catholique, et en effet il l'était par ses idées, par ses démarches, par son entourage; de la sorte j'envisageais d'avance avec calme le tumulte qui devait finir par jaillir de la manifestation ultérieure de nos secrets malentendus. »

Quant à la comtesse Auguste, il conserva d'elle, jusqu'à la fin, un souvenir plein de respect, mais trop intimement lié à certaines circonstances de jeunesse pour qu'il ne s'y mêlât point quelque amertume à mesure qu'il avançait en âge. Elle, de son côté, ne se démentit pas dans son affection. Elle était de ces ames pieuses pour lesquelles un premier sentiment reste sacré lors même qu'un développement ultérieur, qu'elles ne peuvent adopter, les éloigne dans la suite de l'ami d'autrefois. Nous avons vu dans Auguste l'espiègle jeune fille, l'aimable enfant inspirant, sans le vouloir, une passion tout idéale dont elle accepte gaiement l'hommage sans fol empressement ni pruderie, en personne d'esprit et de cœur; je voudrais maintenant montrer chez elle la femme austère, la puritaine qu'un soin religieux préoccupe. Quelques passages d'une lettre de Mme de Binzer, que la comtesse Auguste devait plus tard instituer dépositaire de sa correspondance avec Goethe, indiqueront ici, mieux que nous ne pourrions le faire, certains reliefs de cette noble figure de matrone affable et souriante en son rigorisme.

« J'ai passé hier la soirée chez la vieille comtesse Bernstorf (Kiel, 28 mai 1830). Décidément je ne saurais voir cette femme sans éprouver un sentiment de respect et de vénération profonde. Quelle noblesse et quelle dignité sur ce visage que le temps a pu flétrir, mais dont il n'enlèvera jamais le caractère auguste! Que de bienveillance et d'aimable résignation sur ce front couronné d'épaisses boucles de cheveux blancs! La comtesse est petite; mais tant de dignité, d'élévation respire dans son air! Sa simplicité surtout, sa douceur angélique me ravissent. Je ne saurais dire combien j'ai en moi de sympathie pour ces natures délicatement pieuses qui, sous les dehors de la plus discrète tolérance, n'en conservent pas moins dans l'ame d'inébranlables convictions, qui mettraient plutôt en doute la renaissance des fleurs au printemps que la résurrection au dernier jour, et qui, laissant de côté toutes ces nuances frivoles dont nous nous payons, ne reconnaissent en fin de compte que deux choses, le bien et le mal, l'honnête et le déshonnête. Bien loin de blâmer à tout propos, elles travaillent à convertir chacun, car c'est pour elles une affaire de cœur de chercher à procurer aux autres la paix profonde dont elles jouissent. Nul malheur ne les abat, nulle perte ne les décourage. Ce que ce monde leur refuse, elles espèrent le retrouver dans l'autre, et n'aperçoivent au-delà des portes funèbres du tombeau qu'un royaume divin plein de joie infinie où il y a place pour tous, et où elles voudraient tous entraîner avec

elles. La vieille comtesse a dans sa manière de s'exprimer une certaine solennité qu'on serait parfois tenté de prendre pour du pédantisme; mais ce ton de réserve absolue, cette façon de se tenir en garde contre toute vivacité inopportune sont des particularités essentielles que je ne saurais oublier dans ce portrait. — J'aurai toujours devant les yeux ses beaux cheveux blancs argentés par l'âge et ce noble front qui semble déjà ne plus donner asile aux émotions terrestres... »

On conçoit, d'après cela, que de cruels mécomptes attendaient dans la vie cette femme, ardente amie, non moins que zélée protestante, et suivant, du fond de sa croyance austère et puritaine, Goethe pas à pas dans son développement intellectuel. Il suffit de parcourir l'œuvre de ce génie superbe, en lutte ouverte avec toute espèce d'autorité sacerdotale, et qui haïrait Dieu s'il le lui fallait voir sous le dogme d'une religion, pour sentir dans quelles perplexités, dans quelles angoisses dut tomber à son sujet une ame dévotement préoccupée du souci de l'éternité. Et sans aller chercher bien loin nos exemples, quel sens pouvaient avoir aux yeux de l'épouse fidèle *les Afinités électives*, de la protestante scrupuleusement attachée aux principes de la Bible, tant d'autres pièces qu'en dehors du point de vue philosophique on prendrait pour des défis jetés à l'impiété et à l'athéisme? Se figure-t-on l'amertume que doit endurer une ame sincèrement vouée aux pratiques de la religion en voyant à ses côtés un être qu'elle affectionne se damner de gaieté de cœur? A l'aspect de ce vieillard qui marchait ainsi vers l'éternité la tête haute et le cœur libre, gardant jusqu'à la fin son franc parler sur tout et ne reniant rien, la noble amie eut peur. Tant de raison aux portes du sépulcre l'épouvanta; il est des momens où le calme d'un esprit fort peut être pris pour du vertige. Auguste tremblait pour l'ame de Wolfgang. Vingt fois elle fut tentée de lui venir en aide au bord de l'abîme, de lui jeter du fond de sa retraite une de ces paroles que la voix dit à Saul sur le chemin de Damas; mais je ne sais quelle fausse honte, quelle crainte de voir sa démarche mal interprétée l'avait toujours retenue! A la fin, cependant, son trouble augmente, elle songe au remords qui pèserait sur elle, si l'avertissement arrivait trop tard et sa conscience, assumant charge d'ame, lui dicte cette lettre qu'elle adresse à Goethe sur-le-champ.

LA COMTESSE BERNSTORF A GOETHE.

Bordesholm, 15 octobre 1822.

« Reconnaîtriez-vous, si je ne me nommais, les traits du temps passé, cette voix qui vous était jadis si bien venue? Eh bien! oui, c'est moi, Auguste, la sœur des deux Stolberg si tendrement chéris, si amèrement pleurés et regrettés. Ah! que ne peuvent-ils, du sein de leur séjour de paix, de ce monde où il leur est donné de contempler celui auquel ils n'ont pas cessé de croire ici-bas, que ne peuvent-ils se joindre à moi pour vous dire : « Cher, cher « Goethe, tournez-vous enfin vers celui qui se laisse si volontiers trouver, « croyez en celui en qui nous avons cru tant que notre vie a duré! » Et ils ajouteraient encore, les bienheureux : « que nous contemplons désormais; » et moi, je dis: qui est la vie de ma vie, la lumière de mes sombres jours, qui fut pour nous trois le sentier, la vérité, la vie, notre maître et notre Dieu! Je laisse encore parler mes frères, qui exprimèrent ce vœu si souvent avec moi : « Cher, cher Goethe, l'ami de notre jeunesse, jouissez, vous aussi, de ces « biens qui, déjà sur la terre, étaient notre partage, l'amour, l'espérance, la « foi. » Et ils ajouteraient, les bienheureux : « la science et la paix éternelle « vous attendent ici. » Pour moi, je ne vis encore que dans l'espérance de cet avenir, bienheureuse espérance, tellement passée chez moi à l'état de certitude, que j'ai peine à apaiser le désir immense qui m'y porte. — Je relisais, ces jours derniers, toutes vos lettres, *the songs of other times;* la harpe de Selma résonnait à mes oreilles, je vous retrouvais bon pour la petite Stolberg, et moi aussi je vous aimais du fond du cœur. — Non, tout cela ne doit pas périr, mais vivre dans l'éternité; notre amitié, fleur de notre jeunesse, aura ses fruits dans l'éternité. Je l'ai souvent pensé, et cette idée m'est revenue en relisant la dernière de vos lettres. Dans une de vos lettres, vous me demandiez de *vous sauver,* je n'ignore pas aujourd'hui combien peu valent mes propres forces, mais je vous en supplie ingénument, vous-même sauvez-vous. N'est-il pas vrai que votre demande d'autrefois me donne quelque droit à cette demande? Je vous en prie, entendez dans mes paroles la voix de mes frères qui vous aimaient si tendrement : il est un vœu qui me tient à cœur, un vœu dès long-temps exprimé et dont j'ai bien des fois voulu vous faire part, ô Goethe, cher Goethe : renoncez à tout ce que ce monde a de petit, de vain, d'insuffisant, tournez vers l'Éternel vos regards et votre ame! Il vous a été beaucoup donné, beaucoup confié; quel crève-cœur ç'a été pour moi bien souvent de vous voir si facilement nuire aux autres dans vos écrits! — Oh! revenez au bien tandis qu'il en est temps encore. Implorez une assistance plus haute, et je vous le dis, aussi vrai que Dieu existe, elle ne vous fera point défaut. — Il me semblait que je ne serais pas morte tranquille sans avoir répandu mon ame dans le sein de l'ami de ma jeunesse, et maintenant je crois que je m'endormirai plus doucement lorsque mon heure sonnera. — Ce ne sont pas

les années seulement, mais aussi d'indicibles souffrances qui ont blanchi ma tête avant le temps. — Cependant jamais n'a chancelé une minute ma confiance en Dieu, mon amour ardent pour mon Sauveur. — A chaque fléau qui m'atteignait, j'entendais une voix s'écrier du fond de mon être : Dieu fait tout pour le mieux. — Le Dieu de ma jeunesse est resté le Dieu de mes vieux jours. — Autrefois, quand nous nous écrivions, j'étais la plus heureuse créature qui fût sur la terre! Riche par mes parens, adorée des meilleurs des frères, plus tard, la compagne bien-aimée de l'époux de mon cœur! — Mais, hélas! quelles épreuves m'attendaient! le seul enfant auquel j'aie donné la vie, un garçon de quatre ans, mon amour, mon orgueil de mère, — puis-je dire que je le perdis? Ce qui fut un gain pour lui, mon cœur maternel n'a jamais pu le regarder comme une perte, il gagna le ciel; pour moi seule fut la douleur, et, dans l'excès de ma souffrance, je remerciai Dieu.— Plus tard, je perdis mon mari; oh! ce fut là un coup affreux, une douleur à laquelle rien ne se compare. Cependant mes frères me restaient. Oh! mes nobles frères, chéris au-delà de toute expression, un torrent m'emporta le plus jeune et brisa pour l'avenir l'organisation jeune encore de l'aîné. Cette perte cruelle suivit l'autre de si près, que je me sentis comme veuve une seconde fois. Même en mon désespoir, je bénis Dieu qui me les rendra tous dans son royaume, frères, époux, amis, enfant. Goethe, cher Goethe, faites aussi que j'emporte avec moi l'espérance de vous y retrouver. Encore une fois, je vous en supplie, vous ne repousserez pas celle que vous nommiez jadis une amie, une sœur. Je vous en supplie, éprouvez à quel point le Seigneur est bon et miséricordieux, et quelle joie attend celui qui se confie à lui.

« Je désire que ceci reste entre vous et moi. — Me répondrez-vous? Je voudrais bien savoir où vous êtes, ce que vous faites. Je vis pour la plupart du temps retirée à la campagne. Ma chère nièce, la fille de mon plus jeune frère, est auprès de moi. Elle a treize ans; c'est mon amour et mon bonheur. Je vous tends la main; votre souvenir ne s'est jamais éteint en moi, et mon intérêt pour vous reste le même. Je fais des vœux pour votre vrai bonheur, et, tant que je vivrai, ne cesserai de prier pour vous; fasse le ciel que votre ame s'unisse à la mienne! Mon Sauveur est aussi le vôtre; en dehors de lui, il n'y a ni salut ni félicité. Vous souviendrez-vous encore de moi? Je vous en prie, écrivez-moi deux mots. »

Puis en post-scriptum.

« Après être resté quelque temps sans m'écrire, vous me demandiez autrefois, dans une de vos lettres, de *renouer le fil de notre amitié,* ajoutant qu'il n'y avait qu'une femme pour s'acquitter d'un pareil emploi. Eh bien! le voilà renoué, ce fil, ô Dieu! et puisse-t-il s'étendre jusque dans l'éternité! — Adieu donc, et ne méconnaissez pas mes intentions. »

Voici maintenant quelle fut la réponse de Goethe :

« J'ai été sensiblement ému de recevoir un si doux souvenir de l'ancienne

amie de mon cœur, dont mes yeux n'ont jamais vu les traits, et cependant j'hésite et ne sais ce que je dois répondre. Permettez-moi de rester dans la généralité, puisque les conditions particulières nous sont réciproquement inconnues.

« Vivre longuement, c'est survivre à beaucoup, aux amis, aux ennemis, aux indifférens, survivre aux royaumes, aux cités, même aux bois, même aux arbres que nous avons semés et plantés dans notre enfance. Nous nous survivons à nous-mêmes et célébrons avec reconnaissance les moindres facultés qui nous restent du corps et de l'esprit. Tous ces biens périssables nous captivent, et, pour peu que nous ayons toujours devant les yeux l'élément éternel, le temps qui passe n'a plus prise sur nous. Vis-à-vis de moi-même et des autres mes intentions ont toujours été droites, et, dans tous les actes de mon existence, je n'ai jamais cessé de regarder là-haut. Vous et les vôtres en avez fait autant. Continuons de la sorte aussi long-temps que la clarté nous luit; pour les autres, un soleil aussi se lèvera; le jour viendra pour eux de s'y produire et de nous éclairer à leur tour.

« Croyez-moi, sur le chapitre de l'avenir restons sans inquiétude! *Dans le royaume de notre père, il y a plus d'une province,* et lui, qui nous accorde sur la terre une hospitalité si douce, aura certainement pourvu à ce que là-bas tout soit bien. Peut-être alors nous sera-t-il donné, ce qui jusqu'à présent nous a manqué, de nous voir face à face, et par là de nous aimer plus foncièrement encore. Souvenez-vous de moi en pleine confiance.

« Ce qui précède était écrit peu de temps après la réception de votre chère lettre, mais je n'osais vous l'envoyer, me rappelant avoir jadis, par une manifestation semblable, offensé à mon insu, et bien contre mon gré, vos nobles et dignes frères. Cependant, comme je relève aujourd'hui d'une maladie mortelle et reviens à la vie, je vous l'adresse, afin qu'elle vous annonce directement que le Tout-Puissant m'accorde encore de contempler la lumière de son divin soleil. Je fais des vœux pour qu'à vous aussi le jour soit favorable, et que vous vous souveniez de moi avec tendresse, comme, de mon côté, je n'oublierai jamais ce temps dans lequel agissait encore réuni ce qui, plus tard, devait se séparer.

« Puisse tout se retrouver dans le sein du Père tout-aimant!

« Votre sincèrement affectionné,

« GOETHE. »

Weimar, 17 avril 1823.

Cette réponse, d'une si haute modération, où la dignité humaine touche en certains endroits à l'onction religieuse, est sans contredit le plus bel hommage que Goethe pût rendre à la mémoire de ses relations avec la comtesse. En effet, quiconque a pénétré un peu avant dans les secrets de cette organisation indomptable, quiconque

n'ignore pas à quel point lui répugnaient les professions de foi de toute espèce, s'étonnera de la déférence, je dirai presque de la grace avec laquelle il accepte la discussion. Évidemment un prêtre n'en eût jamais tant obtenu, et nous devons voir là un des miracles qu'il attribue quelque part à ce don de faiblesse divine dont le mysticisme fait honneur aux femmes. Cependant, on l'aura remarqué, la politesse n'exclut pas les réserves, et si d'un côté il veut bien imposer silence, en faveur des circonstances, à l'esprit de révolte, à ces rumeurs prométhéennes qui grondent en lui chaque fois que la question métaphysique est agitée, de l'autre il n'accorde rien. Point de réticence, point de sarcasme ni de blasphème, mais aussi point de concession. Sa lettre est un chef-d'œuvre de diplomatie et de goût, et le dernier trait, *espérons qu'il nous sera donné de nous voir enfin là-bas*, en ramenant par une allusion ingénieuse le ton de la plaisanterie en si grave sujet, éloigne adroitement toute prétention au dogmatisme, et laisse aux choses je ne sais quoi de superficiel qui maintient les positions respectives sans que les plus rigoureuses bienséances en aient à souffrir. Du reste, la lettre si touchante et si vraie de la comtesse ne demandait pas moins. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce dialogue aux portes du tombeau a de la grandeur et de la solennité. C'est en finir dignement. Cette amitié tout intellectuelle, contractée au matin d'une jeunesse poétique et chaleureuse, qui s'assoupit un moment sur le midi, puis reparaît unie et calme au seuil de l'éternité, vous rappelle involontairement ces eaux vives et bondissantes qu'on perd de vue au sortir de leur source, pour les retrouver ensuite, fleuves puissans et généreux, au moment où la mer va les engloutir. Quel que soit le jugement qu'on porte de cette correspondance, on ne saurait assister sans être ému à la crise suprême qui la dénoue. Je mets ici à part toute question d'opinion religieuse, et prétends n'envisager que la grandeur morale des personnes; assurément deux êtres capables de se retrouver et de se quitter ainsi n'avaient pas commencé de la veille à prendre la vie sous son côté sérieux, et de pareils exemples de tenue et de dignité humaines sont bons à reproduire au temps où nous vivons.

HENRI BLAZE.

ÉTUDES ADMINISTRATIVES.

II.[1]

LA PRÉFECTURE DE POLICE.

Surveiller les complots des ennemis du gouvernement et déjouer leurs tentatives, sans aucun pouvoir extraordinaire, sous l'empire d'une législation qui interdit toute arrestation préventive; assurer l'ordre et entretenir la sécurité dans une ville dont la population, y compris la banlieue, dépasse 1,100,000 ames, où sont rassemblés plus de 200,000 ouvriers, où fermentent les passions les plus désordonnées, où se donnent rendez-vous les bandits les plus dangereux; maintenir la liberté de la circulation dans plus de 2,000 rues, sillonnées par 60,000 voitures; conjurer tous les élémens d'insalubrité dans un foyer d'industrie qui agglomère sur quelques kilomètres

(1) Voyez les articles de cette série sur *le Conseil d'État*, livraisons du 15 octobre et 15 novembre 1841.

carrés plus de 6,000 établissemens nuisibles, au sein d'un peuple immense entassé dans d'étroites demeures; faciliter les approvisionnemens, favoriser la distribution régulière des choses nécessaires à la vie dans un centre de consommation où s'engloutissent chaque année 145,000 quintaux métriques de farine, 950,000 hectolitres de vin, 42,000 hectolitres d'eau-de-vie, 170,000 bœufs, vaches ou veaux, 427,000 moutons, 83,000 porcs et sangliers, où se dépensent 5 millions de francs en marée, 8 millions en volailles et gibiers, 12 millions en beurre et 5 millions en œufs : tels sont en substance les devoirs importans et délicats du préfet de police.

Il dispose d'un budget qui excède 12 millions; il a sous ses ordres une garde de plus de 2,500 fantassins et 400 cavaliers, un corps de sapeurs pompiers de 830 hommes, des bureaux où travaillent, tout le jour et souvent la nuit, près de 300 employés, un service extérieur de commissaires, d'inspecteurs, de sergens de ville, d'agens de tous ordres, qui comprend plus de 2,000 personnes.

Son territoire, peu étendu, n'embrasse que le département de la Seine et les communes de Saint-Cloud, Sèvres et Meudon; mais aucune autre portion du royaume ne renferme une population aussi active, aussi pressée, et ses attributions sont plus complexes et plus nombreuses que celles d'aucun ministre.

Délégué du pouvoir politique, il répond de la sûreté du roi et de son gouvernement; magistrat, il remplit des fonctions judiciaires, fait constater les crimes, délits et contraventions, et en livre les auteurs aux tribunaux; administrateur du département, il est chargé des prisons, des mesures relatives aux aliénés, de la police des communes rurales, des secours pour remédier à la mendicité; dépositaire de l'autorité municipale, il exerce tous les pouvoirs de police qu'elle comporte.

Les attributions déférées par nos lois générales aux préfets des départemens et aux maires sont partagées à Paris entre le préfet de la Seine et le préfet de police. Dans ce partage, le premier a obtenu la part la plus brillante : à lui le soin d'encourager les arts, de soutenir par de grands travaux des milliers d'ouvriers, de secourir l'indigence, de répandre l'instruction, de présider à l'organisation des milices citoyennes. Il occupe le palais de la cité, plus somptueux, plus magnifique aujourd'hui que la résidence royale; il reçoit le chef de l'état dans les fêtes que lui donne sa capitale; il le harangue, au nom de la ville, à la tête du corps municipal; il est le maître des cérémonies de la vieille bourgeoisie parisienne, son intendant, son

architecte. Il attache son nom à des établissemens nouveaux et le fait bénir pour des créations d'utilité publique dont il est l'exécuteur souvent passif.

Au préfet de police, au contraire, les attributions les plus pénibles, toutes les mesures de rigueur, l'administration des prisons, l'arrestation des prévenus, le transfèrement des condamnés. En butte aux préventions haineuses d'une opinion aveugle et ignorante, pour qui la police est un ennemi et non un protecteur, il n'obtient jamais que des succès négatifs, oublié si le calme règne, attaqué, compromis, si quelque désordre éclate. Son triomphe est dans la sécurité publique, bien précieux que la foule est heureuse d'obtenir, mais qu'elle juge d'autant plus simple et naturel qu'elle en jouit davantage. Il vit entouré de détenus, de gendarmes, d'agens de l'ordre le plus infime; sa demeure, qu'on s'apprête en ce moment à rendre plus digne, est sombre et triste : tout enfin semble conspirer pour lui donner un rang secondaire dans la hiérarchie des pouvoirs municipaux et pour dépouiller son titre de l'éclat et de la grandeur. Cependant, si l'honneur est le prix du péril et grandit avec lui, si la dignité d'une fonction doit se mesurer sur les services qu'elle est appelée à rendre, le préfet de police est le premier magistrat de la capitale. Paris, privé des avantages que lui procure l'administration du préfet de la Seine, languirait dans un douloureux abaissement, il cesserait d'être à la tête du monde civilisé, toutefois il survivrait encore à sa splendeur perdue; mais Paris, en proie à tous les maux qu'éloigne une police infatigable et vigilante, périrait bientôt dans les convulsions de l'anarchie.

L'empereur l'avait compris, et sa politique, toujours sensée comme le génie, travailla sans relâche à relever la magistrature du préfet de police. Il entretenait avec lui des rapports directs et journaliers, s'attachait à étendre ses attributions, à le placer très haut dans l'opinion; dans tous les conflits d'attribution, il lui accordait son appui. La restauration, dans le même esprit, conféra un instant au préfet de police le titre de ministre d'état. Le gouvernement de juillet n'a peut-être pas suffisamment apprécié les considérations d'intérêt général qui réclamaient au moins entre les deux préfets une stricte égalité. Depuis que la loi électorale les a exclus si impolitiquement de la chambre des députés, en leur ouvrant l'accès de l'autre chambre, l'élévation du seul préfet de la Seine à la pairie a placé son collègue, aux yeux du public, dans une sorte d'infériorité relative. Cependant cette dignité pourrait, sans déchoir, être attachée à des

fonctions dont le souvenir ne dépare point les carrières les plus illustres et qu'ont successivement occupées le président et le grand-référendaire actuels de la chambre des pairs. On ne doit point prévoir qu'un des premiers postes de l'état appartienne à des hommes qui ne seraient pas dignes d'aller s'asseoir auprès de ces honorables prédécesseurs; le présent est une garantie pour l'avenir, et il est bon que la perspective de cet attribut, sinon nécessaire, du moins habituel, circonscrive les choix du gouvernement dans le cercle des personnages que leur caractère, leur vie entière et leur situation politique autorisent d'avance à y prétendre.

La préfecture de police a été créée en 1800, à l'époque où un pouvoir réorganisateur plaçait partout l'autorité dans ses conditions de force et de durée; pour la première fois, l'administration de Paris obéit à une direction simple et vigoureuse. En 1789, disséminée entre le lieutenant-général de police, le prévôt des marchands, les échevins, la chambre des bâtimens, le bureau des finances et même le parlement, elle manquait d'ensemble et d'unité; la confusion régnait dans son sein; un partage obscur d'attributions mal définies engendrait des luttes incessantes. En 1790, l'assemblée constituante désarmait le pouvoir; à Paris, comme sur tous les points du royaume, étaient constituées des autorités multiples et délibérantes, habiles pour le conseil, impropres à l'action. Le 10 août, en préludant à la sanglante usurpation de la commune de Paris, ne fondait qu'une dictature politique. Le directoire communiquait au pouvoir élevé sur les ruines de la commune la faiblesse et l'inconsistance qui le minaient lui-même et devaient promptement amener sa chute. Le consulat seul, ou plutôt l'homme de génie en qui il se personnifiait, reconnut la situation exceptionnelle d'une ville où se décident incessamment les destinées de l'état, la plaça sous l'autorité de deux magistrats nommés par le pouvoir central lui-même, investit l'un de l'administration proprement dite, l'autre de la police; mais, cédant à des ombrages que les circonstances expliquent autant que ses défiances politiques, il n'avait laissé aux vœux des citoyens qu'une expression factice et infidèle, dans un conseil municipal réduit, nommé comme les préfets et dépourvu d'une véritable autorité. La restauration, dont les partisans ne proclament les maximes de liberté qu'aux époques où ils n'ont point à les appliquer, laissa intacte cette organisation. Le gouvernement de juillet, plus loyal dans son libéralisme, a remis à l'élection le droit de composer le conseil municipal, augmenté le nombre de ses membres et donné entrée à ses

séances aux deux préfets : c'est sous les yeux de cette représentation efficace et sincère qu'ils accomplissent leurs fonctions respectives. Le préfet de police, sans qu'aucune de ses attributions ait disparu, en contact avec un pouvoir électif, se trouve relevé dans l'opinion par la solidarité qui les unit ensemble, car, si les conseils élus gênent et entravent parfois les fonctionnaires qu'ils contrôlent, ils les grandissent et les fortifient plus souvent par leur adhésion; cette sanction populaire est surtout nécessaire à un magistrat chargé de la police : elle lui rend en considération plus qu'elle ne lui ôte en puissance.

Une loi, depuis long-temps promise, doit déterminer à la fois les droits respectifs du conseil municipal de Paris et des deux préfets, et le partage des pouvoirs entre ces derniers : elle devra, si nous ne nous trompons, beaucoup plus maintenir que réformer. Le conseil municipal exerce aujourd'hui, en vertu des lois, une autorité contenue dans de justes limites, et à laquelle il manque seulement d'être clairement définie. Quant aux attributions des deux préfets, la répartition de leurs pouvoirs ne soulève d'objections que sur quelques points peu essentiels, et une solution convenable sortira aisément de la discussion des chambres.

Il a paru qu'il serait de quelque intérêt de retracer l'organisation de la préfecture de police, ses moyens d'action, ses attributions. Ce tableau peut servir à la loi qui se prépare; il satisfera peut-être la curiosité de ceux qui aiment à se rendre compte des institutions politiques et administratives sous lesquelles ils vivent; il pourra fournir un terme de comparaison et un sujet d'études à l'étranger; il éclairera enfin l'opinion publique en dissipant d'injustes préjugés.

I.

Le préfet de police doit surveiller plus qu'agir, prescrire plus qu'exécuter, et, bien que ses employés intérieurs soient nombreux et occupés, c'est surtout au dehors et dans les services actifs que se manifeste son pouvoir.

Les bureaux concertent les mesures à prendre, donnent l'impulsion, recueillent et constatent les résultats; ils préparent, délibèrent, organisent, ils sont la pensée et l'intelligence. Les services actifs surveillent, exécutent, empêchent, préviennent, répriment. En rapport immédiat avec les citoyens, ils occupent tous les points, le jour,

la nuit; ils sont les yeux, les bras de l'administration. Mais dans la multitude des devoirs qui leur sont imposés, le rôle d'instrumens passifs et muets ne leur suffirait point, et leur obéissance a toujours besoin d'être éclairée par la réflexion et guidée par le discernement.

Le travail intérieur est distribué selon les diverses attributions du préfet. Le cabinet particulier traite seul les questions politiques. Là, dans le secret, sous la garantie d'une confiance réciproque, se suivent les affaires les plus délicates, celles qui touchent à la sûreté de l'état, aux manœuvres des factions, aux sociétés secrètes, à leurs conciliabules : affaires périlleuses qui engagent la responsabilité du chef, et dont il doit se réserver l'appréciation directe et exclusive. Deux divisions, que leur titre définit suffisamment, la division de sûreté et la division administrative, se partagent les affaires non politiques; le secrétariat-général dirige les intérêts propres à l'administration considérée en elle-même, le personnel, le matériel, et un certain nombre d'objets non classés dans les divisions. Les bureaux de la préfecture de police ne diffèrent de ceux des ministères ou des grandes administrations qu'en ce qu'ils exigent des employés qui les composent une promptitude spéciale d'examen, de décision et d'expédition.

L'organisation des services extérieurs est forte et puissante.

Chacun sait que Paris est divisé en 12 arrondissemens et 48 quartiers : dans chaque arrondissement est établie une brigade d'inspecteurs et de sergens de ville, sous la direction d'un officier de paix; dans chaque quartier, réside un commissaire de police, secondé par un ou deux secrétaires, collaborateurs sédentaires, et par un inspecteur de police au moins et un porte-sonnette, agens extérieurs et d'exécution.

Les commissaires de police sont indépendans des officiers de paix et leurs supérieurs dans l'ordre de la hiérarchie. Ils sont nommés par ordonnance du roi, relèvent à la fois du préfet de police qui les tient sous son autorité, et du procureur du roi dont la loi les a faits les auxiliaires. Ils ont leur bureau toujours ouvert dans chaque quartier et y remplissent un ministère de conciliation et d'ordre fort utile, fort apprécié de la population parisienne, qui trouve en eux des arbitres et des pacificateurs. Ils se tiennent à la disposition des citoyens qui réclament assistance dans quelque trouble public ou privé, reçoivent et interrogent les individus arrêtés, veillent à l'exécution des ordonnances de police, à tout ce qui concerne la salubrité, la propreté, etc. Pendant quelque temps, ils portèrent le titre

de magistrats de sûreté, et peut-être à Paris auraient-ils dû le conserver, car ils remplissent une véritable magistrature, et la sûreté des citoyens trouve en eux d'énergiques défenseurs. Ils entretiennent des relations directes et journalières avec le préfet qui les emploie dans tous les services de l'administration.

Les officiers de paix, les inspecteurs non attachés aux commissaires et les sergens de ville appartiennent à un bureau central, placé auprès du préfet sous la direction d'un commissaire et désigné sous le titre de *police municipale*.

La police municipale est la source de toute la surveillance de la cité : c'est elle qui répartit dans les douze arrondissemens les brigades attribuées à chacun, et met en mouvement, selon les circonstances et les besoins de chaque jour, les brigades centrales réunies autour d'elle, les unes sans affectation spéciale, toujours disponibles à titre de renfort général, les autres chargées d'attributions distinctes, surveillant les filous ou les prostituées, les voitures publiques ou les hôtels garnis; toutes constituées de manière à pouvoir se réunir à la fois, en un instant, sur le même lieu, pour intervenir, au nom de la loi, dans tout ce qui menace le repos des citoyens. Plus de 600 agens dépendent de la police municipale; elle constitue une force permanente et une réserve éventuelle; son organisation est telle que, sans superfétation, sans dépense perdue, elle fournit ensemble à Paris, pour les temps ordinaires, les agens nécessaires à l'exécution des lois, et, pour les jours d'agitation, une troupe active, courageuse, facile à mouvoir et toujours prête à saisir les auteurs ou les complices du désordre.

Outre les commissaires de police et la police municipale, qui embrassent dans leur action toutes les attributions du préfet, un personnel distinct d'inspecteurs est exclusivement attaché à plusieurs services spéciaux, ressortissant, selon leur objet, à l'une des deux divisions intérieures : la bourse a son commissaire de police et ses gardes; la halle aux grains, son contrôleur et ses deux inspecteurs; les halles et marchés, leur inspecteur-général et 34 inspecteurs, préposés ou commis; les abattoirs, 6 inspecteurs; la navigation et les ports, un inspecteur-général et 28 inspecteurs, sous-inspecteurs et préposés; le mesurage public et l'inspection des bois et charbons, 41 inspecteurs ou préposés; la vérification des poids et mesures, 6 commissaires de police inspecteurs. Douze dégustateurs procèdent à la visite des caves et des vins du commerce de détail. Le nettoiement, l'arrosement et l'éclairage occupent un directeur et 80 in-

spécteurs ou agens de divers grades; la petite voirie, 17 architectes et inspecteurs; les voitures publiques, 95 contrôleurs et surveillans. Deux ingénieurs et un inspecteur sont attachés à la surveillance des établissemens dangereux, incommodes ou insalubres, un médecin à la Morgue, et enfin 12 médecins au dispensaire de salubrité.

La garde municipale, dont une sage politique a augmenté dernièrement le personnel, prête à ces nombreux agens l'appui d'une force publique qui se distingue par sa discipline, son dévouement et son expérience, troupe d'élite composée des meilleurs soldats de toute l'armée, digne de la confiance de l'autorité et du public, habituée à ménager, tout en le contenant, le peuple de Paris, qui vit avec elle, et dont la susceptibilité jalouse s'irriterait de tout procédé brutal. Le préfet dispose de la garde municipale, dirige son service de jour et de nuit, lui adresse ses réquisitions quand elle lui est nécessaire, et peut compter sur son inébranlable fermeté toutes les fois que les conseils, les avertissemens, les instances personnelles des agens civils n'ont pas suffi pour rétablir la paix troublée et rendre aux lois leur empire.

Les sapeurs-pompiers, aujourd'hui en nombre inférieur aux besoins de la population, portent, partout où l'incendie éclate, le secours d'une adresse qui ne s'arrête devant aucun obstacle et d'un courage que n'ébranle aucun danger.

Tels sont les divers auxiliaires de la préfecture de police. Cette énumération ne contient toutefois que les agens ostensibles et portés au budget. En dehors de ce nombre, d'autres exercent, tant pour les affaires politiques que pour la police de sûreté, des fonctions secrètes; il en sera question plus tard, à l'occasion des services même auxquels ils sont attachés.

La simplicité pratique de cet ensemble frappe et satisfait. On comprend qu'elle doit aider puissamment le préfet dans l'accomplissement de son immense tâche : auprès de lui, ses bureaux; au-delà, répandus sur son territoire, ses agens de tous ordres; il leur donne l'impulsion et s'assure, par les rapports qu'ils lui adressent, de leur exactitude et des résultats qu'ils ont obtenus; il est représenté dans chaque quartier par un fonctionnaire intéressé à faire aimer et respecter l'administration, dans chaque arrondissement par un agent d'exécution préoccupé avant tout des droits et des devoirs de la police; il dispose de ses brigades centrales pour montrer partout son bras tutélaire. Il se tient sans cesse au courant des évènemens, connaît les vœux de la population, ses souffrances ou ses joies, et, dans un rap-

port journalier, avertit le gouvernement de tout ce qui peut éclairer sa marche. Il applique aux intérêts plus spéciaux un ordre déterminé d'agens, et appuie, s'il le faut, ses ordres sur l'épée de la garde municipale, qui, de concert avec les sapeurs-pompiers, veille en même temps aux besoins matériels de la cité.

Les sergens de ville ont reçu un uniforme à l'époque même de leur création, sous l'administration éclairée et populaire de M. Debelleyme. Une ordonnance récente a assigné aux commissaires de police, pour les cérémonies publiques, un costume officiel; la ceinture tricolore suffit à signaler leur caractère dans les circonstances ordinaires. Les officiers de paix portent aussi dans les cérémonies un habit brodé et une ceinture bleue; la plupart des inspecteurs des services spéciaux ont également un uniforme : ainsi presque tous les employés extérieurs et actifs accomplissent ostensiblement leur ministère, et la population, loin d'en prendre ombrage, n'en témoigne que plus de confiance. Cependant, même parmi les agens ostensibles, plusieurs ne peuvent pas toujours dénoncer leur présence par des signes extérieurs qui paralyseraient la surveillance et annuleraient la répression. L'administration apprécie les circonstances et donne ses instructions. Elle a intérêt à faire connaître elle-même ses agens, toutes les fois que des obstacles puissans ne s'y opposent point; l'exemple des sergens de ville est concluant; les anciens agens de police dont ils ont pris la place tenaient le dernier rang dans l'opinion du peuple; les plus grossières épithètes flétrissaient leur personne, les plus vives résistances entravaient leur action; les sergens de ville sont à l'abri de ces difficultés. C'est que le mystère et la surprise offensent et excitent le soupçon. Au contraire, on rend justice à l'agent zélé qui s'offre aux regards de tous et accepte hardiment la responsabilité de ses œuvres.

Tous les agens de la préfecture dépendent exclusivement du préfet; il peut révoquer ceux dont la nomination lui appartient et es suspendre tous; il règle leurs traitemens et dispose d'eux en toute liberté. Ce pouvoir absolu, tempéré seulement par nos mœurs équitables et modérées, fortifie l'autorité du chef sur ses subordonnés.

Quelques réflexions nous sont suggérées par l'examen de l'organisation qui vient d'être retracée.

Les commissaires de police ne sont pas assez exclusivement sous la direction du préfet. Auxiliaires du procureur du roi, et, à ce titre,

obligés d'obéir aux juges d'instruction, qui leur délèguent des actes de leurs fonctions, ils peuvent être gênés dans l'accomplissement de ces doubles devoirs, et recevoir à la fois des ordres dont l'exécution simultanée est impossible : on a vu l'autorité judiciaire contrarier les mesures prises par le préfet, et les actes qu'elle ordonnait nuire à l'instruction même commencée par ses soins. Sans doute, les décisions des magistrats de l'ordre judiciaire doivent toujours prévaloir; mais, sans subordonner la justice à la police, un concert préalable pourrait être établi. M. Gisquet, dans ses Mémoires, traite longuement cette question, et se plaint avec raison des refus persévérans des juges d'instruction, malgré l'appui prêté à ses réclamations par M. le procureur-général Persil.

Quelques conflits peuvent s'élever aussi entre les commissaires de police et les officiers de paix et autres agens de la police municipale. Les premiers, placés à demeure dans leur quartier, et disposés quelquefois à des concessions abusives pour s'y faire bien venir, supportent impatiemment la concurrence des officiers de paix, agens mobiles, moins désireux de popularité et plus décidés dans leurs mesures. Supérieurs à ces agens par leur titre, ils subissent cependant chaque jour leur censure indirecte. Le commissaire circonscrit dans un quartier entretient des rapports obligés avec l'officier de paix préposé à la surveillance de tout un arrondissement, et l'étendue de son ressort donne à celui-ci une importance contradictoire avec l'infériorité de son titre. La fermeté du chef de la police municipale peut adoucir ces frottemens, mais non les éviter tout-à-fait. Peut-être conviendrait-il de soumettre tous les agens extérieurs de la préfecture à l'inspection de fonctionnaires supérieurs, espèce de sous-préfets ou de commissaires centraux de police, dont l'autorité prédominante étoufferait toute collision et imprimerait au service une constante unité.

Depuis la révolution de juillet, pour prix d'un zèle qui pouvait être autrement récompensé, les officiers de paix ont été appelés, par voie d'avancement, aux fonctions de commissaires de police. On a ainsi confondu deux carrières distinctes. Le magistrat de police et l'agent d'exécution doivent marcher parallèlement, mais ne jamais se rencontrer dans leur avancement : il convient que les premiers se recrutent parmi les jeunes avocats, les secrétaires des commissaires de police, les employés des bureaux, et les seconds parmi les agens actifs les plus hardis et les plus adroits. Un avenir convenable doit être assuré aux officiers de paix, mais leur introduction dans le corps

des commissaires de police offre des inconvéniens de plusieurs natures; elle peut altérer la bonne composition de ce corps et livrer les commissaires à une surveillance qu'un intérêt d'avenir expose à devenir partiale.

On a pensé depuis long-temps à consacrer dans chaque quartier un édifice spécial au commissariat de police, comme la mairie et la justice de paix. Cette création serait d'une grande utilité. Souvent les commissaires de police occupent dans des rues peu centrales de leur quartier, à des étages élevés, des appartemens mal distribués et resserrés; s'ils changent de domicile, toutes les habitudes de la population sont dérangées. Ces inconvéniens disparaîtraient. Au logement du commissaire de police et de son secrétaire seraient annexés: 1° un corps-de-garde; 2° un poste de pompiers; 3° des brancards, des boîtes de secours et même un poste médical, si cette bienfaisante institution était officiellement adoptée. La dépense des terrains et constructions serait presque entièrement couverte par la suppression des loyers, allocations et indemnités que ces divers services occasionnent aujourd'hui. Déjà, à une époque antérieure, une compagnie de spéculateurs avait fait des propositions qui, moyennant des sacrifices peu considérables, auraient doté Paris de ces établissemens.

A part quelques critiques de détail, quelques améliorations possibles, l'organisation de la préfecture de police est bonne, et laisse peu à désirer; successivement perfectionnée, elle est le produit de l'expérience et non d'une vaine théorie : c'est ainsi que se forment les institutions solides et les administrations régulières.

II.

Le préfet de police, pour l'accomplissement de ses fonctions, est investi de deux droits importans qui sont comme la base et le couronnement de son autorité. Il fait des règlemens qui ont force de loi; il livre aux tribunaux ceux qui violent ces règlemens, et a droit de décerner des mandats contre tout prévenu de crime ou de délit.

Le pouvoir de faire des règlemens appartient à tous les maires, et c'est comme exerçant une partie de leurs fonctions que le préfet de police en est investi; mais les maires sont subordonnés aux préfets, et, à Paris, le magistrat chargé de la police est à la fois maire et préfet : pour ses attributions spéciales, il ne relève que du ministre. L'étendue de sa juridiction, son rang dans l'ordre administratif, la

grandeur des intérêts soumis à son autorité, contribuent également à donner de l'importance aux mesures qu'il prescrit. La loi, comme pour les placer au-dessus des simples règlemens des maires, les qualifie d'ordonnances, à l'instar des dispositions qui émanent de la puissance royale.

On trouverait dans le recueil des ordonnances du préfet de police depuis 1800 les plus précieux documens. Le caractère propre à chacun des gouvernemens qui se sont succédé depuis cette époque y paraîtrait dans tout son jour; la police de Paris porte toujours le cachet du pouvoir qui règne : violente et absolue sous un gouvernement qui repousse tout contrôle, tracassière et inquisitoriale avec celui qui craint et élude, faible et hésitante quand les partis politiques la maîtrisent. On ferait presque l'histoire de Paris avec celle des ordonnances de police. Aux époques de troubles civils, les intérêts purement administratifs sont relégués au second plan; la nécessité de défendre les pouvoirs publics parle seule, et seule est écoutée; des dispositions sont prises contre les attroupemens, les tumultes, les réunions nocturnes; les passeports deviennent l'objet de précautions spéciales; les hôtels garnis, les étrangers, les ouvriers, sont soumis à des obligations minutieuses et parfois vexatoires : une sorte de suspicion légale s'appesantit sur tous les habitans, obligés de se munir de papiers, de se tenir toujours prêts à justifier de leur identité, et rencontrant presque à chaque pas un ordre de police qui entrave leur marche. Dans les temps calmes, la salubrité, le bien-être, le *comfort*, s'il est permis d'employer ce mot, reprennent leur importance; le préfet, par ses ordonnances, s'attache à aider au mouvement des hommes et des affaires, à rendre la vie douce et heureuse aux habitans de Paris, à prévenir les embarras, à créer les facilités, à faire jouir chacun de la plus grande somme de liberté et d'aisance compatible avec le droit d'autrui.

Mais c'est surtout sous le rapport administratif que les ordonnances de la police de Paris sont dignes d'être étudiées; nul code n'est aussi complet, nul traité de jurisconsulte aussi instructif que cette législation pratique, usuelle, inspirée par les besoins de chaque jour; elle fournirait un enseignement fécond aux préfets des départemens, aux maires des grandes villes. Il est curieux de la suivre dans ses phases diverses, dans ses méprises, dans ses tâtonnemens. Certaines matières ont été traitées à plusieurs reprises par de nombreuses ordonnances qui se sont modifiées, complétées, remplacées l'une l'autre; on y voit les articles supprimés, changés ou ajoutés pour obtenir le but

proposé, et la comparaison des premières dispositions avec celles qui leur ont été substituées indique clairement les nécessités propres à chaque ordre de faits.

Les ordonnances de police sont obligatoires, comme on sait, pour tous les citoyens, pourvu qu'elles ne dépassent point la limite des attributions du préfet. Quand des doutes s'élèvent, la cour de cassation résout définitivement la question. La jurisprudence de cette cour atteste une grande sagesse, une haute intelligence des nécessités administratives; elle fait une large part à l'autorité du préfet et lui a reconnu des droits fort étendus : utile exemple donné à tous les corps judiciaires par la première cour du royaume, heureuse conciliation de la justice et de l'administration, ces deux pouvoirs parallèles qui doivent se prêter un mutuel secours et ne jamais user leurs forces dans de misérables rivalités.

Les nombreux agens dont on a vu la nomenclature sont chargés pour la plupart, chacun dans sa sphère, de constater les contraventions commises au mépris des ordonnances du préfet. Les procès-verbaux qu'ils dressent sont déférés au tribunal de police municipale, tenu par un juge de paix, et auprès duquel les fonctions du ministère public sont remplies par un commissaire de police, exclusivement appelé à cet emploi. Les contraventions ainsi constatées se comptent par milliers chaque année; des amendes sont prononcées contre les contrevenans, et, en cas de récidive, ils peuvent être condamnés à un emprisonnement dont la durée est fixée au *maximum* de cinq jours. Cette loi n'est pas toujours assez sévère; mais, à Paris, par un effet contraire, la répression est ordinairement incomplète ou excessive : les procédures trop longues coûtent, en certains cas, le décuple de l'amende encourue; le tribunal de police municipale où siègent à tour de rôle les douze juges de paix de Paris, tantôt rigoureux, tantôt indulgent outre mesure, ne s'astreint à aucune jurisprudence; enfin, la plupart des condamnations ne s'exécutent point, faute de ressources chez les délinquans. Les vices évidens de ce régime appellent toute l'attention du législateur et sollicitent une prompte réforme.

Indépendamment des arrestations exécutées par ses subordonnés, en vertu du droit commun, dans les cas de flagrant délit et de vagabondage, arrestations qui, en 1840, ont excédé le nombre de 13,000, le préfet de police est autorisé, par l'article 10 du code d'instruction criminelle, à décerner des mandats d'amener et des mandats de perquisition lorsqu'un crime ou un délit lui sont révélés. Cette faculté,

exercée à propos, contribue à empêcher l'évasion des prévenus, la destruction des pièces de conviction; elle comporte une grande célérité et l'emploi de moyens dont l'autorité judiciaire serait dépourvue; elle est le complément de la surveillance de la police, dont elle recueille et féconde les résultats. Les préfets des départemens, investis du même droit, n'en usent point; la différence des situations explique suffisamment comment un pouvoir presque indispensable à Paris est, pour ainsi dire, tombé en désuétude dans le reste de la France.

Les individus arrêtés par les agens inférieurs sont conduits chez le commissaire de police, qui les interroge et peut, selon les cas, ordonner immédiatement leur mise en liberté. S'il trouve l'arrestation régulière, il les dirige avec les pièces sur la préfecture de police, et de là, dans les vingt-quatre heures, ils passent entre les mains de l'autorité judiciaire.

Le préfet de police participe par le droit de rendre des ordonnances au rôle du législateur, par le droit de dénonciation aux fonctions du ministère public, par celui d'arrestation et de recherche aux fonctions des magistrats instructeurs. Tous ces pouvoirs sont absolument nécessaires, il n'est peut-être aucun pays où la police n'en ait pas reçu de plus considérables. Cependant ils suffisent : il faut même reconnaître que, confiés à des mains imprudentes, ils pourraient autoriser des actes de violence. Mais sous un régime de liberté et de publicité, avec des journaux ouverts à toutes les plaintes et toujours disposés, quand elles sont dirigées contre la police, à les accueillir favorablement, avec une tribune et le droit illimité d'interpellation, avec la responsabilité du ministre que le préfet de police engage par tous ses actes, les abus, difficiles à prévoir, seraient promptement réprimés.

Toutes les ressources dont dispose le préfet viennent d'être énumérées; on l'a vu entouré d'agens nombreux, secondé par ses bureaux, suppléé au dehors par une légion d'employés de tous ordres, par une force armée ferme et dévouée, investi du droit de faire des ordonnances obligatoires pour ses administrés, autorisé à livrer aux tribunaux tous les prévenus d'infractions aux lois pénales, et à s'assurer de leur personne en cas de crime ou de délit. Il reste à parler de ses attributions : elles sont de trois sortes : elles touchent à la politique, à la sûreté publique ou à la police administrative, et seront retracées dans cet ordre et d'après cette division.

III.

La police politique est secrète de sa nature : les factieux trament leurs complots dans l'ombre; c'est dans l'ombre que le gouvernement doit les suivre, épier leurs démarches, surprendre leurs projets.

Elle est essentiellement préventive. Les attentats de la sédition menacent la société entière et mettent en péril ses biens les plus chers; la victoire, en la supposant certaine, laisse après elle de longs ressentimens et prépare souvent de cruelles représailles. Un gouvernement se consolide rarement par des accusations politiques; ce qu'il gagne à faire connaître les menées de ceux qui l'attaquent, à effrayer le pays sur des doctrines de sang, il le perd à se montrer exposé à des complots répétés; le peuple ne croit pas à la force du pouvoir que les factions ne se fatiguent point de combattre, condamné chaque jour à descendre sur la place publique pour entrer en lutte avec d'obscurs ennemis, à dresser des échafauds pour les punir. L'esprit d'imitation, la contagion de l'exemple, si puissans dans les troubles civils, pervertissent les esprits faibles et enfantent de nouveaux attentats. Enfin les procès politiques n'offrent que des chances contraires; des absolutions déconsidèrent les magistrats chargés de la poursuite; des condamnations exposent le chef de l'état au reproche de cruauté s'il laisse exécuter, de mollesse et parfois de lâcheté s'il fait grace. Tout concourt donc pour que la police politique s'attache surtout à prévenir les complots.

Quelques hommes, dont les illusions n'ont point cédé aux froides leçons de l'expérience, condamnent la police politique et l'accusent d'immoralité et d'impuissance; mais si la société a, autant et plus sans doute que le dernier des citoyens, le droit de veiller à sa défense, comment lui interdire de pénétrer dans les ténèbres où se forgent les armes préparées contre elle? Et s'il est vrai que la police n'a pas découvert tous les complots, il est peu logique d'en conclure qu'elle n'en découvre aucun; malgré la discrétion qui lui est commandée, assez de circonstances ont prouvé l'efficacité de ses recherches.

La police politique, toujours recommandable par son but, peut encore être estimable par ses moyens; quand elle se renferme scrupuleusement dans une observation passive, quand elle interdit sévèrement et punit sans pitié toute provocation, loin de déshonorer le

magistrat qui la dirige, elle lui crée, après d'utiles et laborieux services, des titres incontestables à la reconnaissance publique.

A toutes les époques, une police politique a tenu le gouvernement au courant des menées de ses adversaires. Peut-être, dans les temps de passions violentes, ne trouvera-t-on ni agens ni crédits financiers affectés à cet objet; mais la délation qui se donne par fanatisme n'est pas plus sincère que celle qui se vend par intérêt : souvent le dénonciateur qui se pique le plus de désintéressement recherche pour salaire les places, la faveur politique, la participation aux affaires publiques. Somme toute, si une police secrète est nécessaire, la moins mauvaise est encore celle dont les conditions sont débattues, et dont les agens, soumis à des devoirs clairement définis, peuvent être expulsés en cas d'infraction; de tels instrumens, plus dociles, plus souples, plus faciles à contenir, sont moins dangereux pour la main qui s'en sert.

Le préfet de police est chargé à Paris de la police politique; le ministre de l'intérieur la conserve dans ses attributions, et de leur action simultanée peuvent résulter des malentendus et des conflits. Il importe donc que le préfet possède toute la confiance du ministre, et qu'un concert loyal et sans arrière-pensée assure le succès de leurs efforts communs; ce concert est d'autant plus nécessaire qu'il n'est pas une trame ourdie dans les départemens, redoutable ou fragile, grave ou légère, qui n'ait à Paris son centre ou au moins des ramifications. Ni le ministre ni le préfet ne sauraient demeurer étrangers à la police politique : le premier, appelé à embrasser toute la France de son regard, ne peut fermer les yeux sur Paris; le second possède de tels moyens d'information et d'enquête, que le gouvernement perdrait, en se privant de son concours, les plus précieuses ressources. Cette nécessité admise, le ministre doit mesurer la part de son subordonné, et celui-ci ne jamais chercher à l'étendre; la police politique n'est pas une attribution obligée de la préfecture de police, elle n'y est placée que par une délégation du ministre, qui a toujours le droit d'en fixer les conditions et l'importance.

Les auxiliaires du préfet, dans ses investigations politiques, sont de deux natures : ostensibles ou secrets. Dans un grand nombre de cas, pour la plupart des informations, les agens publics sont employés; mais, pour pénétrer dans le sein même des partis, l'intervention d'agens secrets est indispensable.

Les agens secrets de la police politique, voués d'abord à d'autres habitudes, sortis des emplois ordinaires de la vie, ont été pour la

plupart réduits à ce métier par le besoin, la vanité, le goût du plaisir, le désordre. Quelques femmes s'y adonnent aussi dans des conditions analogues, pour couvrir de folles dépenses, pour se créer dans le monde une position que leur interdirait la médiocrité de leur fortune : elles y déploient de la finesse, de l'esprit d'intrigue, le génie de la curiosité; mais, trop souvent dominées par de petites passions, elles méritent peu de confiance. Quelques agens cèdent à de dures nécessités : en 1831, la préfecture recevait les plus utiles révélations d'un jeune étudiant, fort intelligent, à qui un modique salaire ainsi gagné, souvent au péril de ses jours, permettait d'être le soutien d'une mère et d'une sœur, et de subvenir aux frais de ses cours. Certains renseignemens sont communiqués sous l'inspiration de sentimens honorables et désintéressés; d'autres, en plus grand nombre, sous l'impression de la crainte. Des hommes timides se laissent enrôler dans un complot, dans une société secrète, par faiblesse, par entraînement, sans en peser les conséquences; plus tard, la terreur les gagne, leur esprit se trouble; se dégager de liens funestes serait un péril : ils n'osent les rompre, et achètent au moins l'impunité par leurs révélations. D'autres organisent des complots pour les dénoncer. Un préfet de police se trouva un jour fort embarrassé, confident qu'il était de cinq ou six chevaliers d'industrie qui se trahissaient mutuellement et ne s'étaient mis à conspirer ensemble que pour se procurer respectivement les profits d'une délation; il connaissait les divers affiliés, entretenait des rapports avec eux, et tenait tous les fils du complot dont on aurait pu le croire l'ame et le chef. Ils se borna à communiquer à chacun de ces Catilinas supposés les renseignemens fournis par ses prétendus complices.

En général, les services de police s'obtiennent à peu de frais. La concurrence est très grande, les consciences se tarifent à très bas prix. Chaque jour de nombreux candidats se présentent, et la correspondance est pleine d'offres de service.

Le préfet de police ne peut apporter trop de soin, trop de circonspection dans l'examen des documens fournis par ses agens; les uns le trompent sciemment, d'autres, en plus grand nombre, apportent dans la composition de leurs rapports une extrême légèreté; d'autres, ce sont les moins coupables, se bornent à des renseignemens vagues et sans intérêt. Une juste défiance doit s'attacher à tous : le rapport d'un seul mérite rarement créance, il doit être confirmé, contrôlé, vérifié à l'aide d'autres documens. Les circonstances doivent être pesées, le caractère de l'agent apprécié, sa situation, ses habitudes,

prises en considération. Peu de fonctions exigent plus de tact, de connaissance du cœur humain, de finesse et d'activité, que la direction de la police politique.

A l'aide des instrumens dont il dispose et des renseignemens qu'il se procure, à prix d'argent ou gratuitement, le préfet est informé des faits les plus graves, et, s'il ne connaît pas tous les actes préparés contre la paix publique, du moins le plus grand nombre lui est révélé.

Beaucoup de personnes, même des plus éclairées, s'imaginent qu'il sait tout ce qui se passe dans Paris, que pas un désordre de famille, une aventure scandaleuse, presque une querelle de ménage, ne lui échappent. Elles désireraient, disent-elles parfois, exercer cette fonction, ne fût-ce que vingt-quatre heures, afin d'obtenir des révélations si curieuses, si piquantes, si dignes d'attention. A les entendre, on se croirait encore au temps où le lieutenant-général de police avilissait son caractère pour distraire la vieillesse d'un roi blasé par la débauche. Autre est aujourd'hui la police : elle se refuse à ces indignes recherches. Pour elle aussi, la vie privée est murée, car l'esprit de faction qu'elle poursuit appartient à la vie publique, même quand il se couvre d'un voile. Des informations réclamées par les familles elles-mêmes font quelquefois entrer la police dans leurs secrets intérieurs, mais elles sont rares, recueillies avec une extrême réserve et ensevelies dans un religieux secret. Quant à celles qui touchent à la politique, elles se renferment dans leur objet; la police serait coupable de violer les mystères de la vie intime et de profaner le sanctuaire domestique.

Mais elle doit être présente partout où s'organise la sédition, dans l'atelier où s'enrégimentent des soldats pour la révolte, dans le cabaret où des affidés se réunissent, à certains jours donnés, pour concerter l'émeute ou l'attentat, au sein des sociétés secrètes où le meurtre et l'assassinat se placent sous la garantie sacrilége d'un serment odieux; elle doit saisir les publications clandestines qui enflamment des ames crédules, les armes, les dépôts de poudre, exécrables munitions de la guerre civile, et s'emparer de tous les agitateurs qui se disposent à porter le trouble dans nos cités et le deuil dans nos familles. Elle doit aussi élever ses regards plus haut, heureuse et fière quand elle sait dépouiller de leur lâche incognito les chefs de ces tentatives anarchiques, ceux qui, se tenant à l'ombre, exposent au péril de pauvres victimes dont ils ont égaré l'ignorance et trompé la bonne foi : détestables ambitieux qui cachent sous les dehors du patriotisme les plus égoïstes désirs, les passions les plus cupides.

L'état actuel de nos mœurs a presque entièrement détruit l'intérêt de la police dans le grand monde et dans les salons. Ce n'est point là que l'on conspire. Des institutions qui font concourir au gouvernement une foule de citoyens dans le parlement et dans les conseils électifs, et lui donnent pour appuis tous ses coopérateurs, ont supprimé les complots qu'une monarchie absolue voit éclater quelquefois dans le palais du souverain. Les progrès de la démocratie ont fait descendre dans les rangs les moins élevés les pensées de conspiration, et l'hostilité contre le gouvernement se traduit en révoltes et en attentats sur nos places publiques. Autrefois la police des salons s'attachait surtout à interroger l'opinion, qu'une presse bâillonnée ne pouvait reproduire, et à suivre certains hommes qu'une prison d'état pouvait à tout moment réduire à l'impuissance; aujourd'hui, grace à Dieu, les journaux sont libres et les prisons d'état abolies. Chaque parti révèle tous les matins dans ses gazettes ses espérances et ses craintes : les adversaires du gouvernement sont connus et avoués, et les plus éminens prennent la tribune politique pour la confidente assez peu discrète de leurs griefs et de leur hostilité. Au milieu des lumières d'une telle publicité, qu'apprendrait d'essentiel une police secrète dans les salons?

Il est interdit à la police politique de servir jamais des intérêts purement ministériels ou privés. Son intervention n'est nécessaire et par conséquent légitime que quand elle s'applique à des actes dangereux ou punissables. Il y aurait une sorte de prévarication à dépenser ses ressources pour un vil espionnage personnel, pour observer de simples adversaires politiques et pour y chercher un texte à des accusations de parti ou à de méprisables récriminations.

Quand tous les rapports sont faits, tous les renseignemens réunis, tous les résultats coordonnés, commence le rôle du magistrat qui la dirige. C'est à son esprit politique de tirer les conséquences des faits révélés, d'ordonner les mesures qu'ils commandent. Si ces faits constituent un crime ou un délit, si des preuves suffisantes peuvent être obtenues, si le retentissement d'un procès n'est pas plus nuisible qu'avantageux, la justice doit être saisie, et l'administration, après lui avoir transmis ses documens, la laisse accomplir librement son ministère. Le plus souvent néanmoins, les élémens d'une poursuite judiciaire sont absens; le gouvernement est convaincu, mais la justice n'acquerrait point une certitude légale. Alors mille embarras arrêtent l'administration; une terrible responsabilité pèse sur elle; elle connaît le complot et ne peut ni en faire punir les auteurs, faute de preuves,

ni s'emparer d'eux, faute d'autorité; si elle prend des précautions, elle est accusée de vouloir alarmer le pays, de créer des inquiétudes pour servir ses vues politiques, ou de s'abandonner lâchement à des craintes sans fondement; si le désordre éclate, on lui reproche de ne l'avoir point prévenu, d'avoir laissé se perdre des hommes égarés qu'elle pouvait retirer de l'abîme, qui sait? de les y avoir peut-être attirés par d'abominables provocations. L'esprit de parti est ingénieux, inventif, et imagine des attaques pour toutes les hypothèses. Si ces hypothèses sont inévitables, que du moins la prudence des magistrats leur ôte toute vérité. Quand la poursuite est dangereuse et n'offre pas un résultat certain, l'administration doit recourir aux moyens qui lui sont propres. Elle peut inquiéter les coupables en leur laissant voir qu'ils sont découverts, jeter la division dans leurs rangs en montrant que des traîtres s'y cachent, détacher des affidés par la persuasion, la crainte ou l'intérêt. Ces moyens, habilement mis en usage, ont souvent mieux servi la chose publique que le luxe des poursuites et la rigueur des condamnations. Les violateurs des lois sont accessibles à des craintes, à des soupçons, que le moindre incident entretient et irrite; il est facile de les décontenancer, de leur susciter des obstacles qui, sans changer leurs dispositions, les empêchent de se livrer à aucun acte sérieux et redoutable. Cependant le gouvernement se tient toujours sur ses gardes, la police veille sans bruit, toujours prête, si elle ne peut déjouer de coupables projets, à prévenir tout danger en cas d'exécution et à éclairer les pas de la justice.

IV.

Le domaine de la police de sûreté est illimité : tout ce qui touche à la défense des personnes ou des propriétés lui appartient. La police politique a des détracteurs; la police de sûreté n'en a point; elle n'excite de plaintes que quand elle n'atteint pas son but, et ceux qui pensent que le gouvernement ne doit prendre aucune mesure contre les actes qui menacent sa sûreté trouvent très bonnes toutes celles qui tendent à défendre leur bourse ou leur existence.

La police de sûreté est présente partout où se font de grands rassemblemens, dans les théâtres, dans les fêtes, dans les promenades où se presse la foule. L'émeute et la sédition la font apparaître sans délai : partout elle a pour éclaireurs ses agens, et pour force suprême la garde municipale, et au besoin toutes les troupes d'une garnison nombreuse. C'est elle qui assure l'exécution des lois et des ordon-

nances relatives à la surveillance des personnes, qui délivre des passeports aux voyageurs, des permis de séjour ou des livrets à ceux que la loi assujétit à cette mesure d'ordre, qui vise les passeports des étrangers, les cartes de sûreté exigées dans quelques situations spéciales, les permissions ou congés accordés à des militaires, qui visite les hôtels garnis et en suit le mouvement. Selon les circonstances, elle se montre tolérante ou rigoureuse dans son action, et s'attache avec un soin constant à n'imposer aux citoyens aucune gêne inutile.

A ces mesures générales, elle joint des précautions spéciales dans certains cas déterminés : un aliéné se livre à des actes de violence, il est enfermé; un enfant a été abandonné sur la voie publique, il est placé dans un hospice; un citoyen a disparu, des recherches sont faites pour le retrouver; une mort subite et imprévue inquiète le public, les hommes de l'art en constatent la cause; la flamme dévore une maison, les pompiers accourent étouffer l'incendie; les professions dangereuses sont réglementées; certaines armes prohibées, ceux qui les vendent soumis à des injonctions particulières; les maisons d'aliénés, celles où les enfans sont placés en sevrage visitées, tenues à des formalités nombreuses; des secours sont organisés, des instructions répandues pour rendre à la vie les noyés et les asphyxiés : partout où l'existence d'un homme est en péril, la police apporte une lumière, une précaution, un secours.

Cette protection ne s'arrête point aux personnes. Si des loteries et des maisons de jeu clandestines se substituent aux établissemens officiels, que le gouvernement de juillet a eu la gloire de supprimer, des agens adroits les surprennent et les livrent aux tribunaux. Si des jeux de hasard sur la voie publique tendent leurs embûches à l'innocent pécule de l'ouvrier, la main du sergent de ville les disperse et saisit le cupide banquier; les brocanteurs, les revendeurs, ces proxénètes du vol, obligés de rendre compte de tous les actes de leur commerce, vivent sous le poids d'une complicité toujours suspendue sur leur tête.

Mais les services de la police de sûreté éclatent spécialement dans sa lutte infatigable, habile, courageuse contre les classes perdues de la société, qui semblent en guerre déclarée avec ses institutions et ses mœurs.

Il est au fond de la population de toutes les grandes villes un ramassis de misérables qui vivent en dehors des lois, n'ayant pour règle que leur cupidité, pour moyens que le crime, pour dieu que leurs passions. Le vol est leur ressource, la plus infame débauche leur vo-

lupté, la prison ou l'échafaud leur inévitable fin. Tous les jours, devant les tribunaux, ils épouvantent l'auditoire moins encore par leurs méfaits que par l'insolence de leur langage et le cynisme de leurs gestes. Certains quartiers, certaines rues, certaines maisons, les reçoivent habituellement; d'affreux repaires sont le théâtre de leurs orgies; des logeurs leur louent des bouges mal propres où ils passent les nuits pêle-mêle; si cette ressource leur échappe, ils fuient dans la campagne et trouvent dans les carrières un sinistre asile, ou bien ils errent dans les rues, évitant la patrouille qui les poursuit, épiant l'habitant désheuré qui leur livrera sa bourse. Ils se sont fait une langue à part, déjà vieille, que Cartouche parlait, et qui s'enseigne dans les bagnes et s'y transmet d'une génération à l'autre. C'est ainsi que vivent pour la plupart les forçats évadés et les libérés qui ont rompu leur ban, tous ceux enfin dont la vie est une perpétuelle violation des lois; ils se connaissent entre eux, se soutiennent, se concertent et préparent ensemble les attaques nocturnes, les escalades, les brigandages, dont ils vivent. Cette détestable industrie se répartit selon les capacités diverses : le crime a ses spécialités et suit la règle économique de la division du travail. Toutes les variétés du vol, la filouterie, l'escroquerie, l'attentat avec violence, fournissent leur contingent. Les uns sont chargés de découvrir les occasions du larcin, les autres de l'exécuter; l'intelligence et la force se partagent les rôles. Certains exploits sont préparés de longue main, étudiés, combinés avec un soin redoutable et des précautions effrayantes. Des recéleurs accrédités tiennent toujours allumés des fourneaux sur lesquels l'or et l'argent non monnayés, la vaisselle, les bijoux, sont immédiatement mis au creuset et convertis en lingots; ils possèdent dans leurs rangs des serruriers pour fabriquer les fausses clés, des cochers de voitures publiques pour opérer les transports, des faussaires pour contrefaire les écritures; ils envoient leurs affidés reconnaître la disposition des appartemens, prendre l'empreinte des serrures, compter les membres de la famille, étudier ses habitudes; ils provoquent des attroupemens sur la voie publique, soit qu'ils engagent une dispute, soit qu'ils y établissent un chanteur ou une troupe de saltimbanques, et la curiosité sans défiance leur paie son tribut. L'étranger crédule tombe dans leurs filets; le caissier sans expérience voit son sac d'argent s'échapper avec le voleur qui le lui ravit; la voiture chargée de marchandises, si son guide la quitte un seul instant, est aussitôt dévalisée. L'étalage extérieur de la boutique leur est une proie toujours offerte. Au foyer des théâtres, aux ser-

mons des prédicateurs en vogue, dans les promenades publiques, partout où le beau monde se rassemble, se trouve quelqu'un des leurs, vêtu avec goût et luxe, affichant des manières distinguées, se mêlant à la foule avec aisance, et bientôt montres, lorgnettes et bijoux ont disparu entre ses mains; des femmes jeunes et brillantes entrent dans les magasins, se font montrer cent objets précieux et glissent avec adresse les plus riches sous leur élégante pélerine. On ne saurait dépeindre la fécondité de leurs ruses, l'audace de leurs projets, l'énergie de leurs moyens d'exécution: ils forment une vaste conspiration, organisée sur tous les points, contre quiconque possède quelque chose, et qui n'est déconcertée par aucune difficulté, contenue par aucun frein, effrayée par aucun danger.

C'est à la combattre, à la réduire à l'impuissance que se consacre la police de sûreté, et elle y déploie un zèle, une habileté, un courage dignes des plus grands éloges. Elle comprend aussi des agens publics et des agens secrets; les premiers surveillent les voleurs sans se joindre à eux; les seconds s'en approchent davantage, et sans jamais, en aucune façon, de loin ni de près, tremper dans leurs méfaits, ils les rencontrent, les connaissent personnellement, et peuvent avec exactitude révéler les caractères, les menées de ces misérables, sauvages égarés au milieu de la civilisation, et qui pourraient se rire de nos lois, si la société n'avait point à son service des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et des bouches pour redire les secrets de leur perversité. Les agens de la police savent leur signalement et les suivent obstinément dès qu'ils les trouvent en campagne; ils se mêlent à leur tour au public pour le protéger; ils saisissent la main encore nantie de l'objet volé, et le rendent au passant surpris et charmé d'une vigilance publique qui garde sa bourse mieux que lui-même; ils les suivent dans l'hôtel où les attire une riche proie, dans l'escalier obscur qui conduit au logis solitaire d'un pauvre ouvrier au travail, ou bien ils les attendent au dehors et s'emparent à la fois du voleur, de ses instrumens et du produit de ses rapines. Quand un recéleur est connu, ils prennent possession de sa maison; sans se montrer, ils en ouvrent la porte à ses cliens éhontés, et ceux-ci, au lieu du complice qui leur donnera le prix du butin, trouvent l'agent de la force publique qui les prend au collet. Sur le récit des circonstances d'un vol, ils pourront en dire l'auteur: il y a quelques années, les médailles de la Bibliothèque royale ayant été soustraites, les agens, à la vue des procédés employés, désignèrent l'homme qui, plus tard, se déclara lui-même coupable. A défaut de signe spécial,

un instinct merveilleux les guide; le moindre indice les éclaire : le papier qui a bourré l'arme à feu, un instrument oublié, la trace des pas, les souvenirs des voisins, les produits du crime retrouvés, des dépenses excessives faites sans ressources justifiées, un mot échappé dans la colère ou l'ivresse, rien n'est négligé; toutes les mémoires sont interrogées, les circonstances constatées, les informations recueillies. A certaines époques, les logis publics mal famés, les cabarets infects de la populace, sont tout à coup fouillés, pendant la nuit, tous à la fois, à l'improviste, par les brigades de la police de sûreté; des patrouilles nombreuses entourent les carrières de la banlieue, en ferment les issues, en explorent les profondeurs. Ces expéditions mettent sous la main de l'autorité une foule de repris de justice, de forçats, de misérables sans ressources, sans papiers, sans moyens d'existence : les évadés sont renvoyés au bagne ou dans les maisons centrales; les libérés, poursuivis judiciairement pour rupture de ban, les gens sans asile pour vagabondage, et Paris peut reposer plus tranquille, délivré, au moins pour quelque temps, de la présence de ces hôtes faméliques et désespérés. La nuit, les agens de sûreté se répandent dans les rues et par petits groupes, bien armés, bien résolus; ils parcourent les lieux les plus déserts, les plus propres à tenter l'audace des malfaiteurs; ils se glissent dans l'ombre, sans bruit, se blottissent le long des maisons, arrêtent l'individu qu'ils trouvent porteur de paquets suspects ou même embarrassé dans sa contenance, et jugent d'après ses réponses s'ils doivent lui laisser continuer sa marche, le reconduire au domicile qu'il s'est donné, ou le mettre en lieu sûr. La garde municipale leur prête assistance pour ces courses nocturnes, et des patrouilles, où les pas n'ont point de bruit et l'uniforme point d'éclat, saisissent aussi et les individus prêts à commettre un crime et ceux qui emportent dans les ténèbres les produits délateurs du crime déjà commis. Ainsi, les défenseurs de l'ordre et du repos public rivalisent d'activité, de persévérance et d'adresse avec les familiers du crime; la reconnaissance des honnêtes gens récompense leurs efforts, la force sociale les soutient, le sentiment du droit les relève, les anime et assure leur succès.

Le premier soin de tout malfaiteur arrêté est de cacher son nom et d'empêcher que son identité soit constatée; la police de sûreté a des agens dont la mémoire impitoyable retrouve les traits de tous ceux qu'ils ont une fois aperçus; ils appliquent, avec une exactitude qui n'est jamais en défaut, tous les signalemens publiés par l'autorité administrative. Les archives de la préfecture de police contiennent

en outre, sous le titre de *sommiers judiciaires*, l'état, toujours au courant, de tous les individus condamnés par les juridictions criminelles ou correctionnelles de tout le royaume. Plus de 800,000 noms y sont inscrits, et chacun est suivi de la liste complète de tous les jugemens de condamnation où il figure. Cet état, qui occupait quatre cents registres, dont les feuilles supplémentaires remplissaient quarante caisses en bois, est aujourd'hui distribué sur des bulletins individuels, contenant chacun tout ce qui concerne un même individu et placés sur des rayons, par ordre alphabétique, de manière à en rendre le triage simple et commode. Les sommiers judiciaires sont d'une immense utilité : chaque jour, ils permettent de répondre aux hypocrites protestations d'anciens condamnés qui, traduits de nouveau en justice, comptent sur l'oubli de leurs premières fautes : en quelques minutes, tous leurs antécédens sont découverts et retracés. La facilité et la promptitude de ces recherches excitent souvent l'admiration des étrangers et confondent les accusés. Grace aux sommiers judiciaires, à Paris, les magistrats du ministère public, informés de toutes les condamnations déjà subies par un prévenu, peuvent éclairer les juges sur ses antécédens, et requérir, s'il y a lieu, les aggravations de peines applicables aux récidives. Les juridictions des départemens pourraient recourir avec la même utilité à ces documens officiels, qui embrassent toute la France, mais la plupart paraissent en ignorer l'existence.

La préfecture de police a cessé depuis long-temps d'employer des repris de justice dans les brigades de sûreté. L'opinion publique s'alarmait de la confiance accordée à des condamnés et protestait contre une aptitude attachée en quelque sorte à la flétrissure judiciaire. Ces plaintes n'étaient point dénuées de fondement; toutefois, il est impossible de renoncer entièrement aux services de cette classe d'hommes, et des agens mêlés à la vie et aux habitudes des malfaiteurs ne peuvent se recommander par la pureté du caractère et la dignité des mœurs. Les délégués du préfet, chargés de cette partie du service, ont au moins pour devoir de chercher toujours les intermédiaires les moins indignes, et de ne point conférer un caractère public à ceux dont le concours officiel imprimerait une tache à l'administration.

A la surveillance des malfaiteurs se lient étroitement la garde et la police des prisons également confiées au préfet de police. Paris renferme huit maisons de détention : le dépôt de la préfecture de police pour les individus arrêtés en flagrant délit et qui doivent être

ensuite traduits en justice, les maisons d'arrêts de la Force, des Madelonnettes et de Sainte-Pélagie pour les prévenus hommes, la Conciergerie pour les accusés renvoyés en cour d'assises, la prison de Saint-Lazare pour les femmes prévenues et condamnées correctionnellement, le dépôt de la rue de la Roquette pour les condamnés qui doivent être dirigés sur les bagnes ou les maisons centrales, et enfin la maison de correction des jeunes détenus; une prison spéciale est affectée aux détenus pour dettes, et en outre Saint-Denis contient une maison de correction et un dépôt de sûreté. La population moyenne de ces diverses prisons est évaluée à 5,000 individus.

On commence à construire une prison nouvelle pour les prévenus. Les trois maisons qu'elle doit remplacer ne sont dignes ni de nos mœurs, ni d'une ville comme Paris. Malgré les divisions intérieures, les prévenus y demeurent exposés à une déplorable contamination; dans les portions affectées aux plus dangereux s'accomplissent chaque jour de honteux excès; le crime y tient école ouverte, les forfaits s'y méditent, les pactes les plus exécrables s'y forment. La nouvelle prison sera disposée pour l'emprisonnement cellulaire; la sécurité générale, la morale publique, l'humanité, s'accordent pour en presser la construction.

Le dépôt de la préfecture et la Conciergerie sont resserrés et peu salubres, et cependant ces prisons sont destinées à des détenus encore couverts par la présomption légale d'innocence. Sans doute, dans les immenses travaux qui vont donner à Paris un palais de justice en rapport avec les besoins de ses justiciables, ces détenus ne seront point oubliés.

La maison d'arrêt pour dettes et le dépôt des condamnés, nouvellement construits, paraissent répondre suffisamment à leur destination respective, et la nature de la population qui les occupe ne comporte guère, par des causes opposées, que des mesures d'ordre et de sûreté.

L'administration n'a pu songer encore à établir un régime disciplinaire que dans la maison de Saint-Lazare et dans celle des jeunes détenus; ses heureux efforts y ont fait voir combien de réformes prudentes et éclairées peut recevoir le régime des prisons.

Saint-Lazare est consacré aux femmes prévenues et condamnées, et aux prostituées détenues par voie administrative. Un quartier spécial y est en outre affecté aux jeunes filles âgées de moins de seize ans, acquittées et retenues en tutelle administrative. L'ordre le plus parfait y règne, les hommes ont été éloignés de tout le service inté-

rieur, les ateliers de travail sont soumis à une discipline sévère; mais la règle du silence n'y est point encore observée, et l'emprisonnement cellulaire de nuit n'est établi que dans le quartier des jeunes filles.

C'est surtout dans la maison des jeunes détenus qu'ont été faites des expériences du plus haut intérêt. Le système cellulaire a été appliqué le jour aussi bien que la nuit, et a pu se concilier avec l'instruction, les exercices religieux et les exigences des travaux manuels; il n'a exercé aucune influence fâcheuse ni sur la santé, ni sur le moral des détenus. Plusieurs rapports publiés dans ces dernières années attestent les succès obtenus par ce régime spécial, et le gouvernement a récemment érigé cette prison en maison centrale sous le titre de *Maison centrale d'éducation correctionnelle*. L'état subvient à ses dépenses, mais elle est restée sous l'administration de la préfecture de police. Le préfet a encouragé et aidé de son appui constant la société bienfaisante créée volontairement pour donner des patrons aux jeunes détenus mis en liberté, et qui a concouru, avec les soins de l'administration, à diminuer dans une proportion notable le nombre des récidives.

Le préfet de police administre aussi le dépôt de mendicité du département de la Seine, fondé à Villers-Cotterets, et qui sert d'asile à 7 à 800 vieillards des deux sexes. Cet établissement est tenu avec autant d'ordre que d'économie : les détenus y sont logés, nourris, vêtus, chauffés, soignés dans leurs maladies, pour la somme modique de 50 à 55 centimes par jour, et le régime est excellent; ils y jouissent même de la liberté personnelle, car, à tour de rôle, ils ont la permission de sortir de l'établissement pour se livrer au travail ou simplement à la promenade.

L'autorité conférée au préfet de police sur les prisons lui permet de contribuer efficacement à la solution des problèmes posés par la science, et de choisir avec certitude les applications les plus sages et les plus vraies. Investi d'une autorité qui s'étend sur une population moyenne de 5,000 détenus, il peut exercer une influence marquée sur les mœurs publiques et la sécurité de la capitale, et déployer au profit commun non cette philantropie bâtarde et inintelligente qui flatte les prévenus et leur rend la prison préférable à leur propre demeure, mais cette discipline humaine, quoique rigoureuse, énergique, bienveillante quoique inflexible, qui fait apparaître aux yeux du détenu la justice sociale comme l'austère et impartiale gardienne de la morale et de l'ordre.

La police de sûreté exerce une dernière attribution dont il est nécessaire de dire quelques mots, malgré les difficultés du sujet : c'est la police de la prostitution.

Un écrivain digne et savant, le bon Parent-Duchatelet, a consacré à cette matière un ouvrage étendu qui occupa dix années de son existence laborieuse. Il y a consigné tous les détails statistiques que l'administration possède ou qu'il avait recueillis personnellement, et les personnes à qui des données précises et officielles offriraient de l'intérêt y trouveront à satisfaire leur curiosité. Nous nous proposons seulement de faire ressortir et de déterminer le caractère de l'intervention administrative dans un ordre de faits qui semble, au premier aperçu, se refuser à une organisation publique.

A Londres, la prostitution est livrée à elle-même, sans frein, sans règlemens, sans surveillance spéciale. Elle infeste les théâtres, les lieux publics, révolte les regards par le spectacle de ses désordres, et pendant la nuit menace la sûreté des personnes; mais, par des raisons diverses, nul ne consent à lui imposer un joug. Les radicaux la croient protégée par le principe de la liberté individuelle; les hommes religieux, qui forment la majorité, s'indignent à la pensée de prendre des mesures qui contiendraient une approbation indirecte d'un scandale dont ils gémissent et ne veulent à aucun titre se porter solidaires. Ces scrupules opposés concourent au même résultat : la police s'abstient, les mœurs sont offensées, une hideuse contagion répand dans les familles l'ignominie et des principes de mort.

L'administration française, plus pratique, plus sensée, exerce une action directe, continue, sévère, sur la prostitution, et, à Paris, ne pouvant la supprimer, elle l'a soumise à des règlemens, placée sous sa propre autorité et assujétie au joug. Les lieux de débauche sont autorisés par la police; les malheureuses qui y sont placées, celles qui isolément trouvent dans l'opprobre leurs moyens d'existence, sont tenues de se faire inscrire sur des registres ouverts à cet effet, et, à défaut de demande, y sont inscrites d'office dans certains cas déterminés. Mais, si la police intervient dans ces deux cas, elle ne le fait qu'avec réserve et précaution. Les inscriptions sur le livre infamant de la prostitution ne sont ordonnées d'office qu'après des désordres qui attestent une complète démoralisation, et, sur la demande spéciale, qu'après que les conseils, les avertissemens, les exhortations, ont échoué. S'il s'agit de mineures, on recherche les familles, on écrit au père, à la mère, on fait appel à leur autorité, on les invite instamment à arracher à la débauche la proie qu'elle est prête à dévorer :

nobles instances qui donnent à l'autorité publique un rôle de tutelle morale qu'elle ne prend pas assez souvent; mais, il est douloureux de le dire, le succès couronne rarement ces pieuses tentatives. Le vice est déjà si profondément enraciné, quand se présente la dernière et déplorable ressource de l'inscription officielle, que le cœur est fermé à tout remords, à tout sentiment moral. Les familles sont découragées, indifférentes ou indignées. L'inscription est donc effectuée : aussitôt celles qui en ont été l'objet sont assujéties à toutes les mesures que la police prescrit, touchant leur costume, les heures où elles peuvent quitter leurs demeures, celles où elles doivent y rentrer, les lieux qui leur sont interdits, leur tenue dans le public, etc.; ces mesures tendent, dans leur ensemble, à éviter le scandale, à protéger contre des attentats trop fréquens ceux que la débauche attire et que le vol et parfois le meurtre attendent, à soustraire les passans, les promeneurs, à d'audacieuses et repoussantes provocations. D'autres dispositions, dont l'énumération serait impossible, sont prises dans un intérêt sanitaire, pour arrêter ou restreindre les progrès d'une infection qui semble comme un frein imposé à ceux que de plus dignes obstacles n'arrêtent point sur la pente de l'immoralité.

Ces injonctions multipliées, consignées dans des règlemens, inscrites sur des cartes remises après l'inscription, ont pour sanction la peine d'emprisonnement attachée à toute infraction, et qui s'étend parfois même au-delà d'une année. Chaque jour, plusieurs de ces condamnations sont prononcées par le préfet, sur le rapport de ses bureaux, sur le vu des procès-verbaux dressés par les inspecteurs de la police, et des interrogatoires subis par les inculpées. Cette justice sommaire, à huis clos, exceptionnelle, unique dans notre régime légal, se fonde sur d'anciens règlemens, sur de longs usages, elle reçoit une exécution non contestée, et, tant est puissante la voix de la morale et de l'opinion dans ce temps où toutes nos institutions, même les mieux établies, ont été mises en question, pas une plainte ne s'est fait entendre contre l'exercice d'un pouvoir qui ne repose sur aucun texte de loi.

On a plusieurs fois tenté d'aggraver la rigueur des règlemens établis contre la prostitution. M. Mangin se livra à des essais de ce genre; les obstacles qu'il opposa à la prostitution autorisée étendirent le cercle de la prostitution clandestine; quand l'inscription officielle ne produit que des entraves, quand elle soumet à la gêne, à la prison, sans aucune compensation, elle est redoutée, évitée, combattue comme une odieuse tyrannie. La prostitution clandestine, à son

tour, engendre les maux les plus graves; elle verse un poison mortel dans les veines du corps social; elle marche dans l'ombre, suivie du vol et de l'assassinat. Le système de M. Mangin pouvait satisfaire la morale officielle en écartant de nos yeux de hideux spectacles, mais il portait une atteinte profonde à la sécurité publique; la police de la prostitution est toujours placée entre deux écueils : facile et indulgente, elle blesse les mœurs; dure et impitoyable, elle menace le repos des familles. C'est à ménager ce double et contradictoire intérêt que doit s'appliquer la vigilance du préfet de police, et le public semble accepter les mesures actuellement en vigueur comme la solution la plus satisfaisante d'un problème qui n'en admet point d'irréprochables.

V.

La police politique a écarté les séditions, la police de sûreté prévenu ou surpris les attentats des malfaiteurs; toutes deux de concert ont étendu sur la ville une bienfaisante protection; Paris obtient de la police administrative les jouissances de la vie, le bien-être dans sa plus large acception; la police administrative pourvoit à sa subsistance, facilite sur tous les points une circulation libre, aisée et sûre, et fait disparaître tout ce qui porterait atteinte à la salubrité publique. Les subsistances, la circulation, la salubrité, tels sont, dans leur signification la plus étendue, les objets de sa vigilance.

Les gras pâturages du nord, de l'ouest, du centre, élèvent de nombreux bestiaux. L'administration de Paris les appelle vers la capitale, non par des moyens de contrainte toujours impuissans, toujours suivis d'inquiétudes qui repoussent le producteur au lieu de l'attirer, mais par des facilités spéciales qui lui promettent une vente assurée, un recouvrement immédiat et certain; la liberté en ces matières est un principe de bonne administration autant qu'un droit politique. Les denrées se portent d'elles-mêmes, pour ainsi dire, sur un marché d'un million de consommateurs; il suffirait presque à l'autorité publique de ne point les repousser.

Celle de Paris se montre facile, complaisante, préoccupée des intérêts des producteurs. De vastes marchés leur sont ouverts pour l'approvisionnement : à Sceaux et à Poissy, d'immenses hangars, des abris sûrs, des établissemens qui offrent toute commodité, admettent les bœufs, les veaux, les moutons; les bouchers qui viennent les acheter se libèrent au comptant au moyen des avances faites par la

caisse de Poissy, caisse déjà vieille, et dont la longue et utile gestion fournit la plus puissante démonstration de l'utilité de ces institutions de crédit; l'expéditeur, dégagé de tout souci, nanti de la valeur qui représente ses produits vendus, peut immédiatement regagner son domicile. L'approvisionnement en bestiaux se fait encore à la Chapelle et, dans Paris, aux Bernardins et à la Halle-aux-Veaux, marchés moins considérables qui se tiennent à des jours différens. Les porcs sont amenés à Saint-Germain, à la Chapelle, à la Maison-Blanche, la volaille au marché de la Vallée.

La nuit, pendant que Paris repose encore, des charrettes pesantes traversent ses longues rues pour se rendre au marché des Innocens, où se fait l'approvisionnement des fruits et légumes; tous les cultivateurs des environs viennent y verser la récolte de leurs champs, fertilisés par de si intelligens travaux. Quelques heures suffisent à l'achat de ces innombrables produits, et la journée n'est pas commencée que déjà la provision de toute la population est assurée.

Le beurre et les œufs, commerce immense, ont un marché spécial; les farines et les blés sont déposés à la halle aux grains; la marée, les huîtres, expédiées en poste des ports de la Manche et de l'Océan; le poisson d'eau douce, le fromage, se partagent des espaces distincts où chacune de ces denrées est déposée, classée, répartie avec autant d'ordre que de promptitude.

L'administration ne perd jamais de vue les expéditeurs, et elle leur offre dans ses combinaisons ingénieuses et protectrices des satisfactions si complètes, qu'ils préfèrent partout l'emploi des ressources qu'elle procure, malgré les charges qu'ils entraînent, à l'usage d'une liberté oisive et stérile. Sur la plupart des marchés d'approvisionnement sont établis des facteurs destinés à servir d'intermédiaires entre les vendeurs et les acheteurs, dispensant les premiers des frais de voyage et de location, offrant aux autres la faculté du choix et à tous les plus complètes garanties de loyauté; ils servent de courtiers officiels, de commissionnaires administratifs, et se chargent de toutes les ventes moyennant une légère remise. Le prix est versé comptant dans une caisse qui paie sur-le-champ le vendeur; une surveillance constante, une comptabilité sévère, préviennent tout abus. Certaines denrées, dont l'écoulement ne peut être ajourné, sont vendues à la criée par les facteurs; ce mode est appliqué à la marée, au poisson d'eau douce et au beurre. Les approvisionneurs, au lieu d'expédier directement leurs produits à des acheteurs ou de les vendre eux-mêmes, s'empressent à l'envi d'employer le facteur, légalement res-

ponsable envers eux, et se félicitent de la simplicité d'opérations et de la sûreté de rapports qu'ils retirent de son concours.

L'approvisionnement ainsi attiré et réalisé, la distribution de ces masses de produits entre les divers quartiers se fait naturellement et sans intervention de l'autorité. Les vendeurs des marchés de détail se sont procuré les quantités dont ils avaient respectivement besoin, et les offrent à leur tour à la consommation. La police administrative remplit alors d'autres devoirs; elle doit maintenir l'ordre dans ces vastes réunions d'hommes et de femmes, où règnent tant de rivalités, de compétitions, de causes de discussion, et garantir le public contre toute fraude, soit dans le poids, soit dans la qualité des objets qui lui sont présentés.

Les marchés de Paris contiennent de 8 à 9,000 marchands; celui du Temple à lui seul en renferme près de 1,000. La police y intervient par les moyens ordinaires, à l'aide de ses agens de tous les degrés, et spécialement des inspecteurs des halles et marchés qui y remplissent le rôle de conciliateurs, de gardiens de la paix publique. Des commissaires de police sont chargés de la vérification des poids et mesures; des vérificateurs experts apprécient la qualité des denrées, et saisissent pour les détruire toutes celles qui seraient malsaines ou gâtées.

Toute l'organisation de ce service est fondée sur le principe de la liberté d'industrie et de commerce. L'établissement des facteurs privilégiés n'y porte pas atteinte, et tend à créer des encouragemens à l'approvisionnement, non à l'entraver. Dans quelques marchés, les travaux intérieurs sont confiés aussi à des agens privilégiés sous le titre de *forts*, mais la disposition des lieux et la nécessité de garanties spéciales rendaient ce privilége indispensable.

Cependant des règles exceptionnelles sont appliquées au commerce de la boucherie et à celui de la boulangerie; le nombre de ceux qui s'y livrent est limité, il ne peut être fait qu'en vertu d'une autorisation du préfet de police.

Les bouchers sont tenus de conduire les bestiaux qu'ils achètent dans un des cinq grands abattoirs appartenant à la ville de Paris. Là s'effectuent l'abattage, la visite plusieurs fois répétée de l'état sanitaire des viandes et leur préparation pour la mise en consommation. Après ces opérations, le boucher est entièrement maître dans son commerce, et spécialement dans la fixation de ses prix.

Il est enjoint aux boulangers de conserver, tant chez eux qu'au grenier d'abondance, une quantité de farine qui représente, pour

toute la corporation, l'approvisionnement de Paris pendant trente-un jours environ; le prix du pain est taxé tous les quinze jours par le préfet de police, sur l'avis d'une commission *ad hoc*, d'après les mercuriales des ventes de farines opérées dans la quinzaine précédente.

Malgré le privilége accordé à ces deux corporations, le respect de l'administration pour la liberté de concurrence est tel qu'elle autorise les marchands forains à apporter à Paris des viandes et du pain qui sont vendus dans certains marchés ou directement au consommateur; le même scrupule fait également permettre plusieurs fois par semaine aux cultivateurs des environs de venir eux-mêmes, dans les marchés, vendre leurs fruits et légumes, à côté et en concurrence des marchands sédentaires.

C'est ainsi que la police administrative pourvoit à la subsistance de Paris : son intervention est d'autant plus efficace, qu'elle se fait moins apercevoir et se borne à laisser à l'intérêt privé tout son ressort, en l'arrêtant seulement dans ses écarts. L'ensemble de ces mesures produit les plus heureux résultats; cependant plusieurs imperfections doivent être signalées.

Les besoins de la population réclament l'agrandissement des marchés ou l'augmentation de leur nombre. Les halles du centre sont insuffisantes; elles ne répondent point au mouvement d'affaires qui s'y fait; les rues environnantes, envahies, encombrées, ne fournissent qu'une ressource incommode, et la police n'y peut empêcher d'inévitables embarras. D'autres marchés d'approvisionnement devraient être établis sur divers points; les chemins de fer, en changeant le mode des arrivages, en donnant au transport des denrées d'immenses et nouvelles facilités, amèneront forcément cette dissémination, commandée d'ailleurs par les progrès de la population et l'extension du territoire de Paris. Les abattoirs destinés aux porcs n'appartiennent point à la ville, elle doit en créer. Le commerce des cuirs réclame impérieusement la construction d'une halle; celle qui sert à la vente des beurres est trop étroite. Ces diverses nécessités sont reconnues, mais des difficultés de plusieurs genres ont arrêté le conseil municipal; il saura certainement les vaincre avec la fermeté dont il a déjà donné tant de preuves.

D'après la législation municipale, les taxes perçues dans les marchés constituent une partie du revenu des villes. De cette disposition résulte le droit de s'opposer à toute perception de ce genre au profit des particuliers. La loi d'attributions qui se prépare pour

Paris décidera sans doute cette question de manière à lui permettre de rentrer en possession de tous les revenus prélevés en ce moment dans des marchés particuliers, en vertu de tolérances ou de concessions sans valeur. Il a droit de le demander, et le législateur ne saurait refuser à la capitale ce qui a été concédé à toutes les communes du royaume. Jusqu'à la décision légale de cette question, l'administration aurait pu invoquer la loi générale de l'an VII, mais peut-être une louable prudence a-t-elle dicté la réserve qu'elle s'est imposée.

Les ventes dans les marchés d'approvisionnement, à la criée ou de gré à gré, donnent lieu au paiement d'un droit au profit de la ville. On a proposé depuis long-temps de le remplacer par une taxe d'octroi qui se percevrait à la barrière. Le mode actuel nuit aux revenus municipaux, en ce que les denrées portées du dehors chez le consommateur échappent à l'impôt; il froisse la justice distributive en ce que les gens riches, qui se fournissent directement au lieu de production, sont ainsi affranchis d'une charge qui pèse sur le consommateur malaisé, obligé de se rendre au marché. On ne saurait trop se hâter d'adopter une mesure qui concilie ensemble, par une heureuse et rare combinaison, les intérêts financiers et l'équité administrative.

Le préfet de la Seine revendique, pour son administration, le soin de faire ces perceptions : cette réclamation repose plus sur une vaine symétrie d'attributions que sur un intérêt public; la préfecture de la Seine serait obligée de constituer tout un personnel pour effectuer ces recettes, et la préfecture de police, en cessant d'en être chargée, ne pourrait pas retrancher un seul de ses employés, tous livrés à une surveillance active qui continuerait de réclamer leur présence; un contrôle réel, déjà exercé par les délégués du préfet de la Seine, garantit complètement les finances de la ville. Ainsi, aucune raison plausible ne justifierait, aucune compensation n'atténuerait le surcroît de dépense qui résulterait du déplacement de ce service.

On peut à bon droit diriger des critiques sérieuses contre le système exceptionnel maintenu à l'égard des boulangers et des bouchers; cette question est trop vaste pour n'être point traitée à part. Il convient seulement de rappeler que, dans la discussion engagée à la chambre, l'année dernière, sur les droits imposés aux bestiaux étrangers, l'honorable M. Tourret, si compétent en cette matière, a attribué le prix excessif de la viande dans Paris à la vicieuse organisation du commerce de la boucherie. Depuis long-temps des commissions ont été formées pour discuter ces grands intérêts, mais trop

souvent les commissions n'ont pour objet que d'étouffer les discussions : il est temps qu'elles soient invitées à conclure.

Mais d'autres soins sollicitent l'intervention de la police administrative; il faut que, par son concours, les rues soient libres, propres, éclairées pendant la nuit, arrosées pendant l'été, que le piéton soit protégé contre les voitures, que le bourgeois qui se fait transporter d'un quartier à l'autre en fiacre, en cabriolet, en omnibus, n'éprouve aucune difficulté, que le fleuve qui traverse la ville serve à d'utiles emplois, sans entraves pour la navigation. En vue de ces besoins variés, la police met en usage des procédés divers.

Pour que les rues soient libres et sûres, elle défend tout encombrement, toute usurpation sur leur territoire, ordonne la démolition des bâtimens qui menacent ruine, ne permet aucune construction qui restreindrait l'espace ou intercepterait la lumière, surveille les étalagistes et impose des conditions rigoureuses aux marchands ambulans qu'elle autorise, autorisation toujours exceptionnelle, destinée à procurer du pain à de pauvres familles et réglée de manière à ne point exposer les marchands en boutiques à une injuste concurrence.

Pour que les rues soient propres, elle oblige tous les habitans à balayer la portion située devant leur maison, fait balayer chaque matin, par 500 ouvriers en régie, les quais, ponts, places, carrefours et ruisseaux dont la superficie est évaluée à 730,000 mètres, donne plus de 500,000 francs par an à un entrepreneur chargé d'enlever les boues, fait disparaître les glaces en hiver et entretient dans un état constant de propreté et de libre écoulement les 120,000 mètres (trente lieues) d'égouts ouverts sous les rues de Paris.

Pour que les rues soient éclairées, elle y fait allumer toutes les nuits plusieurs milliers de réverbères, et en ce moment elle substitue presque partout à l'huile le gaz qui s'étend sans s'arrêter d'un quartier à l'autre, d'une rue à sa voisine, et qui, au lieu de 60 becs sur une ligne de 2000 mètres qui lui étaient affectés en 1831, en alimente, en 1842, près de 5,000, sur un développement de 168,000 mètres.

Pour assainir les rues, en été, elle impose aux habitans l'obligation d'arroser deux fois par jour, pendant les chaleurs, le pavé devant leurs maisons, et salarie un entrepreneur chargé de répandre sur tous les points essentiels, les plus exposés aux ardeurs du soleil, une rosée artificielle qui affermit les pas des chevaux et abat une poussière malfaisante.

Pour que le piéton soit protégé contre les voitures, elle leur im-

pose des règles, les numérote, les contraint à s'éclairer la nuit, leur prescrit de franchir au pas certains passages.

Pour que les voitures publiques n'exposent celui qui s'en sert à aucun danger, à aucune collision, elle les oblige à se munir de son autorisation, les visite d'abord avant qu'elles marchent, puis, tous les ans, fait des réglemens pour les omnibus, mode de transport tellement adopté, qu'on évalue à 60,000 par jour le nombre des personnes qui l'emploient, soumet les cochers à une discipline rigoureuse et les suspend de leur service en cas d'infraction, établit à demeure des inspecteurs sur chaque place, tarife le prix du transport, et parvient, à l'aide de dispositions diverses, à assurer la restitution de toute valeur oubliée dans une voiture publique, restitution qui, en 1841, pour l'argent et les billets de banque seulement, a excédé 10,000 francs.

Pour concilier la navigation avec les avantages que la Seine peut procurer, elle interdit tout ouvrage qu'elle n'a point autorisé, et soumet les établissemens de bains chauds, les écoles de natation, les bateaux de blanchisseurs, à des conditions déterminées de construction et de stationnement.

La salubrité publique est à son tour l'objet des vigilantes préoccupations de la police administrative. Les égouts qui promènent sous nos pieds leurs longues galeries, curés et entretenus, s'ouvrent à l'écoulement de toutes les eaux ménagères; chaque année, plus de 6,000 fosses d'aisance sont vidées et réparées; des agens divers et nombreux surveillent les établissemens classés, recherchent et font abattre les animaux attaqués de maladies contagieuses, détruisent les chiens errans, comblent les puits infects, visitent les vases et ustensiles de cuivre dans les lieux publics, font ventiler en hiver et fermer en été les amphithéâtres et salles de dissection, surprennent et dénoncent les remèdes secrets, les pharmacies tenues irrégulièrement, saisissent les médicamens gâtés ou mal préparés, surveillent les fabriques et les dépôts d'eaux minérales factices, répandent dans le ruisseau les vins frelatés, suppriment les comestibles corrompus, et prennent une foule de mesures du même genre, toutes dirigées vers le même but.

Le préfet de police est secondé, dans cette partie de ses attributions, par le conseil de salubrité, admirable institution adoptée dans plusieurs de nos grandes villes, et qui devrait l'être dans toutes les préfectures. Ce conseil, composé d'hommes éminens, médecins,

chimistes, administrateurs, ingénieurs, architectes, donne son avis sur toutes les questions qui touchent en quelque point à la santé publique; il s'occupe des professions dont l'exercice peut mettre en danger la vie des ouvriers, et s'attache à introduire dans les arts les procédés les plus propres à prévenir tout effet nuisible. Aucun établissement insalubre n'est autorisé qu'après la visite d'un ou de plusieurs membres de ce conseil; toute invention nouvelle lui est soumise; les ordonnances de police qui intéressent la salubrité publique sont souvent préparées par lui et toujours appuyées sur son avis. Le recueil de ses travaux depuis dix ans, publié en 1840, est l'étude la plus intéressante pour un administrateur municipal et sa plus irrécusable apologie.

VI.

Quelques attributions, étrangères aux divisions que nous avons successivement parcourues, dépendent encore de la préfecture de police : elle a reçu le mandat de distribuer aux réfugiés politiques résidant à Paris les secours que leur accorde l'hospitalité française; elle révise et approuve les statuts d'un grand nombre de sociétés de secours mutuels, formées dans la plupart des classes d'ouvriers, et qui contribuent tout ensemble à les moraliser et à les secourir dans les jours de maladie ou de détresse; elle examine les statuts des sociétés anonymes qui réclament l'approbation du gouvernement; elle vient tout récemment d'être chargée des mesures relatives à l'exécution de la loi sur le travail des enfans dans les manufactures; préposée à un grand nombre d'autres soins d'une moindre importance, elle est un centre général d'informations et d'action auquel le gouvernement, les administrations locales et les particuliers ont recours dans une multitude de circonstances.

Telle est dans son ensemble cette vaste administration, peu connue et surtout mal jugée. Si l'on envisage son but, il n'est autre que la défense et la protection de la population parisienne; si l'on examine ses moyens d'action, ils sont tous honorables : le secret en cache quelques-uns, mais ce secret, nécessaire pour le salut commun, ne dérobe aux regards du public aucun acte que l'honneur ait à désavouer. Cependant bon nombre d'hommes la condamnent et sont disposés à suspecter tous ses agens, quels que soient leur titre et leur emploi. Une seule raison décide ces inimitiés : c'est un pouvoir qui

fait la police; et pour les esprits ignorans et prévenus, la police est une sorte d'autorité malfaisante qui flétrit tout ce qu'elle touche. Que Paris prononce : à sa tête est un magistrat qui repousse l'émeute et déjoue les complots, qui garantit le jour et la nuit ses habitans contre les ruses du voleur et les attentats de l'assassin, qui assure sa subsistance, lui procure l'usage libre et commode de ses rues et de son fleuve, veille sur sa santé et maintient l'ordre, la paix, le calme. Que la population de Paris dise s'il en est de plus utile, de plus digne de son affection et de sa reconnaissance. Cette magistrature n'a pas manqué à ses devoirs : dans ces dernières années, les complots moins fréquens, des bandes de voleurs découvertes et frappées par la justice, la garde municipale doublée et appliquée sur une large échelle à la police nocturne, le service du nettoiement, celui des voitures publiques améliorés, l'éclairage des rues perfectionné, la Seine débarrassée d'obstacles repoussans, sont les témoignages d'une sollicitude qui veille toujours et les signes d'un progrès qui ne s'arrête point.

Il est à regretter, nous en convenons, que l'intervention de l'autorité soit trop souvent purement matérielle et puisse encourir le reproche de se montrer indifférente à l'amélioration morale du peuple. Nous voudrions qu'on songeât davantage, à l'aide de publications utiles et pratiques, faciles à répandre, à inculquer aux classes inférieures les principes d'ordre et d'attachement à la chose publique qui les soustrairaient aux funestes suggestions des partis anarchiques; nous désirons que, par le résultat de nouvelles réformes, les prisons cessent d'être une sorte d'école du crime et l'origine des plus redoutables associations; nous appelons de tous nos vœux les institutions publiques ou privées qui arracheraient tant de malheureux dont le cœur est encore honnête aux provocations du besoin, aux dangereux conseils de l'oisiveté, et tant de pauvres filles aux infames embûches du vice et de la débauche. Les difficultés sont grandes, nous en convenons, les moyens contestés, les résultats incertains; mais la reconnaissance publique et la gloire n'appartiennent qu'aux longs efforts, qu'aux dévouemens qui savent ne jamais se rebuter, et l'administration ne sera tout-à-fait tutélaire et providentielle que le jour où elle entrera dans cette noble voie.

VIVIEN.

INAUGURATION

DE

LA WALHALLA.

A MONSIEUR CH. MAGNIN.

Munich, 23 octobre 1842.

S'il est un monument qui, par sa nature et sa destination, mérite d'exciter l'intérêt de l'Allemagne et la curiosité de l'Europe, c'est à coup sûr la *Walhalla*, dont l'inauguration avait été annoncée pour le 18 de ce mois. J'étais parti, comme vous savez, dans l'intention d'y assister; mais je dus bientôt changer de projet, en songeant à l'anniversaire qui avait été choisi pour cette solennité. En fixant au 18 octobre, date de la bataille de Leipzig, la consécration d'un monument qui doit servir de panthéon national à toutes les illustrations germaniques, le prince qui en a conçu l'idée a voulu en rattacher l'existence à un évènement militaire qui, par la chute

de l'empire de Napoléon, ouvrit l'ère des nouvelles destinées politiques de l'Allemagne. Rien de plus légitime, assurément, que de célébrer par des monumens une époque d'affranchissement, que d'exalter de toute manière dans l'esprit des peuples le sentiment de leur nationalité et la passion de leur indépendance. Cependant l'Allemagne, assise aujourd'hui dans sa force et dans sa sécurité, tendant à l'unité par le progrès des idées et par le lien des intérêts, bien que livrée encore à la division sous le rapport des croyances religieuses et des doctrines philosophiques; l'Allemagne, aussi peu inquiète de ses propres destinées que jalouse de troubler celles des autres états, semble ne pas éprouver au même degré que ses princes ce besoin d'émotions politiques rattachées à des temps déjà bien loin de nous, et à des évènemens sur lesquels l'histoire n'a pas encore prononcé son irrécusable jugement. D'après ce que j'ai pu observer de l'Allemagne en la traversant jusqu'ici, le besoin qui se fait le plus profondément sentir à cette nation si éclairée, si intelligente et si honnête, c'est celui du progrès intellectuel, qui marche d'accord avec le progrès politique; mais ce besoin, pour être satisfait, a besoin de la paix, de celle des esprits et des cœurs, comme de celle des affaires, et les anniversaires qui semblent moins un sujet de triomphe pour un peuple qu'une menace pour un autre, ne sont pas ceux auxquels se porte l'Allemagne entière avec tous ses souvenirs du passé et toutes ses convictions du présent. J'avais vu le 18 octobre célébré à Francfort, ville libre, par une revue de la garnison et de la garde civique, sans autre intérêt que celui qui s'attache, parmi nous aussi, à une parade officielle. Si je me fusse trouvé le même jour à Ratisbone, j'aurais vu le même anniversaire fêté à l'ouverture de la *Walhalla* par une manifestation d'un autre genre, où le vrai patriotisme allemand aurait pris tout aussi peu de part; mais, Français en Allemagne, je ne pouvais oublier que le 18 octobre est inscrit comme un jour de deuil dans les fastes de mon pays, et j'aurais cru, en assistant à une fête célébrée ce jour-là, m'associer à des sentimens hostiles qu'il ne mérite pas, et qu'en tout cas il a cessé de provoquer.

J'arrivai donc à Ratisbone le 20, précisément le surlendemain du jour où l'inauguration de la *Walhalla* avait été faite par le roi de Bavière, avec bien moins d'éclat qu'on n'avait dû s'y attendre. Pour qui connaît la destination de cet édifice et le luxe à la fois royal et patriotique employé à sa décoration, il était naturel de penser que la consécration d'un pareil monument serait célébrée avec une pompe extraordinaire, et que son fondateur voudrait y mettre en présence

des renommées antiques toutes les illustrations contemporaines. On devait donc croire, et j'avoue que j'étais parti moi-même avec cette idée, que l'Allemagne actuelle se trouverait représentée, dans ce grand panthéon germanique, par tout ce qui honore aujourd'hui sa puissance, son savoir et son génie. Je m'attendais à y voir ses plus célèbres professeurs pêle-mêle avec ses premiers hommes d'état, ses écrivains et ses artistes avec ses souverains et ses ministres; en un mot, tout ce qui tient le sceptre de la pensée, dans les universités comme dans les cours, réuni et confondu sous les voûtes de la *Walhalla*, au sein d'un même sentiment, la gloire de la patrie commune. Cependant rien de tout cela n'avait eu lieu. L'inauguration de la *Walhalla* s'était faite entre un petit nombre de témoins, et pour ainsi dire en famille, avec le roi et ses parens pour uniques acteurs, avec quelques diplomates pour tous assistans; et le récit de cette fête, qui méritait d'être célébrée en présence de l'Allemagne entière, se réduit à ce peu de détails que j'ai recueillis moi-même sur les lieux.

Plusieurs jours avant celui qui avait été fixé pour la solennité, tout ce que les forêts voisines de Ratisbone pouvaient fournir de feuillage encore vert avait été employé à décorer de guirlandes la façade des maisons de l'antique cité, à ériger des arcs de triomphe et des salles de verdure sur toute la route que devait parcourir le cortége royal. Le jour venu, et il semblait que ce jour-là le soleil eût voulu s'associer à cette fête de la gloire et du génie, car jamais il n'avait brillé de plus d'éclat ni versé plus de lumière sur une scène plus magnifique; le jour venu, le roi de Bavière, suivi des princes de sa famille, de ses ministres et des personnes de sa maison, s'était mis en route pour la *Walhalla*, construite sur une colline escarpée, à près de trois milles de Ratisbone. Parvenu au pied de l'éminence, le monarque fut salué par une troupe de jeunes filles, aux figures fraîches et vermeilles, aux yeux bleus et aux blonds cheveux, portant des fleurs et des couronnes, et représentant les villes bavaroises dans leur costume national. Ce fut là sans doute le moment le plus intéressant de la fête, si j'en juge d'après l'impression qu'il avait produite sur ceux des assistans que l'étiquette n'avait pu écarter, ou que l'air des cours n'avait pu gagner. C'est au milieu de ce cortége, si propre à rendre sensibles des images de vie, de grace et de bonheur, qui s'allient si bien aux souvenirs de la gloire, que le monarque, s'élevant d'étage en étage jusqu'à la dernière terrasse, et découvrant à chaque pas un nouveau point de vue dans un ho-

rizon immense, arriva devant la porte du temple, où il lui fallut subir une de ces harangues officielles dont le seul mérite, ou, si vous l'aimez mieux, le seul défaut, est de n'avoir d'autre pensée que celle du prince. Les portes de la *Walhalla*, restées fermées jusqu'à ce moment, s'ouvrirent alors, et ce fut pour le petit nombre de ceux qui y entrèrent à la suite du roi un spectacle nouveau et imprévu que celui de ce temple, si éblouissant de marbres et de dorures, si rempli de monumens d'art et d'images de gloire, se découvrant tout d'un coup dans toute sa magnificence, relevée de l'éclat d'un si beau jour. On m'a assuré, et je le crois sans peine, que le saisissement de ces courtisans, surpris de se trouver en présence de tant de grands hommes dont les bustes peuplent cette enceinte auguste, fut d'abord extrême; des larmes involontaires humectèrent tous les yeux; le roi lui-même parut attendri et étonné de son ouvrage, et un long murmure d'admiration fut le premier hommage qui répondit à sa pensée, encore mieux qu'il ne s'adressait à sa présence.

J'ai pu regretter d'avoir été privé du spectacle de ces émotions royales; mais ce qu'il m'a été donné de voir avait bien aussi son mérite. Quand j'arrivai deux jours après à la *Walhalla*, la scène avait complètement changé. Les nobles acteurs s'étaient retirés, la foule dorée avait disparu; le soleil lui-même, caché derrière un voile épais de vapeurs humides, n'éclairait plus le paysage que d'un jour sombre et mélancolique. Cependant le peuple couvrait en longues files d'hommes et de femmes, d'enfans et de vieillards, les chemins qui mènent à la *Walhalla*, et tous ces honnêtes Allemands, parés comme pour un jour de fête, les uns entassés sous le portique du temple, d'autres debout et muets sur le seuil, tous contemplant avec un sentiment d'admiration naïve tant de richesse employée pour loger quelques bustes d'hommes nés comme eux du peuple et ayant vécu de la vie du peuple, formaient un spectacle qui n'était pas non plus sans instruction ni sans intérêt. J'ose dire même que, si cette première impression se soutient et se prolonge, ce sera là le plus digne résultat de ce monument et la plus noble satisfaction qu'en puisse retirer son auteur. Les monumens qui parlent au cœur des peuples, qui portent à leur intelligence des images de gloire et de patriotisme par les formes de l'art jointes aux ressources de la puissance, ne sont pas en effet aussi dépourvus d'utilité qu'on le pense. Il y a dans l'homme, tout matériel qu'on le suppose ou qu'on s'efforce de le rendre, quelque chose de moral qu'on ne saurait satis-

faire uniquement avec du fer, du charbon et de la vapeur; et dans ce siècle tout industriel, la *Walhalla*, qui n'est en réalité qu'une œuvre d'art, peut devenir aussi productive en son genre, que si c'était une ligne ou un réseau de chemins de fer.

Vous serez donc curieux de connaître ce monument, qui peut exercer, sur la destinée de toute une nation, cette sorte d'influence morale qui résulte des monumens de l'art, et qui devient d'autant plus nécessaire à la société, qu'elle tend à se réduire au seul enseignement de ses institutions si mobiles, à la seule action de ses industries si variables. A cet égard, je me crois en mesure de satisfaire votre curiosité, car j'ai passé toute une journée à étudier la *Walhalla* dans son ensemble et dans ses détails, et, en l'observant, comme je l'ai fait, presque seul à l'intérieur du monument, dont une foule d'habitans des campagnes assiégeaient le seuil sans qu'on leur en permît l'entrée, j'ai pu me livrer à mes impressions bien plus librement que si je m'étais trouvé dans un cortége royal.

Tout le monde s'accorde à dire que la pensée d'ériger aux grands hommes de la Germanie un temple sous le nom de *Walhalla*, emprunté, comme vous le savez, à la mythologie du Nord, que cette pensée, certainement très digne d'un grand prince, appartient au roi Louis de Bavière. et qu'elle lui fut inspirée à un âge où il est bien rare que les princes aient des idées aussi sérieuses. Ce fut en 1806, à une époque où l'Allemagne, épuisée par de nombreux revers et affaiblie dans tous ses membres, semblait avoir perdu jusqu'au sentiment de son indépendance, que le jeune Louis de Bavière, alors âgé de vingt ans, conçut le projet de consacrer à tous les grands souvenirs de sa nation un monument qui pût devenir, en des temps plus heureux, un sanctuaire de patriotisme et d'honneur. C'est en lisant l'histoire de Jean de Müller que le futur monarque de la Bavière avait eu cette inspiration mâle et forte comme le génie de ce grand écrivain; et le buste de Jean de Müller, demandé dès cette époque à un habile sculpteur, fut le premier ornement projeté pour ce temple, qui n'existait encore que dans l'imagination d'un prince de vingt ans. Le monument une fois conçu demeura l'idée fixe du jeune héritier de la maison de Wittelsbach, à travers toutes les vicissitudes politiques que subit l'Allemagne et la Bavière elle-même, dans l'intervalle de 1807 à 1814. Des bustes de grands hommes de l'Allemagne continuèrent d'être exécutés par des sculpteurs allemands pour l'ornement de ce temple en perspective, qui ne pouvait s'élever qu'au sein de l'Allemagne rendue tout entière à son propre génie et rétablie

dans toute son indépendance. Ce moment était arrivé en 1814, et dès cette année un programme, arrêté par Louis de Bavière lui-même, invita tous les architectes allemands à concourir pour l'érection d'un monument auquel s'attachaient dès-lors tant de souvenirs et tant d'espérances.

Ce programme, que j'ai sous les yeux, et qui semblait devoir exciter une noble émulation entre tant d'artistes, jaloux de s'associer à une pensée généreuse, ne produisit cependant aucun résultat; ce ne fut qu'en 1821 qu'un architecte, déjà célèbre en Allemagne et formé en France à l'école de Ch. Percier, M. Léon de Klenze, soumit au prince Louis un projet qui obtint son approbation, et dont l'exécution fut dès-lors arrêtée.

Il fallait d'abord choisir la place où devrait s'élever la *Walhalla*. L'idée du prince s'était depuis long-temps fixée sur les environs de Ratisbone, cette antique cité de la Bavière, qui, par son illustration impériale, par la douceur de son climat, par sa situation sur le principal fleuve de la Germanie, le Danube, dans une plaine bornée d'un côté par une chaîne de collines, ouverte de l'autre jusqu'aux Alpes du Tyrol, semblait le mieux répondre en effet à toutes les conditions d'un pareil monument. C'est dans cette idée et muni des instructions du prince que l'architecte, accompagné d'officiers du génie, parcourut, au printemps de 1826, tout le pays voisin de Ratisbone, sur la rive gauche du Danube, pour y découvrir l'emplacement souhaité. Le choix se fixa enfin sur une éminence escarpée, que sa forme presque conique rendait propre à servir de base au monument projeté, et du sommet de laquelle se découvre un horizon immense, borné à l'ouest par les monts pittoresques d'Abach et de Kelheim, à l'est par les fertiles plaines où coule le Danube, au nord par un enchaînement de collines boisées qui s'étendent jusqu'aux vastes forêts de la Bohême, et au midi par la chaîne lointaine des Alpes bavaroises, tandis que, sur une hauteur voisine, les ruines romantiques du vieux château de *Donaustauf*, détruit durant la guerre de trente ans, évoquent dans ce mâle paysage un souvenir historique digne d'être associé à ceux de la *Walhalla*. La colline choisie pour recevoir sur son sommet ce panthéon germanique fut dès-lors taillée sur ses pentes et aplanie à son faîte, de manière à répondre à cette destination, et les carrières de *Salzbourg*, d'*Adnet*, de *Schlanders*, d'*Eichstædt* et d'autres localités bavaroises, la plupart éloignées de plus de trente lieues du siége de ces travaux, fournirent les blocs de marbre colorés qui devaient servir exclusivement, à l'intérieur, à la déco-

ration de la *Walhalla*. Telles furent les dispositions, longuement et sagement méditées, par lesquelles on préluda à la construction de l'édifice. Cependant, tout ce que l'Allemagne renferme d'habiles statuaires était occupé à sculpter les bustes et les statues en marbre blanc, et un seul de ces statuaires, Martin de Wagner, qui avait reçu pour sa part un immense bas-relief de deux cent vingt-quatre pieds de développement, faisait exécuter à Rome, sous ses yeux et par ses élèves, ce bas-relief où devait se résumer toute l'histoire politique, morale et religieuse de la Germanie, et qui était destiné à orner la frise à l'intérieur de la *Walhalla*.

Tout se trouvant ainsi préparé, et les travaux se poursuivant partout avec une égale activité sous une direction unique, celle de l'architecte, par l'impulsion d'une volonté suprême, celle du prince, le roi Louis de Bavière posa la première pierre du monument le 18 octobre 1830. Il y eut alors une fête patriotique célébrée au milieu d'un grand concours de peuple, sur cette place encore nue, où il n'existait que le siége d'une grande pensée avec la perspective d'un grand monument. Un ministre, qui était en même temps un poète, et qui, à ce double titre, était digne d'être l'interprète des intentions de son roi, M. de Schenck, fit entendre de nobles paroles du haut de cette éminence de la *Walhalla*, convertie en parnasse germanique. Douze ans plus tard, à pareil jour, le monument était achevé; les statues, les bustes, se trouvaient à leur place, et le roi venait lui-même ouvrir solennellement les portes de ce temple, consacré à tous les grands souvenirs de son pays, dont la pensée avait rempli trente-cinq années de sa vie, et dont l'exécution fera la gloire de son règne. Connaissez-vous un seul monument en Europe qui ait une pareille histoire et qui offre un pareil caractère?

La *Walhalla* est un temple dorique dans toutes les conditions, dans toute la pureté du style grec. C'est le roi lui-même qui avait arrêté, dans son programme, cette disposition principale, et il avait eu raison; car l'architecture des Grecs est la seule qui présente ces élémens d'ordre, de régularité, de symétrie et de beauté qui conviennent si bien pour un temple de la Gloire. Toutefois l'architecte était resté libre de déterminer tous les détails d'un temple grec d'après ses propres inspirations; il pouvait en fixer à son gré les proportions et les rapports, sauf le module des colonnes du péristyle dorique, qui ne devait pas excéder de beaucoup cinq pieds bavarois, et surtout en adapter le style et le goût de décoration à la nature du monument et à sa destination, qui n'avaient rien de commun avec celles des temples

grecs. L'artiste conservait donc en réalité la même liberté qu'avaient eue tant d'excellens architectes de l'antiquité grecque, à qui nous devons ces beaux temples doriques d'Agrigente, de Sélinonte, de Ségeste et de Pæstum, ceux d'Égine, de Phigalie et d'Athènes, qui, tous produits d'après un même principe et empreints d'un même caractère, diffèrent néanmoins dans leurs proportions et leurs détails, et constituent chacun une œuvre originale dans le même système d'architecture. Mais la *Walhalla*, élevée par M. de Klenze, diffère encore plus de tous les temples doriques grecs que nous connaissons que ces édifices ne diffèrent entre eux, et cela sous deux rapports essentiels qui tiennent, l'un à la place qu'occupe le monument, l'autre à sa destination, et qui le rendent véritablement unique au monde par sa forme comme par son objet. La *Walhalla*, érigée au faîte d'une éminence qui se détache d'une chaîne de collines et qui domine toute la plaine, est de plus construite au-dessus d'un triple rang de terrasses auxquelles on parvient par des escaliers alternativement simples et doubles, et dont le développement, à mesure qu'on le parcourt, devient, pour le monument qui le couronne, le motif d'un effet de plus en plus grandiose et pittoresque.

Arrivé par une première rampe, construite dans le sens de l'axe de la montagne et dans celui du temple, à un premier palier d'où se détache, à droite et à gauche, un double escalier, l'on s'élève ainsi jusqu'à une terrasse dont le parement, en forme d'avant-corps, est percé d'une porte de bronze qui introduit dans les galeries souterraines où doivent se déposer les bustes des grands hommes vivans, jusqu'au jour de leur consécration dans la *Walhalla*. De cette terrasse, l'on monte par deux escaliers dirigés en sens contraire à un second palier, d'où part une rampe qui aboutit directement à la plate-forme du temple, en traversant toute la hauteur de trois assises en retraite, qui forment comme le socle de ce temple, ainsi exhaussé d'étage en étage sur tant de substructions du caractère le plus imposant. Le parement de toutes ces terrasses est construit en blocs de pierres, polygones irréguliers, suivant le système cyclopéen, et appareillé avec beaucoup d'art, ce qui ajoute encore à l'effet magique que l'édifice reçoit de sa situation même et de son style d'architecture. Je ne connais pas d'exemple de cette succession de terrasses et d'escaliers, qui m'a paru singulièrement heureuse et qui s'accorde si bien avec l'objet du monument. Qu'on se représente, en effet, la pompe solennelle qui doit procéder à l'inauguration de chaque buste de la *Walhalla* s'élevant lentement sur les nombreux gradins de cet immense pié-

destal, s'arrêtant sur chaque palier pour entendre les concerts d'éloquence et de poésie célébrés en son honneur, arrivant enfin, de degrés en degrés, jusqu'au portique du temple, qui s'est offert à chaque pas sous des aspects nouveaux, tandis qu'à chaque pas aussi la vaste plaine qu'arrose le Danube et le riche amphithéâtre des montagnes qui l'enferment se développent sous mille formes variées, et l'on n'aura qu'une faible idée de tout ce que l'art et la nature, employés ici pour se faire valoir l'un l'autre, peuvent produire d'impressions de fête et de bonheur, d'images de gloire et de patriotisme. Telle est donc la magie des lieux et des monumens, quand ils sont appropriés les uns aux autres par un art ingénieux, que tout s'anime en leur présence, que les pierres même ont un langage et la matière une poésie. Et pourtant, j'avais vu ces superbes escaliers de la *Walhalla* déserts, et cette scène magnifique qu'elle couronne, je l'avais trouvée voilée par la pluie! Que serait-ce donc si j'avais monté les degrés qui y conduisent au milieu de ces pompes de la royauté et de la patrie que je rêvais en idée, aux accens d'une musique forte et sévère accompagnant les hymnes de gloire, et dans tout l'éclat d'un beau jour? Je ne crains pas de le dire : ces gigantesques substructions de la *Walhalla* sont une des plus belles créations de l'art moderne; elles étaient sans exemple dans l'antiquité, comme le monument même auquel elles servent de piédestal; elles s'accordent merveilleusement avec sa destination; elles l'agrandissent de tout ce qu'elles ajoutent à son effet moral, encore plus qu'à sa hauteur réelle, et c'est bien là, en effet, l'escalier d'un temple de la Gloire.

L'effet de l'intérieur du temple n'est pas moins neuf, moins imposant, et ne fait pas moins d'honneur au prince qui en a conçu l'idée et à l'artiste qui l'a réalisée. La forme du temple dorique grec, qui est celle d'un carré long, entouré à l'extérieur d'un péristyle de colonnes, devait se retrouver à l'intérieur dans une longue *cella*, renfermant des bustes de grands hommes rangés à diverses hauteurs le long des quatre parois de l'édifice. Cette disposition nécessaire pouvait produire de la monotonie, et par l'uniformité de ces bustes, tous de même forme, celle de l'Hermès antique, et de même couleur, celle du marbre blanc, ajouter encore un élément de froideur qui aurait détruit tout l'effet moral. L'architecte a su parer avec beaucoup de bonheur à ce double inconvénient, sans sortir des principes de l'architecture grecque qu'il avait à suivre. L'une des conditions de son programme était que l'intérieur de l'édifice admît le plus de lumière possible pour éclairer du jour le plus avantageux

tant de portraits d'hommes célèbres réunis dans ce panthéon. Le temple dut donc recevoir par le toit, d'après le système des anciens *hypæthres*, toute la clarté nécessaire, mais non pas de la même manière que cela avait lieu dans les temples antiques, par une ouverture unique pratiquée vers le milieu du toit et laissée libre à l'air; ce que ne comporte pas le climat de nos pays septentrionaux. La toiture de la *Walhalla*, construite dans le système de la charpente, à l'imitation du comble qu'elle projette au dehors par ses deux frontons, dut avoir, pour appuis des poutres principales qui la composent, des masses de construction formant saillie sur les deux côtés longs du temple, de manière à interrompre la monotonie de ces immenses faces lisses. Ces espèces d'avant-corps, détachés du mur de la *cella* et formés de deux colonnes supportant un architrave avec son entablement, et, en second ordre, deux statues de caryatides sur lesquelles repose le plafond, produisent ainsi un motif de décoration de l'effet le plus heureux. Un espace réservé dans le fond de la *cella*, et répondant à l'*opisthodome* des temples grecs, forme, dans le bas, une enceinte décorée de six colonnes ioniques, et, dans le haut, un grand balcon ouvert sur le temple et soutenu par les mêmes statues de caryatides. De ce balcon, qui est destiné à recevoir des chœurs de musique dans les fêtes de consécration célébrées à la *Walhalla*, part un passage étroit qui circule dans toute l'étendue des deux côtés longs du temple, et qui est laissé de même ouvert du côté de l'intérieur, de manière à ce qu'un certain nombre d'assistans puisse s'y placer pour jouir du spectacle de la cérémonie. Ces dispositions répandent dans l'intérieur de la *Walhalla* le mouvement et la variété, sans nuire à l'effet de la grandeur et sans troubler le sentiment de l'unité, et la richesse de la décoration ajoute encore à l'impression de cette imposante architecture. Les murs, sur le fond desquels se détachent les têtes de marbre blanc, sont entièrement revêtus de marbres colorés, assortis avec un goût exquis; les colonnes sont taillées pareillement dans un marbre précieux; le plafond a toutes ses parties peintes et dorées dans le style antique, avec des étoiles d'or sur le fond bleu des caissons. Les statues de caryatides sont décorées dans le même goût, au moyen de l'or et de la couleur distribués sur les diverses parties de leur vêtement; le pavé du temple est construit en mosaïque de marbre à compartimens variés. Ainsi, à l'exception des bustes de grands hommes et de la frise continue qui règne dans le haut du mur de la *cella*, tout resplendit de l'éclat de l'or et des couleurs à l'intérieur

de ce temple, qui s'annonce au dehors par le style grave et noble de son architecture dorique, et par son double fronton, orné, à l'exemple des temples antiques, de groupes de statues de ronde-bosse.

Les bustes de grands hommes, tous en forme d'Hermès, tous aussi de dimension pareille, ou à peu près, sont distribués sur deux rangs, le long des quatre parois : les uns sur une espèce de socle continu détaché du mur, les autres au-dessus, sur autant de consoles isolées. En plusieurs endroits, il se trouve encore un troisième rang de ces bustes, au nombre de trois, disposition qui pourra se compléter dans toute l'étendue du monument, à mesure que des illustrations nouvelles viendront prendre, dans ce panthéon de la Germanie, la place qui leur sera décernée. Dégagée de la monotonie qu'aurait pu produire cette longue suite de bustes si elle eût apparu dans sa continuité, sans ces divisions architectoniques qui forment autant de repos pour l'œil, cette masse de portraits d'hommes et de femmes, illustres à tant de titres divers, produit ici un effet vraiment extraordinaire, et l'impression qui en résulte s'accroît encore de la présence de six statues, placées de distance en distance sur les deux côtés longs du temple, dans les espaces libres formés par les avant-corps à deux colonnes. Ces statues, dont on a cherché le type dans celui des *Walkyries* de la *Walhalla* mythologique, et qui représentent des *femmes ailées*, vêtues comme devaient l'être ces héroïnes de l'élysée scandinave, tiennent aussi, par le style, des *Victoires* de l'olympe grec. Elles sont, les unes debout, les autres assises, et elles portent toutes des *couronnes* qu'elles semblent, en des attitudes diverses, offrir au patriotisme et au génie. Ces six statues, dues au ciseau de Rauch, sont charmantes d'invention, de style et d'ajustement; deux surtout, celle qui semble se lever pour distribuer des couronnes, et une autre qui lui fait face, sont certainement au nombre des meilleures productions de la statuaire moderne.

Dans l'intention qu'avait eue le royal auteur de ce monument héroïque d'y réunir les images de tout ce qui a contribué à la gloire des diverses tribus germaniques, à toutes les époques de leur histoire, il devait s'y trouver un certain nombre de personnages dont on ne possède pas, dont il n'a peut-être jamais existé de portraits authentiques; et le prince, qui prend au sérieux les idées de gloire et les sentimens de sympathie qui s'y attachent, ne voulait pas offrir à l'admiration publique de ces portraits d'invention, de ces têtes de caprice, qui font du culte des grands hommes une spéculation et un mensonge : le roi de Bavière ne conçoit la gloire qu'appuyée sur la

vérité, dans sa *Walhalla* et ailleurs. Il y avait donc nécessité de suppléer aux bustes pour lesquels on manquait de modèles certains par des inscriptions qui en tinssent lieu. C'est dans la partie supérieure du temple qu'ont été distribués les cartels qui contiennent ces grands noms de l'histoire allemande, en lettres de bronze doré sur fond de marbre blanc, de manière à faire servir encore ce motif de gloire nationale comme élément de la décoration architectonique du temple.

Maintenant que j'ai indiqué les principales dispositions de cet édifice, de manière à les rendre aussi intelligibles qu'on peut le faire par la parole, qu'on se transporte en idée dans ce temple si richement décoré sur toutes ses murailles, sur son pavé comme sur son plafond, rempli de tant d'images augustes et de tant de noms illustres, et qu'on me dise si un prince qui a employé tous les trésors d'un empire et toutes les ressources de l'art pour créer ainsi dans l'ame de ses peuples des sentimens d'honneur et de vertu, pour y cultiver des germes de patriotisme et de génie, en honorant tous les talens et en consacrant toutes les gloires, si ce prince n'a pas bien mérité l'estime de son siècle et la reconnaissance de son pays?

Je n'ai parlé jusqu'ici que des principales dispositions de la *Walhalla;* mais les objets d'art qui servent à la décoration de cet édifice méritent aussi à plus d'un titre de fixer l'attention. Dans la pensée du roi de Bavière, la *Walhalla*, d'un style grave et sévère à l'extérieur, devait offrir à l'intérieur tout le luxe de décoration que comportait la double idée d'un élysée et d'un panthéon, et cette décoration devait être puisée dans des motifs empruntés à la mythologie germanique, pour avoir un caractère national en même temps qu'un aspect antique. C'est d'après ce principe qu'ont été conçus par l'architecte tous les ornemens de la *Walhalla*, les statues de caryatides, les trois frontons que forment les divisions du plafond, et la frise qui règne dans tout le pourtour de la *cella*.

Les statues de caryatides, dont j'ai déjà fait connaître la destination et la place, représentent des *Walkyries* de l'élysée scandinave; ce sont des femmes vêtues d'une espèce de *nébride* ou de peau de bête attachée par-dessus une tunique longue, avec de longs cheveux qui pendent sur leurs épaules et que couronnent des branches de chêne, et avec un caractère de tête qui rappelle l'ancien type germanique. Ces statues ont la nébride dorée et les draperies peintes d'une manière où se reconnaît l'instinct d'une civilisation primitive, toujours portée vers le luxe des couleurs, encore plus que l'imita-

tion de la sculpture polychrôme des Grecs. Ces statues, au nombre de quatorze, sont toutes l'œuvre du célèbre sculpteur de Munich L. Schwanthaler.

Mais c'est surtout dans la riche décoration des trois frontons du plafond que l'architecte a déployé les ressources de son imagination, abreuvée aux sources du parnasse scandinave. Tous les motifs en sont puisés dans cette mythologie, qu'on peut croire commune aux diverses tribus germaniques, bien qu'à cet égard, comme sous le rapport de la langue, il faille admettre une supposition qui ne laisse pas d'offrir plus d'une difficulté à la critique. Quoi qu'il en soit, et sans entrer ici dans une discussion qui ne serait pas à sa place, voyons ce que l'artiste a tiré des anciennes croyances mythologiques du Nord, pour en faire l'ornement de sa *Walhalla*. Le fronton le plus élevé offre, pour figure principale, celle du géant *Imer*, qui naquit, suivant la fable scandinave, des gouttes des glaçons fondus au souffle du vent chaud de *Musspelheim*, tempéré par la nuée froide de *Nifelheim*. Des épaules de ce géant s'élancent le premier couple humain, *Askur* et *Embla*, et ses extrémités se déroulent en feuillages. A droite et à gauche de cette figure principale sont représentés le dominateur de *Musspelheim*, *Surtur*, le dieu du soleil, du feu, de la lumière et de la chaleur, et la terrible souveraine de *Nifelheim*, *Hela*, la déesse de la nuit et de l'autre monde : c'est l'image de la création, telle que l'avait conçue l'ancienne cosmogonie des peuples du Nord. Des branches de *frêne* et *d'aune*, en rapport avec les noms du premier homme et de la première femme, complètent, dans les angles du fronton, cette décoration exécutée dans le style grec, mais d'après des motifs purement germaniques.

Le second fronton présente sous un édicule, image abrégée d'*Asgard*, l'olympe scandinave, les deux puissans dieux de cet olympe, *Odin*, armé de sa lance *Gungner*, et *Frigga*, portant sa *quenouille d'or*, l'un et l'autre debout près du trône *Lidskjalf*, qui réunit ce couple divin. A droite de *Frigga* s'élance le dieu de la guerre, *Thor*, avec sa redoutable *hache de bataille*, dont il vient de briser une enseigne romaine; plus loin se montre assis, dans une attitude méditative, le jeune et beau *Baldar*, le dieu de l'éloquence, ce puissant organe de la paix chez les peuples d'une civilisation primitive. En face de ces deux figures, et à la droite d'*Odin*, apparaissent *Braga*, le dieu de la sagesse et de la poésie, et sa belle compagne *Iduna*, la déesse qui remplissait dans l'olympe scandinave les fonctions de l'Hébé de l'olympe grec, en offrant aux héros admis dans la *Walhalla*

les pommes de l'immortalité. Les angles de ce fronton sont ornés des *deux corbeaux* d'*Odin*, *Hugin* et *Munin*, d'une manière qui offre toujours l'application du même principe, l'emploi de types germaniques dans un goût grec.

Le troisième fronton offre une image empruntée à cette grande lutte du mal contre le bien, du mauvais génie contre le bon principe, qui se trouve au fond de toutes les cosmogonies, parce qu'elle est dans la conscience de l'humanité tout entière. Ici, c'est *l'arbre du monde*, le *frêne Ygdrasil*, qui se déploie dans toute sa majesté, avec l'*aigle* d'*Odin* perché à son sommet, les ailes déployées. Les puissantes racines de cet arbre se divisent en un triple enroulement; sous celui du milieu s'épanche l'urne de la sagesse *Mimers*, dont les *trois Nornes*, *Vrn*, *Waronde* et *Skuld*, debout et se tenant par la main comme les *Nymphes*, les *Heures* et les *Graces* de la mythologie grecque, auxquelles elles ressemblent, puisent les eaux salutaires pour arroser les racines de l'arbre du monde, et le maintenir ainsi dans une jeunesse éternelle, contre les atteintes du *serpent*, *Vórnunngand*, et le *grand loup*, *Fenris*. L'écureuil *Rotatoskr*, qui est l'animal symbolique de cet arbre, forme l'ornement des angles de ce fronton, en sorte que tout se rapporte, dans l'ensemble comme dans les détails de la décoration, à une même idée principale, et que tout y offre un caractère essentiellement germanique , rendu dans un style grec. Cette partie de la décoration de la *Walhalla* m'a paru d'un effet neuf et original, en même temps que d'un goût pur et antique, qui fait beaucoup d'honneur à l'invention de l'architecte et à son talent. On sent, par exemple, à l'aspect de la figure du géant *Imer*, que cette tête est imitée de celle du *Jupiter Pluvius;* mais en même temps on y reconnaît un caractère germanique, tel qu'il convient au géant du Nord : la même observation s'applique à toutes les autres figures. M. de Klenze a eu pour collaborateurs, dans cette partie de son travail, un habile peintre, M. Lindenschmitt, très versé dans la connaissance de l'ancien costume germanique, et M. Stiglmayer, qui a modelé et coulé lui-même en bronze toute cette riche décoration du plafond.

Que dirai-je maintenant de la frise, qui représente, dans un bas-relief continu de deux cent vingt-quatre pieds de long sur trois et demi de haut, toute l'histoire ancienne de la Germanie, résumée en huit motifs principaux, qui forment autant de grands compartimens, distribués sur les quatre côtés de la *cella?* Il faudrait des journées entières pour examiner, figures par figures, cet immense bas-relief,

et il me serait impossible d'en donner une idée par la parole; mais on jugera du mérite de la composition entière, de l'intérêt qu'elle peut offrir dans ses détails, par l'indication succincte que je puis donner des sujets représentés dans chacune des huit grandes divisions de cette frise et de la manière dont ils sont conçus.

Le motif de la première a rapport à l'*émigration des tribus venues de l'Orient et des régions du Caucase et à leur établissement sur le sol encore vierge de la Germanie.* C'est une des compositions les plus heureuses que je connaisse, une des plus favorables à la sculpture qu'un artiste, homme d'invention et de talent, pût avoir à exécuter. Une longue file de figures, remarquables par les formes d'une nature fière et sauvage en même temps que noble et primitive, compose cette marche des nations germaniques, où les guerriers en tête, puis les femmes et les enfans, et, en dernier lieu, les pasteurs avec leurs troupeaux, forment plusieurs groupes, divers de caractère et de costume, tous pleins de mouvement et de vie. Cette suite de figures se dirige vers un fleuve, sans doute l'antique *Ister*, le Danube moderne, dont le passage s'effectue d'une manière qui ajoute un nouvel élément pittoresque à cette vaste composition. Des combats livrés aux sauvages hôtes des forêts germaniques, à l'*ure*, à l'*ours* et au *sanglier*, et qui ont pour résultat l'empire de l'homme sur cette terre jusqu'alors inhabitée, le premier triomphe de la civilisation sur la nature brute, complètent ce tableau, l'une des plus grandes et des plus belles pages de la sculpture monumentale.

La *vie religieuse, morale et industrielle des anciens Germains* forme le sujet de la seconde division de la frise, et ce sujet est représenté aussi par un certain nombre d'épisodes, liés à une intention commune et toujours variés de caractère. Le centre de la composition est rempli par une scène de sacrifice, qui s'accomplit à l'ombre d'un vieux chêne, avec des chevaux pour victimes, des prêtres pour principaux acteurs, et des citoyens de diverses conditions pour assistans. A gauche de cette scène, un barde, accompagnant son chant inspiré du son de la harpe, explique à de nombreux auditeurs les mystères de la religion, tandis qu'un druide leur révèle les secrets d'une astronomie qui se liait, dans l'opinion de ces peuples, à la prévision des destinées humaines. Près de là, une troupe de jeunes guerriers frémit d'impatience dans l'attente de ses armes, que des artisans sont occupés à fabriquer, et cette noble impatience se manifeste surtout en face d'un peintre qui trace paisiblement des ornemens en couleur sur un bouclier qu'on semble lui disputer.

Une danse armée entre plusieurs jeunes gens termine, du côté droit, cette composition, si bien conçue dans son ensemble et si variée dans ses détails.

La troisième division est consacrée au *tableau de la vie politique des anciens Germains* et de celui des *relations des peuples du Nord avec l'Orient civilisé :* c'est la *Germanie* de Tacite, mise, pour ainsi dire, en action; ce sont les lignes concises de l'histoire traduites en figures sculptées. Le choix d'un général pour une expédition guerrière, le chef de l'état délibérant avec les principaux personnages de la nation et rendant la justice à son peuple, occupent la partie centrale et le côté gauche de ce bas-relief, dont le côté droit est rempli par un groupe de Phéniciens qui viennent échanger les productions de l'industrie asiatique contre l'ambre de la Baltique.

L'histoire des luttes des peuples germaniques contre la puissance romaine a fourni le sujet des quatre divisions qui suivent. Ainsi, la *première expédition des Cimbres et des Teutons*, attirés en Italie par la vue des riches produits de ce sol favorisé du ciel, que leur avait apportés leur compatriote Héliko; leur *Passage des Alpes*, en l'an 113 avant notre ère, et leur première rencontre avec les Romains, signalée par la défaite du consul C. Papirius Carbon près de *Noreia*, tels sont les principaux motifs du quatrième bas-relief. Le cinquième a pour objet l'*attaque des camps romains dans les plaines bataves*, sous la conduite de C. Civilis, en l'an 69 de notre ère, et le principal personnage de cette composition est la prophétesse Velléda, qui avait été l'ame de cette entreprise par ses patriotiques inspirations, et aux pieds de laquelle sont déposés, en signe de reconnaissance nationale, les trophées des armes romaines. Le sixième bas-relief représente une grande scène de bataille, l'épisode le plus décisif de cette longue guerre des peuples du Nord conjurés contre l'empire romain, *la Bataille d'Andrinople*, où l'armée de l'empereur Valens fut détruite, en l'an 378, par les diverses tribus germaniques liguées avec les Huns et les Alains. *La Prise de Rome par Alarte*, le 24 août de l'an 409, fut la suite de cette grande victoire des peuples germains : c'est le sujet du septième bas-relief. A ces scènes de combat, où l'artiste a profité, avec toute l'intelligence qu'il possède des monumens de l'art antique, des ressources que lui offrait le génie militaire des Romains opposé à la fierté sauvage des peuples germaniques, succède, dans le huitième et dernier compartiment, *la Prédication de l'Évangile*, apporté aux peuples du Nord par saint Boniface, l'apôtre de la Germanie. Il eût été difficile de clore ce vaste cycle

de représentations héroïques par un motif plus heureux, plus propre à fournir ces oppositions de formes, de costumes, de caractères et d'expressions qui répandent l'intérêt et la vie sur les œuvres de l'art. C'est le roi de Bavière qui avait déterminé lui-même le sujet général de cette immense composition, et c'est un seul artiste, Martin de Wagner, qui avait été chargé de son exécution. Aussi retrouve-t-on dans ce bas-relief de deux cent vingt-quatre pieds de long, auquel tant de mains différentes ont dû travailler, une unité de caractère et un accord de style qui satisfont à la fois l'œil et l'intelligence. Ce travail, si important par le nombre, le relief et la proportion des figures, fait le plus grand honneur à son auteur; et par la manière dont il est exécuté, il mérite de servir d'exemple partout où l'on a le sentiment vrai des besoins de l'art joint à un libre emploi des ressources de la puissance publique. Un autre grand ouvrage, qui mériterait aussi une description particulière, mais que je dois me borner à signaler à l'estime publique, ce sont les groupes de statues qui remplissent les deux frontons. Ces figures, au nombre de quinze dans chaque fronton, et entièrement détachées du tympan, sont toutes de la main de L. Schwanthaler. Le groupe de la façade principale, qui est celle du midi, montre l'Allemagne personnifiée, assise au milieu du fronton et recevant, de guerriers en costume héroïque, les diverses provinces rattachées à l'empire par suite des évènemens de 1813 et 1814. Le groupe de la façade postérieure représente Arminius vainqueur des Romains, et dominant de sa haute stature les chefs chérusques qui l'entourent et les guerriers romains qui succombent. Ces deux grandes compositions, la dernière surtout, pleine de verve et de caractère, honorent au plus haut degré le talent de l'artiste, bien qu'on pût y désirer plus d'étude de la nature dans le nu et dans la draperie, à l'exemple de ces statues des frontons d'Égine qu'on a sous les yeux à Munich, et qu'il est moins permis à Munich qu'ailleurs de ne pas fidèlement imiter.

Je n'ai plus à rendre compte que des noms et des portraits des grands hommes qui forment le principal élément moral de la décoration de la *Walhalla* et l'objet même de la consécration de cet édifice. Ici encore, nous rencontrons une pensée royale qui s'est montrée absolue dans ses décisions autant que souveraine dans l'expression qu'elle leur a donnée, et qui mérite à ce titre notre premier hommage; car nous sommes de ceux qui pensent qu'une intelligence supérieure et une volonté suprême doivent présider à toute œuvre d'art qui répond à un besoin public et à un sentiment national, et

nous plaignons les peuples qui, par la faute de leurs chefs ou par le vice de leurs institutions, font des travaux d'art, destinés à l'ornement d'un pays et à l'expression d'une époque, un moyen banal de rémunération pour la foule des médiocrités nécessiteuses et des talens subalternes. Il serait facile, d'ailleurs, d'exercer la critique, au sujet des noms et des portraits placés dans la *Walhalla* par le choix du monarque. Les tablettes d'immortalité de ce panthéon germanique offrent plus d'un nom que l'on est surpris d'y trouver, sans compter quelques autres que l'on peut regretter de n'y pas voir. Vous en ferez vous-même l'observation, à mesure que je déroulerai sous vos yeux ces listes glorieuses, et je n'aurai pas besoin d'ajouter à vos réflexions et encore moins de les prévenir.

Voici les noms inscrits, sur deux rangs, dans l'étage supérieur de l'édifice, à commencer par la face principale, celle qui répond au frontispice du temple :

EGBERT Ier, roi d'Angleterre.
CHARLEMAGNE.
ÉGINHARD.
HERMANN, le vainqueur des Romains.
MARBOD, le chef des Marcomans.
VELLEDA, la prophétesse, morte après l'an 65 de notre ère.
Le maître GUILLAUME DE COLOGNE.
HADRIEN DE BUSENBERG, général allemand (1479).
P. HENLEIN, inventeur des montres, en 1142.
RABAN MAUR.
ARNOLPH, empereur des Romains, en 900.
ALFRED-LE-GRAND, roi d'Angleterre, même siècle.

Par cette première liste, où les temps, les conditions, les rangs, sont confondus, vous voyez qu'aucune classification méthodique, aucun ordre chronologique n'a présidé à la rédaction de ces inscriptions. Le prince et l'artiste, le général et l'ouvrier, l'homme puissant et l'homme utile, s'y montrent à côté l'un de l'autre, sans aucun signe qui les distingue, et cette absence de système est pour ainsi dire tout le système de la décoration de la *Walhalla*. Il est bien évident qu'en offrant ainsi tous ces noms pêle-mêle à l'admiration et à la reconnaissance publiques, sans tenir compte des distinctions sociales, on a voulu montrer, unis et rapprochés dans la mémoire des hommes, ceux qui vécurent séparés dans le monde et dans l'histoire; c'est bien là l'égalité, telle qu'elle doit exister en effet dans le temple de la Gloire, et l'on ne peut nier qu'il n'y ait de la grandeur dans cette manière de considérer l'humanité, surtout quand c'est au point de vue d'un prince appelé à régner sur elle.

Les personnages inscrits sur le mur du fond sont les suivans :

THÉODORIC-LE-GRAND.
SAINT ENGELBERT, évêque de Cologne.
TOTILA et le CHANTRE INCONNU des *Niebelungen*.

Le désordre des rangs, encore plus sensible ici, n'en laisse que mieux saisir l'intention du suprême ordonnateur, qui semble n'avoir choisi ces noms dans des conditions si diverses que pour les confondre dans une même admiration. C'est ce qu'achève de montrer la suite de ces noms héroïques, telle qu'elle se lit sur les deux côtés longs du temple, à commencer par le mur oriental :

ALBOIN.
WALTER V. VOGELWEIDE, le *minnesænger*.
TEUTELINDE;
SAINTE ÉLISABETH DE THURINGE.
SAINT EMMERAN, évêque.
LÉOPOLD-LE-GLORIEUX, duc d'Autriche.
PÉPIN D'HÉRISTAL.
LE GRAND-MAÎTRE de l'ordre teutonique.
BEDA, abbé et historien.
WOLFRAMM d'Eschenbach, le *minnesænger*.
WILLIBROD, évêque d'Utrecht.
L'ARCHITECTE du Dôme de Cologne.
CHARLES-MARTEL, duc et prince des Francs.
A. V. THURN, fondateur de la ligue des villes rhénanes (1264).
SAINT BONIFACE, archevêque de Mayence;
ALBERT-LE-GRAND, évêque et savant.
FRÉDÉRIC, chef des Visigoths (après 380).
ROSWITHA, poétesse (morte avant l'an 1000).
ULPHILA, évêque des Goths.
SAINTE MECHTILDE, reine d'Allemagne (1468).
ERMANNRICH, roi des Ostrogoths (368).
ARNOLPH Ier, duc de Bavière (937).
C. CIVILIS, chef des Bataves (avant l'an 100 de J.-C.).
OTHON-L'ÉCLAIRÉ, duc de Saxe, avant l'an 1419.

Puis, sur le mur occidental :

CLOVIS.
OTHON-LE-GRAND DE WITTELSBACH, duc de Bavière.
ODOACRE.
SAINTE HILDEGARDE, abbesse.
HENGIST, conquérant de l'Angleterre (480).
OTHON, évêque de Frisingue.
GENSÉRIC.
OTHON, évêque de Bamberg.
HORSA, conquérant de l'Angleterre (451).
LAMBRECHT D'ASCHAFFENBURG, historien.
THÉODORIC, roi des Visigoths.
HENRI III, empereur.
ATAULF, roi des Visigoths.
SAINT HÉRIBERT, évêque de Cologne.
SAINT BERNARD, évêque et sculpteur (1028).
ARNOLD DE WINCKELRIED, chevalier et Landmann (1380).
ALCUIN.
BRUNO DE WARENDORF, fondateur de la ligue hanséatique (1369).
PAUL WARNFRID, historien.
FRÉDÉRIC-LE-BEAU, compétiteur à l'empire (1330).
WITTEKIND, chef des Saxons.
LES TROIS HOMMES du Grüttly.
PÉPIN-LE-BREF, roi de France.

Les observations auxquelles pourraient donner lieu ces listes de noms, célèbres à tant de titres divers, se presseraient en foule, pour peu que l'on fût disposé à les soumettre à une analyse sévère. On pourrait demander, en premier lieu, si tous ces noms appartiennent bien proprement à la nation germanique, si, par exemple, et même en admettant la prétention qui fait de Clovis un *Allemand*, en qualité de *roi des Francs*, la même prétention peut être soutenue avec quelque apparence de raison pour les deux Pépin, pour Charles Martel et pour Charlemagne, et peut-être serait-il permis de dire qu'enlever ces quatre noms à la France, c'est lui arracher quatre de ses plus belles provinces; c'est faire plus d'un trait de plume qu'on ne fit même après la bataille de Leipzig. Peut-être aussi pourrait-on s'étonner de la place accordée dans ce panthéon germanique à des noms tels que ceux de *Genséric* et d'*Alboin*, d'*Hengist* et d'*Horsa*, d'*Alaric* et d'*Odoacre*, qui ne rappellent que des images de violence et de destruction, de meurtre et de pillage, sans aucune des idées d'humanité et de civilisation qui doivent être ici les véritables titres de gloire. Ce n'est sans doute pas d'avoir ravagé l'Angleterre et dévasté l'Italie au ve siècle qui fait l'honneur de l'Allemagne au XIXe, et en admettant que ces conquérans barbares fussent en effet ses enfans, ce ne sont pas ceux dont on doit recommander la mémoire et proposer l'exemple à ses peuples. Il est vrai que tant de noms chers à l'humanité, à la science et à la religion, sont ici associés à ces noms funestes, que l'impression pénible qu'ils produisent s'en trouve considérablement adoucie. Genséric, placé comme il l'est entre deux évêques orthodoxes, ne paraît plus l'atroce persécuteur de l'église catholique d'Afrique; l'on dirait que partout une main ingénieuse s'est appliquée à tempérer l'éclat de ces renommées fondées sur le malheur des hommes, en les entourant de célébrités plus douces et plus légitimes. Il semble même que, dans cet amalgame de noms disparates et d'illustrations contradictoires, il y ait une pensée de conciliation qui se révèle à une observation attentive. Wittekind et Charlemagne, unis et rapprochés dans le temple de la Gloire après s'être combattus sur tant de champs de bataille, résument pour ainsi dire, par cette image salutaire, la pensée qui a présidé à la décoration de la *Walhalla;* devant ces deux grands noms qui ont cessé ici d'être ennemis, comment la critique ne se sentirait-elle pas désarmée?

Il n'y aurait pas moins de réflexions à faire au sujet des bustes qui sont placés à la *Walhalla* ou de ceux qui y manquent, s'il était

permis d'interroger la pensée royale qui se révèle ici d'une double manière par les noms qu'elle a choisis et par ceux qu'elle a exclus. L'impression générale qu'on éprouve à l'aspect de tous ces bustes rangés comme je vous l'ai dit plus haut, est certainement satisfaisante au plus haut degré. L'intérêt qu'inspire la réunion de tant de grands hommes est un sentiment doux et sympathique, qui laisse à peine à la critique la faculté de se produire. Toutefois j'ai cherché, en faisant quelque effort sur moi-même, à me rendre compte du motif qui avait pu porter l'architecte à ranger, comme il l'a fait, les bustes des héros de sa *Walhalla* sur un socle continu et sur des consoles isolées, disposition qui ressemble trop à celle d'un musée. Il semble que, puisqu'on avait adopté la forme d'Hermès pour celle de ces bustes, on aurait dû suivre complètement le modèle antique, en ajoutant à chaque buste la gaîne qui en aurait fourni tout naturellement le support. On aurait obtenu ainsi, par la réunion de ces Hermès adossés contre la muraille, un effet plus heureux, plus d'accord avec le caractère du monument, l'effet que les anciens eux-mêmes obtenaient dans leurs bibliothèques et dans leurs villas, où ils se plaisaient à réunir des portraits d'hommes illustres sous cette même forme d'Hermès, comme nous en avons un exemple par les Hermès de la villa de Cassius, qui se trouvent au Vatican. Mais l'architecte a certainement eu ses raisons pour suivre le parti qu'il a adopté, et le premier de ces motifs a sans doute été la nécessité de réserver le plus de place possible pour l'insertion de ces portraits, dont les rangs doivent se presser à chaque génération, puisque la destination de la *Walhalla* est de réunir aux illustrations du passé et du présent toutes celles que renferme un long avenir. Je n'accuse donc pas l'architecte pour la disposition qu'il a donnée à ses bustes; je regrette seulement qu'il ne les ait pas fait exécuter dans la forme complète de l'Hermès antique, si simple, si grave, si heureuse, et qui se prêtait si bien à toutes les exigences de l'avenir comme à toutes les convenances du local.

Voici du reste la liste de ces bustes, à l'exécution desquels ont été employés les talens de tout ce que l'Allemagne a possédé, dans cet espace de près d'un demi-siècle, de statuaires habiles. Citer Danecker, Horchler, Wolf, Schoepf, Schadow le père, Rauch, Tieck, les deux Schwanthaler, Imhof, Lossow, J. Herrmann, Widemann, Schaller, Bissen, Wredow, c'est dresser la liste à peu près complète de ces artistes qui, au déclin de l'âge, dans tout l'éclat de la renommée, ou au début de la carrière, honorent encore l'Allemagne.

De tous ces sculpteurs, Tieck est celui qui a produit le plus d'ouvrages dans la *Walhalla*, et dont le talent, malgré quelques inégalités, s'y est montré avec le plus d'avantage, Rauch excepté, qui garde ici son incontestable supériorité :

ALBRECHT DE HALLER, naturaliste et poète.
RAPHAEL MENGS, peintre.
MARIE-THÉRÈSE, impératrice et reine.
HENRI L'OISELEUR, roi des Allemands.
OTHON Ier, empereur.
CONRAD Ier, le Salique, empereur.
HENRI-LE-LION.

Les quatre derniers bustes de Schadow, de Berlin, m'ont paru d'une grande faiblesse, ainsi que celui qui les suit, l'empereur Frédéric II, qui est de la même main, trop manifestement affaiblie par l'âge. On rencontre ensuite :

LESSING, poète, critique et antiquaire.
FRÉDÉRIC Ier, empereur, très beau buste de X. Schwanthaler.
RODOLPHE DE HAPSBOURG.
ERWIN DE STEINBACH.
J. GUTTENBERG, très beau buste, dont l'auteur m'est resté inconnu.
JEAN VAN-EYCK, bel ouvrage de Tieck.
FRÉDÉRIC-LE-VICTORIEUX, duc-palatin.
EBERHARD-LE-BARBU, duc de Würtemberg.
J. HEMMLING, peintre.
J. DE DALBERG, évêque de Worms.
J. DE HALLWYL.
B. DE HENNEBERG.
MAXIMILIEN, empereur.
J. REUCHLIN, savant jurisconsulte, très bon buste d'Imhof.
J. MULLER (*Regiomontanus*).
NIKOLA DE FLUHE, le bienheureux.
FRANZ SICKINGEN, chevalier.
ULERIC (*sic*) DE HUTTEN, chevalier, orateur et poète.
ALB. DURER, magnifique buste de Rauch.
G. DE FREUNDSBERG, très bon buste de Widemann.
PETER FISCHER, sculpteur en bronze de Nuremberg.
J. THURMAIR (nommé Aventin), historien, très bon buste de Horchler.
H. DE PLOTTENBERG.
ÉRASME DE ROTTERDAM, très beau buste de Tieck.
THÉOPHRASTE DE HOHENHEIM, ouvrage de Wolf, qui a droit au même éloge.
N. COPERNIC.
HANS HOLBEIN.
L'empereur CHARLES-QUINT.
CHRISTOPHE DE WURTEMBERG.
AEGIDIUS TSCHUDI, très beau buste de Tieck.
GUILLAUME D'ORANGE, bel ouvrage du même.
AUGUSTE Ier, duc de Saxe, très bon buste de Rietschell.
E. DE MESPELBRUNN.
MAURICE D'ORANGE.
J. KEPPLER, très beau buste de Schoepf.
A. DE WALLENSTEIN, duc de Friedland, excellent ouvrage de Tieck.
BERNARD DE SAXE-WEIMAR, bon ouvrage du même.
P.-P. RUBENS, buste de Manbein, d'une faiblesse désolante, quand on le rapproche du beau portrait si connu de ce grand peintre. C'est un buste à remplacer dans la *Walhalla*, où il n'est pas digne de figurer.
A. VAN-DYCK, très beau buste de Rauch.
HUG. GROTIUS, ouvrage de Tieck,

presque aussi digne d'éloges que le précédent.

Comte de Trautmansdorff, ouvrage médiocre de Schaller.

Maximilien Ier de Bavière, beau buste d'Imhof.

Charles X de Suède, par Tieck.

T.-Ph. de Schoenborn.

Ernest-le-Pieux, de Saxe.

Amalia de Hesse, quatre bustes d'un travail estimable, dus au ciseau de Tieck.

Martin Tromp, superbe buste, un des plus beaux monumens de la *Walhalla*, comme le nom même du héros, éternel honneur de la Hollande; ce buste est de la main de Kessels.

Paris Lodron, archevêque de Salzbourg.

Franz Snyders, peintre; magnifique buste de Rauch.

Mich.-Adr. Ruyter, très beau buste de Tieck.

Otto de Guerrice, physicien célèbre, mauvais buste de Rathgeber.

Fr.-Guillaume de Brandebourg, le grand-électeur, très beau buste de Widemann.

Charles V, duc de Lorraine.

Guillaume III d'Orange, œuvre médiocre qu'on aurait pu se dispenser de placer dans la *Walhalla*.

Louis de Bade.

Leibnitz, ouvrage de Schadow, trop peu digne du modèle.

H. Boerhawe.

Maurice de Saxe, buste estimable de Tieck.

Georg.-Gott. Haendel, le compositeur, mauvais ouvrage de Schadow.

Nik.-Lud., comte de Sinkendorf, buste où l'on ne reconnaît pas tout le talent de Tieck.

Le comte de Munich, feld-maréchal.

Winckelmann, détestable ouvrage de Schadow, qui doit être écarté de la *Walhalla*, pour l'honneur du grand antiquaire et pour celui de l'artiste.

Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg.

Gluck, faible ouvrage de Danecker, où l'on ne reconnaît ni le grand compositeur, ni l'habile statuaire, et pourtant on possédait le beau buste de Gluck par Houdon.

Baron de Loudon, feld-maréchal.

Mozart, très beau buste de L. Schwanthaler.

Guill.-Ferdin. de Brunswick, libérateur du Hanovre, bon ouvrage de Schadow, qui dédommage et console de ceux du même artiste qu'on ne peut voir ici sans regret.

Justus Mœser (*Advocatus patriæ*), par Schmidt, œuvre dont il n'y a rien à dire.

Gott.-Aug. Burger, le poète, bon ouvrage de Tieck.

Catherine II, impératrice de Russie, superbe buste de Wredow.

G. Klopstock, ouvrage médiocre de Schadow.

G. Heinse, poète et savant, qui méritait un meilleur buste.

G. Herder, bon ouvrage de Tieck.

Emmanuel Kant, par Schadow, ouvrage d'une faiblesse déplorable.

Fr. Schiller, buste de Danecker, où l'on ne peut louer que le travail du statuaire, sans y trouver le génie de l'écrivain.

J. Heyden (*sic*), détestable ouvrage de Robotz.

J. de Muller, triste caricature dont je ne nomme pas l'auteur, par égard pour sa vieillesse, mais que je demande au roi de Bavière de faire remplacer à la *Walhalla*, par respect pour le grand historien de la Suisse.

Wieland, qui ne figure ici que comme *poète* (*dichter*), et qui n'est pas moins digne, comme *prosateur*, de siéger à la *Walhalla*.

Gerhard de Scharnhorst, magnifique buste de Rauch.

BARCLAY DE TOLLY, feld-maréchal, belle tête de Widemann.

SCHWARZENBERG, très beau buste de Schaller.

HERSCHELL, l'astronome.

DIEBITSCH-SABALSKANSKI, feld-maréchal, superbe buste de Rauch.

H.-F. BARON DE STEIN, qualifié *der Deutschen Befreyung Grund-Stein*. C'est peut-être un éloge immodéré, et c'est, en tout cas, un assez mauvais jeu de mots. Je ne sais, du reste, si l'histoire confirmera le rang que ce personnage occupe à la *Walhalla;* mais son buste n'est pas indigne d'y figurer.

GNEISENAU, général prussien, le plus beau buste de Tieck.

GOETHE, le dernier de ces grands hommes, dont le portrait, quoique estimable, méritait d'inspirer mieux l'auteur, qui est aussi M. Tieck.

Vous avez remarqué sans peine que ce choix de grands hommes, bien que généralement irréprochable et conforme au sentiment public, ne renferme pas toutes les illustrations dont l'Allemagne s'honore. Plusieurs de ces omissions ne sont sans doute que temporaires, puisque tous les bustes destinés à la *Walhalla* n'y sont pas encore placés; mais il en est une, bien volontaire de la part de l'ordonnateur royal, qui a donné lieu à des plaintes amères : c'est celle de Luther, dont on cherche vainement le buste à la *Walhalla*, de même que ceux de Camérarius, de Mélanchthon, d'OEcolampade, bien qu'on y trouve ceux de Fr. Sickingen et d'Ulrich de Hutten. En ce qui concerne Luther, j'avoue que je suis tout-à-fait de l'avis du roi de Bavière. Le portrait de ce fougueux sectaire, à la mémoire duquel se rattachent tant de passions contemporaines, troublerait par sa présence le calme grave et solennel qui règne entre tous les illustres hôtes de la *Walhalla*. Je dirai plus : le sentiment de l'unité allemande, que l'auteur de ce monument a voulu produire en y réunissant tout ce qui honore à des titres divers le génie allemand, s'affaiblirait à l'aspect de cet homme, dont le nom ne rappelle que des idées de désordre, et qui porta la division dans la grande famille germanique, en portant le schisme dans l'église. L'Allemagne, qui marche dans les voies de la conciliation politique pour affermir sa nationalité, s'éloigne ainsi de celles où l'avait jetée, au XVIe siècle, le génie turbulent de Luther; et, pour que ce grand et salutaire mouvement s'accomplisse dans la société, comme il est déjà réalisé à la *Walhalla*, il faut que la funeste influence de cet homme cesse de s'exercer sur son pays, comme son image a été écartée du panthéon germanique (1).

Je me suis demandé si l'absence de quelques autres bustes tenait

(1) Tout en respectant l'expression que l'auteur donne à sa pensée sur la réforme, nous croyons devoir faire ici nos réserves, et rappeler que le point de vue extrême auquel il se place n'est pas celui de la *Revue*. (*N. du D.*)

à une détermination réfléchie ou bien à un oubli involontaire. Est-ce que, par exemple, l'intention du royal auteur de ce monument, qui a donné une si large part de représentation à la poésie, à la littérature et à la musique, est d'exclure de ce panthéon la philologie et l'érudition, qui, depuis un demi-siècle surtout, soutiennent presque uniquement l'honneur littéraire de la nation allemande? Tandis qu'à côté de Weimar, veuve des hôtes illustres qui en firent dans le siècle passé l'Athènes de l'Allemagne, vingt universités fleurissent par le génie de la science, est-ce que ce grand mouvement de la pensée publique, où le savoir remplace l'imagination, ne doit point trouver sa représentation à la *Walhalla?* Eckhel, l'oracle de la numismatique; Heyne, le grand critique, le fondateur de l'école de Goettingue; Niebuhr, l'exact et patient voyageur, en qui le génie de l'observation se montra si bien guidé par l'étude; Valckenaer et Hemsterhuis, ces deux puissans chefs de l'école de Leyde, ces deux grandes lumières de la philologie allemande, ne rappelleraient-ils pas à la *Walhalla* des titres de gloire aussi solides et aussi brillans que tous ceux qu'on y admire? Et tout ce qui honore aujourd'hui l'Allemagne ne doit-il pas trouver, dans ce temple de la Gloire, un modèle dans le passé et une place en perspective?

Je m'arrête ici : il y aurait trop de choses à dire sur ce sujet, trop de grands noms à citer et de réparations à demander, et l'on doit attendre que le monument se complète par l'effet de la même volonté qui l'a créé. Maintenant, ce qui résulte pour moi de l'impression générale que j'ai emportée de la *Walhalla*, c'est qu'il y a là une grande pensée, une de ces pensées qui font travailler les esprits et avancer les peuples, une de ces pensées qui viennent du cœur et qu'on aime à voir descendre du trône. C'est un monument où une haute intelligence se révèle d'abord par la destination même de l'édifice, qui est d'honorer l'humanité, où tout est d'accord dans le plan comme dans la décoration, où l'unité se montre par la volonté de l'ordonnateur comme par le travail de l'artiste; un de ces monumens, enfin, qui répondent à un sentiment public en appliquant à l'expression d'une idée morale tous les moyens de l'art employés avec tout le luxe de la monarchie. Et quand je pense que, chez nous, avec cette foule d'hommes de talent, avec les ressources d'une si grande nation, on ne construit guère d'édifices que pour remuer des pierres, dépenser des millions et occuper des ouvriers, et qu'on entasse tant de matériaux, qu'on enfouit tant de richesses, sans pouvoir produire un monument, je regrette presque ce que je suis venu voir, en songeant à ce que je vais retrouver. RAOUL-ROCHETTE.

REVUE MUSICALE.

Je ne sais quelle idée a passé par la tête à M. Donizetti, d'aller prendre pour sujet de sa *Linda di Chamouni* le mélodrame de *la Grace de Dieu*. Un beau jour Mlle Loïsa Puget, fauvette du pays de M. Auber et de Mme Damoreau, Mlle Puget invente une jolie romance. Il se rencontre par bonheur que ce petit poème langoureux et sentimental plaît à Mme de Sparre, qui en fait la fortune. Des salons du faubourg Saint-Germain, la chanson se répand dans le peuple; les orgues s'en emparent; de l'échope au grenier, on la chante, on la siffle, on la fredonne, on la joue. Parlez-moi d'un petit air pour savoir trouver lestement son chemin; un motif qui réussit en huit jours ferait le tour du monde; la mélodie a des ailes d'oiseau. Or, l'auteur des paroles, voyant ce succès, se dit : Si je portais mon chef-d'œuvre au théâtre, où l'imagination se paie au centuple, où la popularité vaut des millions? Et le voilà aussitôt appelant à lui le collaborateur d'usage, arrangeant, coupant, ravaudant, taillant en plein drap dans sa romance comme les autres taillent dans leurs romans; car c'est une chose aujourd'hui parfaitement reçue que la pensée est une marchandise dont il faut tirer le plus qu'on peut, et qu'une idée, roman, poème ou chanson, usée jusqu'à la corde, traînée par tous les carrefours du journalisme et de la cité, doit finir par aller prendre ses invalides au théâtre. Admirable invention que Racine et Schiller, Voltaire et Goethe, ont eu grand tort d'ignorer, car elle dispense des expositions, vous évite le soin de vous enquérir des passions de gens qui sont autant de vieilles connaissances, et fait qu'il n'est pas désormais de personnages ridicules, d'intrigue languissante et décousue, de sentimens faux, que le public n'adopte. Qu'a-t-il besoin, en

effet, de se mettre en contradiction avec lui-même, et pourquoi sifflerait-il au théâtre ce qu'il admirait avec tant de bonhomie dans les colonnes maculées d'un journal? Quoi qu'il en soit, le mélodrame réussit cette fois outre mesure; intérêt, émotion, fanatisme, rien ne manqua au triomphe de l'idée poétique de M. Lemoine, dans la nouvelle phase qu'elle parcourait. On ne saura jamais que de larmes ont coûtées au public parisien les infortunes sentimentales de l'héroïne savoyarde, de cette pauvre Marie, aujourd'hui Linda, qui devient folle par amour, folle comme Lucia, comme Ophélie, comme Elvira, comme toutes ces chères ombres errantes dans l'élysée des grands maîtres, comme toutes ces pauvres filles dont la couronne s'effeuille dans le torrent et dont le saule redit la plainte. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce qui valut au mélodrame ce rare succès où Paris tout entier courut pendant plus d'un an, ce ne fut ni l'intérêt de cette fable larmoyante ni la mélancolie et la gracieuse figure de la jeune actrice qui représentait Marie, et qui mourut tristement pendant les représentations sans qu'on vît pour cela le succès s'interrompre un seul jour; ce ne fut pas non plus l'accent si pathétique et si profondément expressif de cet excellent père que Tamburini joue aux Italiens, ni la verve comique de Neuville, estimable acteur dont on eût parlé si Bouffé n'existait pas, et qui n'avait, dans cette heureuse pièce, qu'un seul tort, celui de représenter un commandeur de Malte avec le grand-cordon de la Légion-d'Honneur, naïve simplicité des boulevards que Lablache fils a cru de son devoir d'importer au théâtre Ventadour. Ce qui valut au mélodrame ce succès inoui, succès des gens du monde et de la multitude, ce fut la popularité de la romance, de cette complainte mélodieuse que tous savaient par cœur, car ceux à qui les salons ne l'avaient pas chantée l'avaient apprise en plein vent des orgues de Barbarie. Cette romance était toute l'intrigue, toute l'émotion, toute la couleur de la pièce; elle en était l'ame. Lorsque Marie, avec sa pauvre bande, quittait sa famille et ses montagnes, la romance accompagnait ses touchans adieux. Arrivée à Paris, son innocence, en butte aux séductions de l'irrésistible mousquetaire, menaçait-elle de succomber, aussitôt le chant sauveur se faisait entendre dans la rue; puis, quand la douce colombe, blessée à l'aile, revenait au pays, la romance accueillait encore son retour. La romance, la romance, et toujours la romance! Il n'y a guère que ces phrases caractéristiques dont les grands maîtres allemands aiment à marquer un personnage, qui puissent donner une idée de ce qu'était, dans *la Grace de Dieu*, le motif sacramentel. Pour l'importance dramatique et l'effet, je ne sais à lui comparer que le fameux appel de trombones annonçant, dans *Don Juan*, l'entrée du commandeur, le psaume de Luther dans *les Huguenots*, ou bien encore, dans le *Freyschütz*, cette petite flûte fantastique dont l'éclat strident accompagne les sombres manœuvres du garde-chasse endiablé. Conçoit-on, après cela, que M. Donizetti ait pu choisir un pareil sujet? Mettre en musique *la Grace de Dieu!* autant vaudrait mettre en alexandrins *l'Auberge des Adrets*. L'opéra n'exis-

tait-il pas d'avance aux boulevards avec la musique de Mlle Puget? à quoi bon le refaire? Quelle cavatine à grand orchestre effacera jamais le refrain consacré? Supposez un mélodrame construit sur les couplets de *Marlborough*, et dites si vous trouverez un maître, s'appelât-il Rossini ou Meyerbeer, capable de se mesurer avec la complainte? D'ailleurs, quels avantages la poésie et la musique ont-elles à retirer de ces excursions aux boulevards? Faut-il que les violons s'accordent pour nous apitoyer sur les infortunes de Fanchon ou de Pierrot, et ne serait-il pas mieux de laisser tous ces pauvres diables à leurs marmottes? Que le chevalier Dalayrac écrivît, il y a cinquante ans, *les Deux petits Savoyards*, à la bonne heure! Mais depuis *Guillaume Tell* et *Robert-le-Diable* ont paru, et Donizetti lui-même a fait la *Lucia*. Si quelque chose répugne à l'inspiration musicale, c'est à coup sûr le terre-à-terre et l'élément prosaïque et bourgeois qui domine dans les pièces de ce genre. Il faut à la musique des situations précises, des caractères nettement accusés, le bouffe ou le tragique, ses deux véritables conditions de vie et de puissance qu'elle cherche toujours, à moins d'être complètement abâtardie et stérile, à travers la sentimentalité larmoyante et le comique faux où vous prétendez la retenir.

La musique de M. Donizetti se ressent du caractère monotone ou plutôt de l'absence de caractère du poème. Si par hasard l'inspiration lui vient, vous la voyez sortir aussitôt du triste milieu qu'elle s'est choisi et trancher dans la couleur peut-être un peu plus qu'il ne convient. Gardons-nous toutefois de l'en trop blâmer. Mozart lui-même n'a pas fait autrement. Ainsi, dans *les Noces de Figaro*, lorsqu'il se trouve de ces nuances que la musique ne peut rendre, il idéalise, et les personnages de comédie grandissent à des dimensions héroïques. Du moins, dira-t-on, avec le chef-d'œuvre de Beaumarchais, le musicien avait beau jeu. Almaviva, Rosine, Suzanne et le divin page, c'étaient là des figures qui se prêtaient au travestissement; élevez d'un ton la gamme de ces passions un peu bourgeoises, et vous avez la poésie. Mais que faire de ces malheureux Savoyards à besace, et quel parti reste à prendre à la musique fourvoyée en semblable compagnie? Sans être Mozart, M. Donizetti a usé du procédé du maître, et, si nous avons un reproche à lui adresser, c'est d'en avoir usé trop peu. Ainsi, par moment, le tragique et le bouffe lui viennent en aide : sa Linda est une Lucia, son marquis de Boisfleuri un grotesque de la famille de don Magnifico; il n'y a pas jusqu'à son Auvergnat, si sublime et si paternel dans sa veste grise et ses souliers ferrés, qui n'ait, en maudissant sa pauvre fille, quelque velléité de ressembler à l'illustre Vénitien père de Desdemone.

La partition de *Linda di Chamouni*, tout incomplète qu'elle est, a le mérite d'être écrite avec soin et rappelle en maint endroit, dans M. Donizetti, l'heureux auteur d'*Anna Bolena* et de la *Lucia*, que ses dernières improvisations, tant à l'Académie royale qu'à l'Opéra-Comique, avaient pu faire perdre de vue. La mélodie, bien qu'elle ait rencontré des veines plus abondantes

et plus riches, joue encore un rôle assez considérable et dont on devra tenir compte; en un mot, s'il me fallait classer cette œuvre nouvelle parmi les innombrables productions de M. Donizetti, je n'hésiterais pas à la mettre au second rang, qu'elle occuperait, il me semble, assez bien à côté de *Marino Faliero* et de *l'Elisir d'amore*. Je citerai comme une inspiration charmante la cavatine de Linda, au premier acte, dite si merveilleusement par la Persiani, et que je comparerais presque, pour la fraîcheur et l'élégance, à la polonaise des *Puritains*. A propos des *Puritains*, remarquons en passant que certaines formes adoptées par Bellini dans son dernier chef-d'œuvre se trouvent reproduites dans *Linda di Chamouni* avec un laisser-aller vraiment trop familier. M. Donizetti a pour l'imitation un malheureux penchant qu'il semble encourager de toutes ses forces, au lieu de le combattre. Dès qu'un moyen réussit, il s'en empare et le répète sans réfléchir si les convenances du drame où il l'importe s'y prêtent le moins du monde. On se souvient du formidable duo des *Puritains*, et de son retentissement universel; c'était là une musique de cyclopes, une boutade peu digne d'un génie élevé, mais qui trouvait peut-être son excuse dans la nouveauté de l'effet, que sais-je? peut-être aussi dans l'énergie de la situation. A tout prendre, deux soldats de Cromwell chantant la guerre, deux têtes-rondes en alarme, pouvaient se permettre ces débauches de voix. Maintenant, le croira-t-on? ce duo terrible, ce furieux unisson de Lablache et de Tamburini, M. Donizetti n'a rien eu de plus pressé que de le reproduire au premier acte de *Linda*. Dieu merci, on ne dira pas cette fois que la pompe musicale de la situation rendait indispensable un pareil déploiement de forces. De quoi s'agit-il en effet? Un curé de campagne annonce au plus vertueux, comme aussi au moins clairvoyant des Auvergnats, que sa fille est sur le point d'être séduite par un jeune gentilhomme du voisinage. Aussitôt l'ophicléide gronde, les trombones mugissent, les timbales roulent, et les voix de Lablache et de Tamburini sonnent le tocsin. Eh quoi! tant de bruit, Seigneur! pour la plus simple des idylles! tant de vacarme pour une bergerie à laquelle eût suffi le rustique appareil d'une cornemuse! Si c'est ainsi que M. Donizetti traite ses pastorales, quelle artillerie tient-il en réserve pour son prochain grand opéra? J'aime mieux, et de beaucoup, le duo qui précède entre la Persiani et M. de Candia : Linda et Carlo qui se content leur peine amoureuse et se jurent *eterna fede;* la phrase, plusieurs fois ramenée dans le courant de l'ouvrage, en est gracieuse et touchante; par malheur, on se surprend à songer malgré soi au ravissant duo qui termine le premier acte de *Lucia*. Les personnages, la situation, tout vous y reporte, il ne manque au souvenir que la poésie du moment, que le romantisme de la scène, devenu aujourd'hui prosaïque. On se demande alors où sont Rawenswood et la fille d'Ashton, ces deux nobles jeunes gens de Lammermoor qu'on voudrait voir là sous ses yeux, à la place de ces tristes figures de cire du mélodrame, et cette phrase vous revient si entraînante, presque sublime d'élan et de tendresse, qu'ils se chantaient après avoir échangé leurs anneaux,

et que Rubini couronnait d'une si magnifique péroraison, sur le mi-bémol suraigu. Le finale a de la grandeur : l'invocation du pasteur, appelant les bénédictions du ciel sur cette multitude souffreteuse qui s'en va chercher fortune loin du pays, se distingue par une certaine ampleur de style dont l'accent pathétique du vieux Lablache rehausse encore la majesté. Les adieux que ces braves gens s'adressent les uns aux autres sont d'une expression touchante, et lorsque la musique, un moment suspendue, se ranime à la voix des pauvres exilés saluant leur famille une dernière fois du haut de la colline, cette reprise ne laisse pas que de produire une assez vive sensation. — Le second acte se compose de trois duos se succédant presque sans interruption, duo entre Linda et le marquis de Boisfleuri, duo entre Linda et Pierotto, duo entre Linda et son vieux père qui reconnaît sa fille et la maudit. Voilà qui s'appelle entendre merveilleusement l'économie d'un poème d'opéra, et l'auteur du libretto a droit à bien des éloges pour la sagacité tout ingénieuse avec laquelle il a distribué ses morceaux. Nous n'avons certes point l'habitude de nous montrer fort exigeant à l'endroit des poètes d'opéras. Nous consentirions volontiers à leur passer l'absurdité de l'intrigue et l'extravagance du dénouement; mais au moins qu'ils taillent leur besogne en conscience, et, puisque tout leur mérite consiste à disposer des thèmes pour la musique et à lui ménager des effets, qu'ils tâchent de s'en acquitter avec aptitude. Le musicien, ayant à dévider ce chapelet, s'est efforcé de se tirer d'affaire par les contrastes et de marquer chacun de ces duos d'un caractère bien distinct; ainsi le premier voudrait être bouffe, le second pathétique, le troisième dramatique et passionné. Malheureusement, si l'expression varie, la forme ne change pas, et cette éternelle coupe italienne, qu'on veut bien se résigner à prendre en patience à condition que le maestro n'en abusera point, ces andantes, ces adagios, ces strettes, qui reviennent coup sur coup avec une périodicité désespérante, finissent par vous paraître insupportables et mettraient au défi le dilettantisme le plus furieux. Je ne m'arrêterai pas sur la scène de folie, composition rédigée avec art, admirablement sentie et chantée par la Persiani, dont la voix a des délicatesses infinies pour rendre les mille nuances de ces sortes de pièces, mais qui, selon nous, a le tort impardonnable d'arriver à la suite de tant d'autres. On devine qu'après les grandes scènes si minutieusement détaillées d'*Anna Bolena* et de *Lucia*, M. Donizetti n'avait rien de bien neuf à nous chanter sur ce sujet; aussi s'en est-il tenu au thème usité, à ces trois ou quatre motifs cousus ensemble par des trilles et des gammes chromatiques, lambeaux d'un habit d'arlequin et qui représentent assez, en musique, cette jaquette bigarrée dont s'affuble dans les mascarades la folie allégorique, l'autre folie, celle qui porte les grelots. En général, il est temps que les compositeurs du rang de M. Donizetti abdiquent ces façons d'agir par trop routinières et laissent aux écoliers qui débutent ces procédés dont le public a désormais le secret, et grace auxquels un dilettante tant soit peu exercé, sitôt qu'il voit la prima donna porter la main à son front

ou paraître échevelée en signe de démence, pourrait composer au besoin la scène qu'elle va chanter, et cela sans courir le risque de se tromper d'une note. Il y a dans cet acte une romance délicieuse qui passe furtivement entre deux duos et qu'on remarque à peine, bien que M. de Candia mette à l'exécuter le plus beau timbre de sa voix. Du reste, le jeune ténor des Italiens fait merveille dans ce rôle de mousquetaire; il y est à ravir, et cela non-seulement à cause de sa voix, qui gagne tous les jours en étendue, en force, en expression, mais encore à cause de son jeu, de sa mise, et, disons-le, de son élégance personnelle. M. de Candia apporte dans ce rôle une tenue, un goût, des airs de gentilhomme qu'on n'a guère l'habitude de rencontrer au théâtre, et qui font voir que du moins cette fois il ne s'agit pas pour lui d'un costume d'emprunt. — Le troisième acte abonde en chœurs villageois, comme c'est naturel. Fillettes et garçons rentrent au pays après les temps d'épreuves, et je vous donne à penser si les airs joyeux manquent pour les accueillir. Laissons ces braves gens se festoyer les uns les autres, chanter à tue-tête, ou répondre au bavardage du marquis de Boisfleuri, qu'un trait de violons accompagne à la manière de Cimarosa, et venons-en tout de suite à la seule véritable inspiration de l'ouvrage. Qu'on se figure une phrase simple, élevée, d'un grand style, soutenue dans l'orchestre par les trombones, et que chante Lablache de toute la puissance de sa voix, de tout le pathétique de son ame, avec l'accent irrésistible de la conviction, et l'on aura peut-être une idée de l'effet produit par ce morceau que la salle tout entière redemande chaque soir. En unissant dans une si admirable harmonie la voix de Lablache et les cuivres, ces deux puissances dont il abuse trop souvent, M. Donizetti a prouvé qu'il n'ignore pas quel parti on peut tirer des forces sonores discrètement combinées, et le noble emploi qu'il en a su faire là rend, à mon avis, plus inexcusables encore les moyens excessifs qu'il met en œuvre d'ordinaire.

L'instrumentation de *Linda di Chamouni* porte partout les traces d'une savante et trop rare application. A part le bruit immodéré que nous blâmions, il n'y a qu'à louer dans la manière dont est traité l'orchestre. Finesse de détail, distinction dans le choix des motifs, dessins habiles, modulations ingénieuses, tout s'y retrouve, c'est l'œuvre d'un maître, et d'un maître qui prétend bien faire. Cette fois, M. Donizetti écrivait pour des Allemands, et je ne m'étonne pas que sa musique ait eu tant de succès à Vienne, où l'on se passionne aisément pour les combinaisons instrumentales. Celles de M. Donizetti ont le mérite d'être claires, attrayantes, faciles, en un mot tout italiennes, et relèvent de la mélodie plutôt que de l'hiéroglyphe. Si unanime qu'ait pu être à Ventadour le triomphe de la partition nouvelle, je doute que les applaudissemens avares de notre public parisien, de jour en jour plus à cheval sur ses réserves, fassent oublier au brillant maestro l'enthousiasme sans restriction du dilettantisme autrichien. En effet, ce qu'on ignore peut-être, c'est que *Linda di Chamouni* mit tout Vienne en émoi pendant près d'un an, et que les belles duchesses de l'empire raffolèrent de l'heureux chef-d'œuvre.

qui valut au mucicien, outre leur gracieuse dévotion, le titre de maître de chapelle de l'empereur, titre glorieux en musique, car il fut porté par Mozart. Je n'oserais même affirmer que M. Donizetti ne soit pas le premier qui l'ait reçu depuis l'immortel auteur de *Don Juan*.

La saison ne date guère que de deux mois, et déjà la plupart des chefs-d'œuvre ont été passés en revue aux Italiens. Le public, qui n'assiste jamais sans une certaine inquiétude à l'épreuve si redoutable des rentrées, a tout droit maintenant d'être parfaitement rassuré. La troupe principale, celle qui se compose de Lablache, de Tamburini, de M. de Candia, de la Persiani et de la Grisi, conserve ses avantages premiers. Soprani, ténors et basses, ces nobles voix d'or et d'airain n'ont pas fléchi d'une note et semblent promettre de se maintenir plus d'une année encore; en outre, de nouveaux sujets sont venus s'adjoindre au noyau militant : Corelli, Mlle Nissen, Mme Pauline Viardot et Mlle Brambilla. Jamais luxe pareil ne s'était vu aux Italiens dans le personnel secondaire. On se demande même si l'administration, en déployant ce magnifique zèle qui doit lui coûter cher, a bien compris ses intérêts, et si tant de monde était nécessaire. En effet, dans certaines parties, il y a double emploi. Que servait, par exemple, d'engager Mme Viardot lorsqu'on avait Mlle Brambilla? Les rôles de contralto n'abondent pas tellement, par le temps qui court, qu'une seule cantatrice ne puisse suffire au répertoire, et la question de service une fois mise de côté, on ne s'explique guère de quelle utilité seront pour le théâtre deux virtuoses d'une valeur à peu près égale, et dont le nom, quoi qu'on fasse, n'aura jamais sur l'affiche du jour qu'une assez médiocre importance. Cette année, comme par le passé, la Grisi et la Persiani occupent toute l'attention, tous les bravos, tout l'enthousiasme du dilettantisme. *La Sonnambula* et *Lucia* nous ont montré la Persiani telle que nous la connaissions, cantatrice merveilleuse secouant les trilles et les gammes chromatiques avec la prodigue insouciance d'une fée qui sèmerait des perles. Pas un son ne manque à cette voix flexible, pas une note à ce mécanisme si subtil et si fin. Linda de Chamouny et la Rosina du *Barbier* sont pour elle de nouveaux titres dont le public des Bouffes se souviendra. Quant à la Grisi, qu'on aille l'entendre dans la *Semiramide* ou la *Norma*, et qu'on dise si ce n'est pas toujours la même voix splendide et fière, la même passion tragique, la même beauté. La Grisi entre aujourd'hui dans la maturité, dans la plénitude de son talent; celle-là du moins, on peut l'admirer en toute confiance, sans craindre qu'un souffle la brise et la renverse de son piédestal. Et j'avoue que, par ce temps de précoces génies et de prodiges qui avortent, on aime ce spectacle d'un talent qui dure, qui tient dans la seconde période tout ce qu'il avait promis aux débuts, et cette persistance, loin de fatiguer vos sympathies, les ranime. Il y a des organisations qui, non contentes de résister, s'épanouissent et se relèvent où les autres succombent. Je citerai de ce nombre la Pasta et la Devrient, tempéramens de fer, natures énergiques et mâles qui n'ont guère atteint leur apogée qu'à une époque où les complexions ordinaires abdiquent. Giulia Grisi fera

comme elles. Ainsi, depuis trois ans, au milieu d'incessantes fatigues et des travaux les plus périlleux, conçoit-on que sa voix ait pu gagner en étendue, en force, dans les notes hautes surtout, qui sortent aujourd'hui plus éclatantes et plus belles que jamais, et cela, chose étrange, sans avoir rien perdu de sa souplesse naturelle, de cet art singulier de nuancer qu'elle possède sans rivale? Or, tandis que la belle Semiramide s'avançait dans sa gloire, que faisait le temps de la voix d'Arsace, de ce riche contralto que les amis de Pauline Garcia préconisèrent jadis avec un zèle si funeste à l'avenir de la jeune cantatrice? Hélas! le temps et les efforts ont tout dénaturé; le contralto n'existe plus, et cette voix, cherchée en dehors de ses conditions, détournée de son vrai principe, n'a désormais d'autre ressource, pour qu'on l'entende, que de s'échapper, en dépit des exigences de la musique, dans les régions du soprano et de s'y marier à la voix de la Grisi, qui la soutient et lui prête assistance. Il ne nous appartient pas de dire ce qu'aurait pu devenir avec un développement moins prématuré le talent de Pauline Garcia. Le fait est que ce talent qui s'annonçait, il y a quelques années, d'une assez éclatante façon, nous revient aujourd'hui languissant, presque étiolé. Lorsque Pauline Garcia parut pour la première fois, on applaudit en elle de riches espérances; on sentait que, l'étude et la nature aidant, il y avait là l'étoffe d'une grande cantatrice. Seulement les gens qu'un fanatisme insensé n'aveuglait pas, blâmèrent l'exploitation hâtive de qualités encore en germe, et redoutèrent les terribles épreuves du théâtre pour cette voix adolescente, si délicate et si fragile en ses semblans de force. Ce qu'on pouvait craindre dès cette époque ne s'est malheureusement que trop réalisé. Entre la période d'avénement et la période de déclin il n'y a point eu de transition. Alors ce n'était pas encore, aujourd'hui ce n'est déjà plus. Nous nous souvenons d'une enfant magnifiquement douée, fille de Garcia, sœur de la Malibran, héritière de toute une race de héros qui devaient revivre en elle; mais voilà tout. Entre les promesses d'hier et la décadence d'aujourd'hui que s'est-il passé? Quand ces riches dispositions se sont-elles développées? où ce talent a-t-il porté ses fruits? Je l'ignore, à moins que ce ne soit dans l'intimité d'un petit cercle d'amis qu'on voit se transformer en public aux jours solennels des débuts et des rentrées. — Le jeu et la pantomime de Mme Viardot se ressentent d'une certaine exagération romantique qui n'est plus guère de mise en ce temps-ci. Dans *Cenerentola*, par exemple, tous ses soins, toute son application, se portent à rendre minutieusement, avec une complaisance étudiée, le côté mesquin et frileux du rôle que la Sontag, au contraire, déguisait à force de gentillesse et d'ingénuité. Quant à ses élans chevaleresques dans Arsace, je doute qu'ils fassent rêver personne, comme l'affirmait très sérieusement un estimable critique. Sourire, peut-être; mais rêver! Dans le duo avec Assur, lorsque le satrape assyrien interroge sur ses prétentions au cœur d'Azéma le fils de Ninus, qui finit par lui répondre brusquement : *So che l'adoro, e basta!* l'expression que la cantatrice donne à ces paroles, qu'elle dit d'un petit air mutin en

tournant sur ses talons, a quelque chose de puéril qui tranche singulièrement avec la gravité classique de la situation. Ce sont là des enfantillages qui peuvent paraître fort beaux en certains comités littéraires, mais qui, devant le public des Bouffes, n'ont pas cours. Que Mme Pauline Viardot n'interroge-t-elle les grands modèles qui posent devant ses yeux sur la scène italienne? Certes, les conseils d'une tragédienne comme la Grisi ou de Lablache, le plus grand comédien de notre temps, vaudraient mieux pour elle que toutes ces inspirations plus ou moins psychologiques puisées dans les romans du jour, et qui finiraient par devenir aussi insaisissables que le sont au piano les vaporeuses nuances du jeu microscopique de M. Chopin.

Depuis *la Reine de Chypre,* c'est-à-dire depuis tantôt un an, l'Opéra ne s'est guère mis en frais de nouveautés, et, du train dont vont les choses, l'administration doit en prendre à son aise. De loin en loin seulement, quelque partition inoffensive, en un ou deux actes, apparaît sans qu'on s'en informe : cela s'appelle *le Guerillero* ou *le Vaisseau Fantôme,* et donne pour prétexte à son existence rachitique la nécessité où l'on est d'avoir sous la main ce qu'on appelle en style de coulisses des *levers de rideau,* en d'autres termes, des opéras à mettre devant le ballet en vogue, et que d'ordinaire les sujets du troisième ordre exécutent au bruit des portes qui se ferment et des banquettes qui retombent. Glorieuse destination! que, du reste, les derniers chefs-d'œuvre représentés à l'Académie royale de Musique remplissent à souhait. Parlerons-nous maintenant du *Vaisseau Fantôme?* A l'Opéra comme dans la ballade, les morts vont vite, et, pour être à temps encore, hâtons-nous. On se souvient du *Dieu et la Bayadère,* cette si charmante et si mélodieuse fantaisie de MM. Scribe et Auber s'inspirant du motif d'un grand maître; les auteurs du *Vaisseau Fantôme* ont jugé à propos de remettre en scène la même idée. Comme Brahma déchu de sa splendeur, et qui ne peut remonter au ciel qu'après avoir trouvé ici-bas une femme capable de l'aimer jusqu'à la mort, le Troïl de M. Paul Foucher, espèce de maudit des eaux, erre sur l'Océan et navigue à la recherche d'un ange féminin, qu'il rencontre cependant après une sombre et fatale odyssée. Et pour que rien ne manque à l'identité des deux pièces, la même gloire mythologique qui servait jadis à l'ascension de Zoloé, emmène cette fois Minna et le noir capitaine, qui disparaissent bientôt dans les nuages aux sons harmonieux du trombone et de l'ophicléide. Si absurde que soit cette fable, il semble que le musicien en aurait pu tirer quelque parti en cherchant dans le caractère même de l'ouvrage de ces effets de contraste qui tentent d'ordinaire les cerveaux les moins exaltés. Loin de là : il s'en est strictement tenu au style, à la lettre de M. Paul Foucher, et cet opéra, qu'on prendrait, sur le titre, pour une divagation romantique à la manière d'Hoffmann ou de Weber, n'est, en fin de compte, qu'une monotone psalmodie que nulle étincelle ne réchauffe. Un homme d'un sens parfait et d'une érudition rare, M. Delécluze, citait dernièrement une promulgation de Rome par laquelle on interdisait toute introduction de

musique profane dans les églises. Puisque la cour pontificale se trouvait en humeur de règlemens et d'admonestations, n'aurait-elle pas aussi bien fait, dans l'intérêt de l'art et des convenances, de défendre au théâtre des partitions exclusivement conçues dans le style liturgique, et d'ordonner que, lorsqu'un musicien apporte, comme M. Dietsch, l'auteur du *Vaisseau Fantôme*, un opéra qui n'est qu'une messe d'enterrement en deux actes, ce musicien soit impitoyablement renvoyé aux chantres de Saint-Eustache?

On annonce pour cet hiver la composition nouvelle de M. Halévy. Ainsi, en moins de douze mois, *l'Oriflamme* va succéder à *la Reine de Chypre*. Ne craint-on pas que cette libéralité singulière qu'on met à prodiguer les inspirations d'un même auteur n'engendre, à la longue, une déplorable monotonie dans le répertoire de l'Académie royale de Musique? Est-ce donc un génie si varié que M. Halévy? En vérité, quand on pense aux gigantesques dimensions qu'affectent de notre temps les œuvres lyriques en cinq actes, on a peine à s'expliquer qu'un maître puisse suffire coup sur coup à la tâche. Heureusement, en pareilles circonstances, le métier vient en aide à l'art; autrement, comment ferait-on? Pour peu que le musicien ait livré trois morceaux, les répétitions commencent, et, tandis que les chanteurs apprennent, lui compose; aujourd'hui donne une cavatine, demain apporte un finale, après-demain le grand duo de ténor et basse. Les feuillets encore humides sont transmis à Barroilhet et à Duprez, qui s'en emparent avec ardeur; insensiblement les lacunes se comblent, l'enfantement aboutit, et le jour de la représentation arrive sans qu'on y prenne garde. Tout cela se ressent bien de la hâte et de la confusion qui ont présidé au travail: l'unité de composition et de style, par exemple, ce grand secret des œuvres immortelles qu'on ne trouve que dans l'isolement et la réflexion, manque tout-à-fait; mais qu'importe? le vacarme instrumental se charge des soudures. Et d'ailleurs les décors ne sont-ils pas splendides, les costumes somptueux, et des trompettes de six pieds, caparaçonnées de drap d'or comme un cheval de triomphe, ne sonnent-elles pas de victorieuses fanfares? Le poème de l'*Oriflamme* a pour auteur M. Casimir Delavigne, qui s'est inspiré, dit-on, de la démence du roi Charles VI, dont M. Duprez doit représenter le personnage. En choisissant de préférence une époque de notre histoire si féconde en revers et en calamités de toute espèce, l'heureux chantre de *Jeanne d'Arc* et de *Waterloo* n'aura sans doute pas négligé de mettre en jeu les passions nationales et ces grands effets de patriotisme toujours si favorables à la musique. On prétend aussi que M. Victor Hugo s'occupe de mettre en opéra cet aimable conte bleu de Pecopin et Pecopette, qui traînait depuis plus de trois siècles dans tous les almanachs de la bonne Allemagne, lorsque la fantaisie vint à l'illustre poète des *Orientales* de l'imaginer dans son excursion sur les bords du Rhin. On ne dit pas encore sur quel musicien le choix de M. Victor Hugo s'est arrêté, mais cela se devine; nous ne voyons guère, en effet, parmi les contemporains, que M. Berlioz qui soit capable de composer cette fantastique partition. Pendant ce débordement de poésie à l'Opéra,

que devient M. Scribe? Si l'on y réfléchit, voilà près de deux ans qu'il ne donne rien. L'inépuisable auteur de tant de chefs-d'œuvre lyriques, le cerveau le plus inventif de ce temps-ci, serait-il donc à bout d'intrigues musicales? ou plutôt faut-il voir dans ces façons de s'abstenir un peu de mauvaise humeur et de bouderie contre l'administration actuelle, trop empressée de se pourvoir ailleurs dans l'occasion? Quoi qu'il en soit, ces petites rancunes auront leur terme : deux opéras, dont les poèmes sont de lui, *le Duc d'Albe*, de M. Donizetti, et surtout *le Prophète*, de M. Meyerbeer, ramèneront nécessairement M. Scribe à l'Académie royale de Musique, où ses absences, quelques essais qu'on tente, finiront toujours par être vivement regrettées. L'opéra de M. Meyerbeer, que des difficultés d'exécution semblaient avoir relégué dans les brouillards d'un horizon impénétrable, vient de rentrer, grace à de nouveaux arrangemens, dans la catégorie des éventualités. L'administration comprend trop bien désormais quelle chance de fortune elle perdrait, et quel discrédit pèserait sur elle, si cette grande œuvre lui échappait, pour ne pas souscrire aux légitimes combinaisons que le maître propose. On a reproché souvent à M. Meyerbeer de se montrer exigeant outre mesure à l'endroit de ses chanteurs et de ses cantatrices; mais pour peu qu'on veuille réfléchir à la manière dont il travaille, au sérieux qu'il apporte dans ses moindres compositions, on trouvera tout naturel le soin minutieux qu'il donne aux préliminaires. D'ailleurs, ces habitudes n'ont rien qui choque en Allemagne; Weber ni Beethoven, si l'on s'en informe, ne procédaient autrement. Que les gens qui bâclent une partition en trois semaines prennent sans façon tout ce qu'ils trouvent, libre à eux; ils spéculent et n'ont pas le loisir d'attendre : une improvisation chasse l'autre, et les défaites ne leur coûtent rien. Mais on comprendra aisément qu'un homme qui a passé par les plus grands succès qu'on cite au théâtre, qui sait au fond ce que vaut sa pensée, garde une attitude plus digne, et, sûr de lui-même, prétende aussi pouvoir compter sur son monde. M. Meyerbeer, que ses fonctions de maître de chapelle du roi de Prusse appelleront cet hiver à Berlin, reviendra au printemps; alors seulement la distribution des rôles sera agitée. Du reste, tout porte à croire que l'illustre auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* se dédommagera, à la saison prochaine, du silence qu'il garde depuis des années. S'il est question du *Prophète* à l'Opéra, aux Italiens on parle du *Crociato*, qui sera mis à la scène avec tous les honneurs d'une véritable nouveauté, car le maître s'est engagé à revoir sa partition, écrite dans sa première manière, et à l'enrichir de morceaux inédits qui donneront à cette reprise tout l'intérêt d'une première représentation.

Le Roi d'Yvetot, que M. Adam vient de composer sur la chanson de Béranger, est un petit opéra de la famille du *Brasseur de Preston*, ou du *Fidèle Berger*, avec la différence pourtant que cette fois les auteurs ont mieux réussi. Nous sommes loin de donner cela pour un chef-d'œuvre de goût et d'élévation, et convenons volontiers avec les difficiles qu'il y aurait des inspirations

plus graves et plus généreuses à demander à la musique; mais ces inspirations, qui les trouve aujourd'hui? et pour un ou deux qu'elles immortalisent, combien ne leurrent-elles pas! Plutôt que de se consumer en efforts stériles, et de donner au monde le spectacle de notre impuissance, ne vaut-il pas mieux cultiver modestement le grain de talent et d'originalité que la nature a mis en nous? Comme il n'appartient pas à tout homme sachant rédiger un morceau de fugue ou d'harmonie de se dire Mozart ou Beethoven, l'homme d'esprit en cette affaire est encore celui qui sait prendre bravement son parti et qui écrit *le Postillon de Longjumeau*, faute de mieux. Tant d'autres, artisans de plagiats énormes et de ridicules ébauches, croient avoir le génie, qui n'en ont que la défroque! Ce qu'on aime dans la musique de M. Adam, c'est qu'elle ne cherche jamais à tromper son public; facile et amusante, d'une gaieté ronde et pleine d'entrain, elle se donne à vous pour ce qu'elle est. Si M. Auber a l'esprit dans la grace et la distinction, on ne refusera pas à M. Adam la même qualité dans la sphère populaire. Ces deux maîtres me paraissent représenter assez bien la chanson française sous son double aspect de finesse élégante et de gaieté grivoise; M. Auber, par exemple, serait Boufflers; M. Adam, Collé, Panard ou Désaugiers, cette poignée de gros sel gaulois, ce refrain de bonne et vieille bourgeoisie, M. et Mme Denis, pourquoi pas? — Un homme, contemporain des deux musiciens dont je parle, qui, aux avantages qui les distinguent, joignait le sentiment du grandiose et du vrai beau, c'est Hérold. Son *Zampa*, qu'on vient de reprendre, est un chef-d'œuvre qui restera parmi les monumens de l'école française. Vous retrouvez là, comme dans Méhul, de ces effets puissans, imprévus, solennels, de ces riches combinaisons des voix et de l'orchestre qui sentent le grand-maître, et cependant le genre est maintenu, les conditions de l'opéra-comique ne sont jamais outrepassées. A côté de la mélancolique ballade de Camille, de l'admirable duo de la fin, de ce chœur d'orgie au premier acte, qui, pour l'entraînement et la verve, n'a d'égal que le morceau bachique du *Comte Ory*, et peut-être encore occuperait dans l'art un rang plus élevé à cause du double caractère de la situation, viennent se placer comme contrastes l'entrée si bouffe de Dandolo, la scène si amusante des deux époux qui se rencontrent, l'air de Zampa, et tant de chansons originales, d'heureux motifs qu'on aimera toujours. J'ai souvent entendu regretter qu'Hérold n'eût pas conçu son œuvre dans les dimensions du grand opéra. Je crois au contraire qu'il devait procéder comme il l'a fait. En grandissant ses personnages, en s'efforçant de naviguer à pleines voiles vers le sublime, il entrait dans les eaux de Mozart, il appelait le parallèle avec *Don Juan*, écueil terrible du sujet et qu'il a su tourner avec esprit. Qu'on ne s'y trompe pas, l'effet de sa partition repose tout entier dans les limites restreintes qu'il s'est choisies. Il laisse don Juan dans son enfer et le commandeur sur son piédestal de granit, pour animer des figures moins épiques, de moins sublimes passions. Sa statue est une femme et ne dépasse guère la grandeur ordinaire, ce qui n'empêche pas que la phrase de trom-

bones par laquelle il évoque le fantôme d'Alice aux momens tragiques de l'ouvrage n'ait de la puissance et de la solennité. Étrange chose! tout le monde admire *Zampa*, et cependant jamais le chef-d'œuvre d'Hérold n'a eu chez nous un de ces succès qui marquent. A cette partition si riche, si variée, si complète, le public de l'Opéra-Comique a préféré *le Pré aux Clercs*, délicieuse musique, mais d'une bien moins haute portée. En Allemagne, au contraire, c'est *le Pré aux Clercs* qu'on néglige et *Zampa* qu'on ne se lasse jamais d'applaudir et qu'on rencontre partout à côté du *Joseph* de Méhul et de tant d'autres chefs-d'œuvre de notre belle école française, parfaitement dédaignés ici, et dont la génération nouvelle a besoin d'aller apprendre l'existence à l'étranger. Combien de fois n'a-t-on pas repris *Zampa!* Cette reprise donc s'est passée comme les autres, sans trop de bruit ni d'enthousiasme; il est vrai de dire que, si l'enthousiasme ou quelque chose qui ressemble à ce don du ciel pouvait se loger dans la poitrine d'un habitué de l'Opéra-Comique, le jeu glacial de M. Masset serait de nature à l'y étouffer pour jamais. Avec un organe éclatant de fraîcheur et de sonorité, M. Masset n'a su que rester un chanteur du troisième ordre. Tel il était à ses débuts, tel vous le retrouvez aujourd'hui, gauche, distrait, sans chaleur, sans goût, sans style, gaspillant avec l'insouciance d'un fils de famille l'un des plus précieux avantages de ce temps-ci, une voix de ténor qui valait des millions. Une fois, M. Masset a paru s'animer, à l'occasion de la romance de *Richard*, qu'il disait avec un véritable accent pathétique. La musique de Grétry peut se vanter d'avoir fait là un singulier prodige, qui, du reste, ne s'est nullement renouvelé pour Hérold. C'est pourtant un bien beau rôle que *Zampa!* rôle de comédien et de chanteur; j'imagine que Barroilhet y serait à merveille. Chollet, dans son beau temps, malgré ses habitudes de province et son peu de tenue, y faisait assez bonne figure, puis Chollet avait créé le rôle sous les yeux d'Hérold, dont il recueillait les conseils assidus lors de la mise en scène; et tel qu'il est encore aujourd'hui, je doute qu'il s'y montrât aussi insuffisant que M. Masset. Si, dans la nouvelle distribution, le personnage de Zampa laisse beaucoup à désirer, en revanche celui de Camille a trouvé dans Mlle Rossi la meilleure interprète qu'il eût eue jusqu'ici. Il s'en faut, je le sais, que la voix de cette cantatrice égale en étendue, en vibration, en charme, l'organe merveilleux de Mme Casimir, qui chantait le rôle avant elle; mais il en était alors de Mme Casimir comme il en est à présent de M. Masset, et cette voix, qui, pour la sonorité argentine et le timbre, n'eut jamais sa pareille, ignora jusqu'à la fin les premiers élémens de l'art. Avec des moyens plus bornés, Mlle Rossi satisfait davantage par le sentiment qu'elle met à rendre cette musique, dont il semble qu'elle ait étudié les moindres nuances. On ne peut que louer sa manière de dire la ballade d'*Alice*. Un accent correct et pur, une expression profonde, convenaient seuls à la simplicité religieuse de cette grave et touchante élégie, que tout faux ornement eût altérée. En écoutant cette douce et plaintive musique, on se prend à songer malgré soi à son au-

teur, mort avant l'âge, si cruellement frappé, comme Bellini, au milieu de ses espérances et de ses triomphes. Dernièrement, ces idées me venaient pendant la représentation de *Zampa*, et c'était juste le jour où l'Institut, après avoir médité près d'un an sur le successeur à donner à Chérubini, venait d'ouvrir ses portes à M. Onslow. Hélas! pensai-je, si Hérold vivait, la question n'eût pas mis tant de temps à se décider. Rien ne fait songer aux morts comme un coup d'œil jeté sur la faiblesse des vivans. Quels sont aujourd'hui les hommes qui représentent l'avenir de la musique en France? Cherchez à l'Institut, vous en compterez six : M. Berton, M. Spontini, M. Auber, M. Caraffa, M. Halévy, M. Onslow, et, du premier coup, sur les six, il en faut rayer deux, M. Berton, qui n'appartient plus à notre époque, et vit depuis quarante ans dans les souvenirs d'un passé glorieux, et M. Spontini, Italien par son origine, Allemand par ses fonctions, et qui, pour se rendre à la première condition des règlemens de l'Institut de France, pour se décider à venir résider à Paris, semblait attendre qu'une disgrace l'exilât de Berlin; restent M. Auber, M. Caraffa, M. Halévy et M. Onslow, puis en dehors de l'Institut et frappant à la porte, M. Adam, puis... parcourez la liste de la dernière élection, lisez les noms qui se mettaient sur les rangs, et dites si ce n'est pas le cas de regretter la mort de l'auteur de *Zampa*, de *Marie* et du *Pré aux Clercs!*

H. W.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1842.

L'Espagne nous présente encore un de ces évènemens dont on ne sait ni démêler les causes, ni prévoir l'issue. On attend des nouvelles décisives de la Catalogne avec d'autant plus d'impatience, que nul n'ose se livrer à ses propres conjectures et avoir un avis sur l'insurrection de Barcelone.

Qui a fait tout à coup éclater la colère des Catalans contre Espartero? Qui leur a mis les armes à la main? Est-ce là une explosion purement municipale, un emportement de l'industrie barcelonaise? Le parti républicain est-il complètement étranger à ces luttes sanglantes? n'est-ce pas à Barcelone qu'il avait dressé ses tentes et qu'il épiait l'occasion d'un combat, d'un succès? On peut aussi se demander si, parmi ces hommes qui se ruaient sur les troupes d'Espartero et en tuaient surtout les officiers, ne se cachaient pas des christinos, peut-être même des carlistes. Les partis sont long-temps vivaces en Espagne; ils cachent sous une indolence qui les fait oublier une ardeur incessante. Ils sont toujours prêts à éclater; c'est un feu qu'il n'est pas nécessaire de raviver, il suffit de le découvrir.

Toute conjecture paraît plausible au premier abord, et, en réalité, toute conjecture est également hasardée. Le gouvernement espagnol lui-même n'en sait pas plus que nous, ou il garde rigoureusement son secret. Il n'a rien dit au public ni aux cortès sur les causes et sur les fauteurs du mouvement barcelonais. Les cortès à leur tour, sénat et chambre des députés, ont gardé le même silence. Est-ce que personne n'oserait dire sa pensée tout entière?

Nous ne serions pas étonnés d'apprendre un jour que l'insurrection de la Catalogne a été un fait très complexe. Ce qui peut le faire présumer, c'est la conduite des insurgés. Audacieux, violens au moment de l'explosion, ils paraissent manquer depuis lors de résolution, d'énergie. On dirait qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent; ils se tiennent sur la défensive. Une insurrection qui ne songe plus qu'à se défendre est à moitié vaincue. Cette inaction, cette perplexité est due peut-être au concours, dans la même entreprise, de partis divers, opposés même, qui, d'accord un moment, n'osent pas cependant se

développer en présence les uns des autres et se confier leur mot d'ordre. Ils se craignent mutuellement; chacun se contient, nul ne se croit assez fort pour dominer le mouvement et en prendre la direction. Si cette conjecture avait quelque fondement, la mollesse de l'insurrection, après ses premiers exploits, ne serait pas difficile à expliquer. Il serait aussi facile de comprendre comment un mouvement si considérable, et qui aurait pu avoir d'immenses résultats pour l'Espagne, se trouve manquer de chefs et par là de direction et de suite. L'insurrection de Valence, qui aurait été pour Barcelone un secours décisif peut-être, s'est éteinte d'elle-même; elle n'avait pas de chef. A Barcelone, Llinas vient d'être destitué; on a été obligé de confier le commandement de la force armée à un officier piémontais, au brigadier Durando, qui a été bientôt contraint de donner sa démission et de se réfugier sur *le Méléagre*. Ainsi, il ne s'est pas trouvé un Espagnol à Barcelone en état de diriger l'insurrection, d'en entretenir l'ardeur, d'en relever le courage. Faut-il en conclure que les hommes manquent réellement à l'Espagne? ou bien doit-on croire que, l'insurrection se trouvant composée d'élémens très divers, aucun chef de parti n'a osé se mettre en avant et arborer son drapeau, de crainte de disperser par cela seul le plus grand nombre de ses auxiliaires?

Quelle qu'en soit la cause, la situation est favorable à Espartero. Si Van Halen peut conserver ses positions jusqu'à l'arrivée du régent, si l'insurrection ne s'étend pas dans les provinces limitrophes, si le canon de Barcelone n'a pas trouvé d'écho dans la Navarre et les provinces basques, Espartero aura très probablement bon marché des révoltés catalans. Il y aura peut-être du sang répandu, mais l'insurrection sera étouffée.

Pourquoi, au reste, s'étonner des perplexités de la révolte? Si nos conjectures étaient fondées, l'insurrection se trouverait paralysée par le même vice organique qui paralyse l'Espagne tout entière, qui retarde du moins le développement de sa puissance; ce vice, c'est l'absence d'unité. Composée de parties fort hétérogènes et presque antipathiques les unes aux autres, l'Espagne n'avait en elle-même aucune des conditions requises pour arriver à la complète fusion des diverses parties d'un empire. Les historiens n'ont peut-être pas assez remarqué que, s'il est des nations qui s'assimilent facilement les populations que la politique leur confie, il en est aussi qui sont dépourvues de toute puissance d'assimilation. Cela est vrai de tous les peuples qui composent la nation espagnole, cela est vrai en particulier des Castillans, des Arragonais, des Catalans. Peut-être l'assimilation aurait-elle été plus active si le siége du gouvernement eût été placé à Séville, si l'impulsion fût venue de l'Andalousie. Quoi qu'il en soit, les diverses parties de l'Espagne, sans aucune liaison intime et propre, n'ont été réunies et tenues ensemble que par un principe en quelque sorte extérieur, par la monarchie. Sans la royauté, l'Espagne n'aurait été qu'une confédération. Aujourd'hui encore, si le parti républicain pouvait prévaloir en Espagne, il ne parviendrait à y réaliser qu'une république fédérative avec toutes les faiblesses et tous les désordres des confédérations du midi, de ces ligues grecques et italiennes

dont l'éclat ne pouvait cacher la fragilité, et dont il était si facile de prévoir la ruine. Les révolutions que l'Espagne vient de subir, les idées générales que le génie européen y fait pénétrer, agiront peu à peu sur les provinces espagnoles, en effaceront les aspérités, en multiplieront les points de contact, et prépareront ainsi, si le temps ne leur manque pas, l'unité espagnole. Mais ce travail, qui, nous nous plaisons à le reconnaître, est commencé, est cependant loin d'être accompli. L'Espagne est encore divisée et subdivisée en mille fractions; l'esprit local y est encore trop puissant, et même, dans chaque localité, les tendances sont multiples, les intérêts très variés. C'est là le fait qui se reproduit partout, sous toutes les formes; c'est là ce qui rend si difficile l'intelligence des évènemens de l'Espagne. On s'y égare comme dans les détails de l'histoire du moyen-âge.

Toujours est-il que l'insurrection de la Catalogne est un fait grave et qui n'est pas sans danger pour le régent. Et d'abord il s'est trouvé dans une situation très délicate à Madrid. Les cortès ne sont pas à la dévotion d'Espartero. Sans songer précisément à le renverser, elles tiennent du moins à lui faire sentir leur puissance, à le faire compter avec elles, à jouer dans la monarchie le premier rôle. De là à une lutte entre les deux pouvoirs, la distance n'est pas grande. L'insurrection éclate; les cortès en sont informées; par leurs messages, elles témoignent de leur adhésion au gouvernement établi, mais dans quels termes? La chambre des députés ne se donne pas la peine de rédiger quelques phrases; elle se borne à faire connaître au régent les termes de la proposition qu'un membre a faite à la chambre et que la chambre a adoptée. La coopération des députés est offerte au régent *pour maintenir sans atteinte dans le cercle de la légalité la constitution et les lois.* Ainsi, quelque difficiles ou extraordinaires que puissent être les circonstances où le pays se trouvera placé par suite des évènemens de Barcelone, Espartero, loin de songer à aucune mesure exceptionnelle, doit se renfermer strictement dans la légalité.

Le sénat a voulu être, paraître du moins plus courtois. Il a rédigé un discours. C'est un petit sermon. « La paix est la première nécessité; il faut avoir la paix à tout prix, en rétablissant promptement la tranquillité publique. Le gouvernement comprendra bien que c'est là l'objet principal, le plus important de ses devoirs. » C'est bien; mais cela veut-il dire : Allez, réprimez sévèrement et étouffez à tout prix l'esprit de révolte? ou cela signifie-t-il seulement qu'après tout il s'agit, non de vaincre, mais d'apaiser, non de venger le régent, mais de rétablir la concorde entre les enfans de la même patrie? C'est cette seconde version qui paraît ressortir de la teneur du message. La patrie, affligée des excès de quelques-uns de ses enfans, espère que le régent *mènera promptement à bonne fin une mission d'ordre, de paix et de conciliation.*

Ces actes sont, ce nous semble, fort significatifs. Les cortès paraissent disposées à demander au gouvernement un compte sévère et des causes de l'insurrection, et des moyens qu'il emploiera pour la vaincre. Lui demander la conciliation, c'est supposer que les insurgés n'ont pas tout-à-fait tort; lui

rappeler au moment du danger, au milieu de circonstances si extraordinaires, les conditions de la plus stricte légalité, c'est peut-être un conseil légitime, mais ce n'est pas un acte de dévouement; ce sont des paroles de méfiance.

Espartero ne s'y est pas trompé. Bien qu'il ait répondu aux députations des chambres avec *el mas acendrado patriotismo*, il n'a rien eu de plus pressé que de suspendre les séances des cortès, et d'emmener avec lui le président du conseil. C'est dire qu'il n'y aura plus de gouvernement à Madrid. Le gouvernement sera ambulant; il suivra le régent. Au surplus, Espartero n'a pas dissimulé sa pensée. On l'aperçoit assez nettement à travers les longues phrases du préambule de l'ordonnance : « Désirant éviter les maux sérieux qui pourront survenir par suite d'une complication quelconque, etc. »

Il y a une hostilité sourde, mais réelle, entre les cortès et le régent. La prorogation ne peut qu'envenimer le dissentiment. Laisser les cortès à Madrid, c'était s'exposer à un renversement de ministère, peut-être à un décret de déchéance. Les proroger, c'est se préparer d'autres dangers. Il a voulu avant tout parer le coup qui pouvait être immédiat. A son point de vue, on ne saurait l'en blâmer.

Tout dépend maintenant de l'issue de la lutte à Barcelone. Il y a trois résultats possibles; un seul est favorable au régent.

Si les Catalans lui opposaient une résistance opiniâtre, si un échec l'attendait sous les murs de Barcelone, la cause d'Espartero serait perdue. La victoire des Catalans entraînerait la victoire de la coalition à Madrid. Disons-le, la défaite d'Espartero n'est nullement probable. L'insurrection ne s'étant pas étendue, ses forces sont trop inégales. Si l'armée lui reste fidèle, le succès du régent n'est pas douteux.

Si les Catalans, malgré l'infériorité de leurs forces et les désavantages de la position, résistent quelque temps, s'ils ne succombent que sous des attaques réitérées, violentes, meurtrières, si le vainqueur ne parvient à planter son drapeau que sur des ruines et des monceaux de cadavres, et plus encore, s'il avait le malheur d'appeler à son aide l'étranger, Espartero, malgré sa victoire, se trouverait moralement affaibli, et son retour à Madrid ne serait peut-être pas une ovation. Les plaies de la Catalogne saigneraient longtemps dans le souvenir des Espagnols. On se dirait que l'usurpation de cet homme a coûté trop cher au pays. On se demanderait s'il fallait ravager une des provinces les plus riches, une des villes les plus florissantes de l'Espagne, pour maintenir aux affaires le protégé de l'étranger, l'homme de l'Angleterre. L'esprit de parti s'emparerait de ces circonstances, et il aurait prise sur le sentiment national. La situation du régent serait des plus difficiles. Que faire ensuite avec des cortès peu bienveillantes, avec des finances de plus en plus délabrées, avec une armée victorieuse et mal payée? Comblerait-il les vides du trésor par un emprunt déguisant un traité commercial? Oserait-il signer ce fameux traité qui seul rend possible l'emprunt? Les accusations redoubleraient de violence. Espartero se trouverait dans l'alternative de perdre l'adhésion du pays ou l'appui de l'Angleterre.

Il n'est qu'une issue désirable pour le régent, c'est l'issue que le sénat a évidemment voulu prévoir, et qui est heureusement la plus probable. Espartero doit désirer que les Catalans, après un semblant de résistance, lui demandent un arrangement. Ce n'est pas à une victoire, c'est à une transaction qu'il doit aspirer, non-seulement dans l'intérêt de l'humanité et du pays, mais dans son propre intérêt.

Une lutte prolongée, une issue trop sanglante, pourraient avoir un fâcheux contre-coup à Madrid. La représentation nationale grandirait de tout l'abaissement moral d'Espartero. Et si quelques esprits téméraires pouvaient s'aveugler au point d'insinuer au régent la pensée d'un coup d'état, nous croyons qu'il aurait le bon sens de leur répondre que le général Espartero n'a pas conquis l'Italie et gagné la bataille des Pyramides.

L'Angleterre vient d'accomplir de grandes choses dans l'Inde et à la Chine. La fortune a récompensé les tories de leur bonne conduite. Ces résultats raffermissent le ministère Peel, et, en lui assurant un long avenir, ils doublent ses forces et son autorité morale. L'évacuation de l'Afghanistan peut maintenant s'effectuer sans blessures pour l'honneur britannique. Le traité avec la Chine peut ouvrir au commerce anglais un monde nouveau.

Sans doute il y aurait folie à imaginer qu'une paix perpétuelle va commencer demain entre le céleste empire et la Grande-Bretagne. Les Chinois éprouveront d'amers regrets; ces relations intimes avec les barbares blesseront leur orgueil. De leur côté, les agens subalternes de l'Angleterre ne tarderont pas à se montrer de plus en plus exigeans, et à mettre la morgue anglaise aux prises avec la vanité chinoise. Il pourra y avoir des infractions au traité, de nouvelles luttes. Il est également possible que l'Angleterre rencontre à Pékin des adversaires cachés, que le gouvernement chinois ne manque pas de conseillers et d'instigateurs étrangers. Qu'importe? Il n'est pas moins vrai que les barrières qui séparaient la Chine de l'Europe sont brisées. Et pourquoi ne le reconnaîtrions-nous pas? En les brisant, l'Angleterre a fait une chose utile au monde entier. Elle a élargi le champ de la civilisation européenne, de l'industrie, du commerce. — L'Angleterre n'a pensé qu'à elle-même. — Soit; mais en politique ce n'est guère des intentions, mais des faits et des résultats, qu'il faut tenir compte. Quels que soient les désirs et les intentions de l'Angleterre, elle n'a rien stipulé d'exclusif avec la Chine. Elle n'a stipulé que pour elle-même, cela est tout simple; mais rien n'empêche le gouvernement chinois de conclure des traités analogues avec tout autre gouvernement, d'ouvrir son marché aux autres nations commerçantes.

Il y a plus, un commerce exclusif serait au fond aussi contraire aux intérêts de la Chine qu'à ceux de l'Angleterre; la Chine se priverait des bénéfices de la concurrence; l'Angleterre, de son côté, exciterait par le monopole toutes les autres nations, en particulier la Russie, la Hollande et les États-Unis, à lui susciter toute sorte de difficultés et d'embarras en Chine. C'est bien alors que les Chinois pourraient facilement obtenir des armes, des officiers, des instructions, qui ne tarderaient pas à les mettre en état de résister

à une armée européenne. L'Angleterre, qui, de toutes les nations du monde, est celle qui redoute le moins la concurrence, n'a pas d'intérêt à organiser contre elle une sorte de ligue permanente dans un pays aussi éloigné et en réalité si puissant, et cela pour obtenir un privilége qui ne lui serait pas très utile, et qu'il lui serait si difficile de défendre.

Non : dans peu d'années, la Chine, avec ses trois cents millions de producteurs et de consommateurs, sera un champ ouvert au commerce du monde entier, et il sera alors curieux d'observer les effets de ce vaste et nouveau marché. Celui qui voudrait dès ce moment les prévoir, les décrire, s'imposerait une tâche difficile. Il y aura là des complications qu'il n'est pas aisé de démêler sans le secours des faits et de l'expérience. Il ne faudrait pas seulement tenir compte des conditions physiques et atmosphériques de la Chine, de ses institutions politiques, des goûts et des habitudes des consommateurs chinois; il faut aussi ne pas oublier qu'il y a là un peuple actif, laborieux, industrieux, une race qui ne brille pas peut-être par l'invention, mais qui possède à un degré éminent le talent de l'imitation. Il se peut que plusieurs de nos industries se naturalisent en Chine, et que les productenrs chinois deviennent pour nous des rivaux formidables, et sur leur propre marché et sur des marchés étrangers. Nous avons entendu des esprits chagrins s'effrayer déjà de ce lointain danger, de cette nouvelle concurrence. Que les pessimistes sont à plaindre! Ils n'ont pas une minute de repos, pas un instant de joie! Pour nous qui sommes toujours attachés à ces vieilles maximes dont les grands esprits de nos jours ne tiennent plus aucun compte, pour nous qui en sommes toujours à croire que celui qui vend achète, et réciproquement, nous ne voyons dans les futures productions chinoises, quelles qu'elles soient, que de nouvelles richesses qui auront besoin de se répandre, de se distribuer, de s'échanger. Que les Chinois nous fournissent du thé ou de la soie, de la porcelaine ou des couleurs, ils n'en prendront pas moins en retour nos produits; et si, dans leur production, ils songent aux goûts et aux habitudes de la France, nous songerons, dans la nôtre, aux goûts et aux habitudes des Chinois. Le commerce et l'industrie ont aujourd'hui une étrange prétention : c'est qu'on ne les dérangera jamais, qu'on ne les poussera jamais hors de leur ornière. A les entendre, le commerce n'est pas fait pour le monde, mais le monde pour le commerce. Le monde s'avise-t-il de changer, de se modifier, d'éprouver de nouveaux besoins? c'est le monde qui a tort. C'est exactement le langage de ces vieux gouvernemens qu'on a bien vilipendés, et messieurs de l'industrie et du commerce n'ont pas été les derniers à leur courir sus. Les gouvernemens aussi disaient que les peuples étaient faits pour les gouvernemens, et non les gouvernemens pour les peuples; les peuples s'éclairaient, grandissaient, ne pouvaient plus se tenir dans leurs langes; les peuples avaient tort. Au surplus, il ne faut pas trop s'alarmer de cette croisade des intérêts particuliers. Non contens de régner dans le monde extérieur, dans le monde des faits, ils voudraient aussi envahir et gouverner le monde des idées. Ce n'est là qu'un anachronisme ridicule. On peut encore aujourd'hui

ne tenir, dans la pratique, aucun compte des principes : les votes se comptent et ne se pèsent pas; mais il n'est donné à personne de dénaturer les principes et de leur substituer des chimères. Le désaccord entre la théorie et la pratique, entre la vérité et les faits qui devraient la réaliser, peut encore se prolonger, nous le reconnaissons, mais il ne peut se prolonger indéfiniment. Le public est un élève qui ne perd pas une minute de son temps. S'il n'a pas l'intelligence très prompte, il a le rare avantage de ne rien oublier de ce qu'il a appris. Toute discussion l'éclaire, et le jour même où il paraît sanctionner une erreur, il lui reste au fond de la conscience un doute, un scrupule, qui le ramèneront tôt ou tard à réviser son œuvre.

Les affaires d'Orient en sont toujours au même point. La révolte de la Syrie n'est point apaisée. Les Druses paraissent vouloir se concerter avec les chrétiens contre l'ennemi commun. Les Turcs, ayant échoué dans leurs attaques, ont recours à la corruption et à la ruse. Ils cherchent à diviser leurs ennemis. Le divan et la diplomatie européenne luttent toujours de finesse, de souplesse, d'insistance. C'est une lutte qui ne fait honneur à personne.

Dans les provinces danubiennes, les esprits sont également incertains et agités. Après la déposition de l'hospodar Ghika, qui avait ramené dans le gouvernement les intrigues et la corruption des hommes du Phanar, on se demande à qui sera dévolu le pouvoir? On parle de deux notables du pays, de deux grands propriétaires, de ceux-là mêmes qui avaient contribué à l'élévation de Ghika, et qui lui ont reproché ensuite d'avoir trahi leurs espérances. Nous ne savons quelles sont leurs tendances politiques, ni si, comme quelques personnes paraissent le croire, ils se trouvent effectivement sous l'influence de la Russie. Ce qui importe aux populations valaques, c'est d'avoir à leur tête des hommes élevés dans les idées européennes, des hommes qui, par une administration éclairée et prévoyante, les préparent à la vie politique et à un meilleur avenir. On dit que les deux candidats ont été élevés en France.

Sur le dire d'un journal anglais, la presse s'est fort occupée, ces derniers jours, d'une note que le ministre de Prusse à Paris aurait présentée à notre gouvernement au sujet de l'union franco-belge, note que les ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre auraient appuyée. Nous ignorons ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette nouvelle ou dans ce bruit, comme on voudra l'appeler; mais en supposant le fait réel et la note conçue dans les termes qu'on rapporte, on aurait le droit de se demander comment la Prusse a pu imaginer une démarche de cette nature. Certes, nul moins que la Prusse n'avait le droit d'y songer. La Prusse a fait bien plus qu'une union commerciale avec des états neutres. Elle l'a conclue avec des états confédérés. Elle a en quelque sorte brisé la confédération germanique. D'un côté se trouve la Prusse avec ses associés; de l'autre, l'Autriche avec quelques états secondaires. De deux choses l'une : ou l'union commerciale a une influence politique, et en tenant son langage, on pourrait dire de la Prusse qu'elle a dérangé l'équilibre européen, changé les conditions des traités de 1814 et 1815, que, grace à elle, la confédération germanique ne forme plus un tout, une unité, ainsi que

l'avaient voulu ses fondateurs; ou l'union commerciale est sans influence politique et ne change rien à la situation des états, à leurs rapports, à l'équilibre européen, et dans ce cas l'union franco-belge serait pour le moins aussi innocente, aussi inoffensive que l'union prussienne. Ajoutons qu'il serait étrange de vouloir interdire à un état neutre une convention commerciale. Neutralité voudrait donc dire impuissance, servitude. Mais nous n'aimons pas discuter un fait qui n'a peut-être rien de réel.

Le gouvernement a fait partir pour Barcelone plusieurs bateaux à vapeur et un vaisseau de ligne, *le Jemmapes*. On ne peut qu'applaudir à cette mesure. Indépendamment de toute autre considération, il importe que le pavillon français offre une protection efficace et à nos nationaux, qui sont fort nombreux en Catalogne, et même aux Espagnols, en particulier aux femmes, aux enfans, qui chercheraient sur nos navires un asile contre les horreurs de la guerre civile. Au surplus, notre consul et les commandans de nos vaisseaux s'acquittent de cette mission toute d'humanité et de bon voisinage avec un zèle et un courage qui ne laissent rien à désirer.

Les partis politiques ont été aux prises ces derniers jours à Paris, dans le 1er arrondissement, pour l'élection d'un député. Il s'agissait de la réélection de M. Jacqueminot, promu au commandement général de la garde nationale de la Seine. La constitution des bureaux a été complètement favorable au candidat conservateur; aussi M. Jacqueminot a-t-il été réélu à une grande majorité. En cette circonstance, les conservateurs se sont encore montrés habiles et unis, bien que la nomination du général Jacqueminot au commandement supérieur de la garde nationale eût déplu à quelques-uns, qui auraient préféré un maréchal de France.

On commence à s'occuper des projets que le ministère prépare pour la prochaine session. M. le garde-des-sceaux paraît avoir eu la pensée d'augmenter le nombre des justices de paix dans Paris. Le projet n'a pas obtenu les suffrages de l'autorité municipale, et il est, dit-on, abandonné. Ne connaissant pas les élémens de la question, nous sommes hors d'état de la juger. Nous dirons seulement que les objections faites au projet ne nous paraissent nullement décisives; la question est de savoir si douze tribunaux de paix suffisent ou non à la bonne administration de la justice dans Paris. S'ils sont suffisans, le projet doit être repoussé, quand même il n'exigerait aucun sacrifice pécuniaire de la part de la ville, quand même les nouvelles nominations n'augmenteraient en rien l'influence politique du gouvernement. Si, au contraire, il était démontré que les justiciables souffrent de l'état actuel des choses et qu'un plus grand nombre de juges de paix est nécessaire à la bonne administration de la justice, le projet devrait être accueilli, et dans ce cas il n'est pas sérieux d'objecter qu'il en coûterait quelque argent à la ville, et qu'en augmentant le nombre des juges à nommer, on ajoute à l'influence politique du ministère. Il serait facile de répondre que ce n'est pas aux dépens de la bonne administration de la justice que la ville doit songer à l'économie. Avant de se refuser le nécessaire, il faut se retrancher le superflu; avant de

refuser un local à un juge de paix, si ce juge de paix est réellement nécessaire, on doit ajourner bien des dorures et autres colifichets de mauvais goût. Quant à l'influence que le gouvernement retire des nominations, l'argument prouve trop. Il faut donc supprimer les juges, afin que le gouvernement ne les nomme pas? Encore une fois, la question n'est pas là. La question est de savoir si de nouvelles justices de paix sont ou non nécessaires.

— Un drame en vers de M. Victor Hugo vient d'être reçu au Théâtre-Français. Il s'attache toujours un vif intérêt aux tentatives du poète qui a créé *les Orientales* et *Notre-Dame de Paris*. Avant la fin de l'hiver, le public aura pu juger ce drame, où les brillantes facultés de l'auteur se déploient, dit-on, avec une fougue et une puissance inaccoutumées. En attendant, le Théâtre-Français a joué avec succès une comédie en cinq actes de M. Scribe, *le Fils de Cromwell*. Il y avait une donnée piquante dans le caractère de Richard Cromwell, dans le contraste si étrange de ce faible et timide jeune homme avec la rude figure du protecteur. M. Scribe a su tirer parti des élémens que lui fournissait l'histoire, et le public a écouté *le Fils de Cromwell* avec tout l'intérêt que méritait l'œuvre nouvelle du spirituel écrivain. La saison d'hiver ne saurait manquer, on le voit, d'être brillante à la Comédie-Française, pour peu qu'elle persiste dans une activité si digne d'encouragemens.

— M. Léon Faucher vient de réunir en un volume, sous ce titre : *Union du Midi*, les divers travaux qu'il a publiés dès 1837 et tout récemment dans la *Revue*, sur les alliances commerciales de la France. Le tout forme un volume de près de 400 pages, en y comprenant un *appendice* fort curieux, où sont mises en regard les doléances contradictoires des industriels belges et français, qui se croient réciproquement menacés par le projet d'union. Cette publication achevera de fixer l'opinion, en France et en Belgique, sur l'opportunité du traité. M. Léon Faucher, qui a eu l'initiative, en 1837, des idées de fusion douanière entre la France et les états limitrophes, se trouve naturellement aujourd'hui au premier rang de ceux qui combattent pour la réalisation de ces idées. Depuis son premier article sur *l'Union du Midi*, la question a fait bien du chemin; elle est passée du domaine de la théorie économique dans celui de la discussion quotidienne; elle ira plus loin encore, il n'en faut pas douter, et une grande part en reviendra à ceux qui auront soutenu avec talent et persévérance, comme M. Léon Faucher, les véritables intérêts du pays.

— C'est le glorieux privilége de quelques écrivains de notre temps, poètes historiens ou penseurs, de rallier autour de leurs œuvres, dans une même foi pour leur gloire, un public souvent indifférent et divisé par tant d'hérésies politiques ou littéraires. M. Thierry est du petit nombre de ces écrivains; il s'est placé, par la supériorité de son œuvre, au-dessus des questions d'école et de parti. L'*Histoire de la Conquête* est populaire en Angleterre comme en

France, et une faveur toujours croissante s'attache aux œuvres de l'éminent historien, qui le premier chez nous a su concilier et faire marcher de front la saine et vive critique, l'érudition positive et l'art accompli de l'écrivain. Cet art, dans le dernier travail de M. Thierry, les *Récits des temps mérovingiens,* s'est élevé à une perfection nouvelle. L'auteur, on le sait, y développe avec une puissance toujours soutenue, dans le double cadre qu'il s'est tracé, d'une part la pénétration de son grand esprit critique, de l'autre les merveilleuses ressources de son talent de narrateur. Les *Considérations sur l'histoire de France* complètent, pour les écrivains dogmatiques, l'analyse et l'appréciation commencées, il y a douze ans, dans les *Lettres,* sur les travaux d'histoire narrative. En dégageant dans chaque système ce qu'il y a de faux et d'exagéré, avec une inflexible vigueur de logique et d'érudition, en jugeant avec la plus sévère impartialité, du XVIe siècle à notre temps, les hommes qui ont eu la prétention de donner la philosophie et le sens intime des évènemens et des institutions du passé, M. Thierry a tracé l'*histoire des variations* de l'esprit historique en France, et fixé d'une manière définitive les vérités acquises à la science par ce travail de trois siècles, et la limite où commence l'erreur. Le chapitre cinquième, l'un des morceaux les plus importans qu'ait écrits M. Thierry, présente une vue analytique des grandes révolutions du moyen-âge, et, comme le dit l'auteur, c'est un dernier tribut de réflexions et de recherches apporté aux questions fondamentales de notre histoire, la question des conséquences sociales de l'établissement des Franks dans les Gaules et celle de l'origine des grandes municipalités au moyen-âge.

Les *Récits,* épisodes détachés dont l'ensemble forme un grand poème, présentent une vue générale de la Gaule au VIe siècle. On retrouve là ce sentiment profond de la vie barbare, cette sympathie vive pour les hommes d'autrefois et leurs douleurs, qui donnent à l'histoire toute l'émotion du drame. Les *Récits* ont été accueillis avec l'intérêt et l'empressement de curiosité sérieuse que le nom de M. Thierry éveille toujours dans le public, et la seconde édition de cet important ouvrage vient de paraître. D'après le succès de la première édition, si vite épuisée, on pourrait croire que l'auteur s'est borné à une reproduction exacte du premier travail; mais, toujours difficile à satisfaire lorsqu'il s'agit de lui-même, M. Thierry a soumis son œuvre à la révision la plus scrupuleuse; il a développé le quatrième chapitre des *Considérations,* consacré à l'appréciation du mouvement des études historiques au XIXe siècle, et constaté avec plus d'étendue l'influence que l'état de la société et le spectacle des évènemens politiques ont exercée sur le travail intérieur de la science. On avait contesté l'exactitude rigoureuse de certains détails : M. Thierry a répondu à cette critique en citant les textes qui ont servi de base à ses *Récits;* en un mot, il a appliqué, au fond comme à la forme, ce procédé de correction sévère qui fait seul la valeur durable des travaux d'érudition et des œuvres d'art.

V. DE MARS.